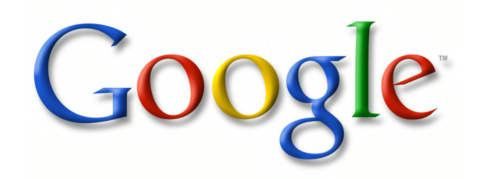
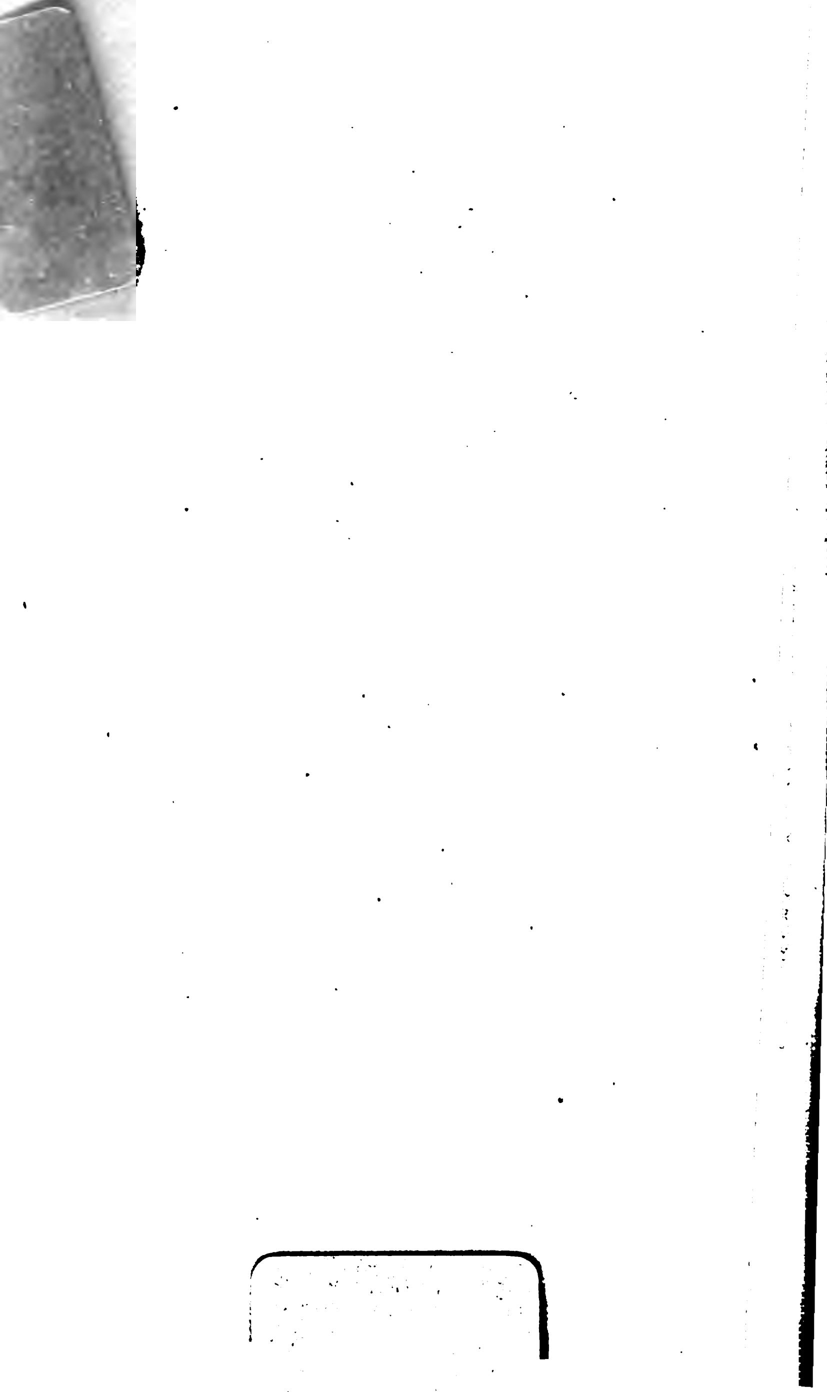
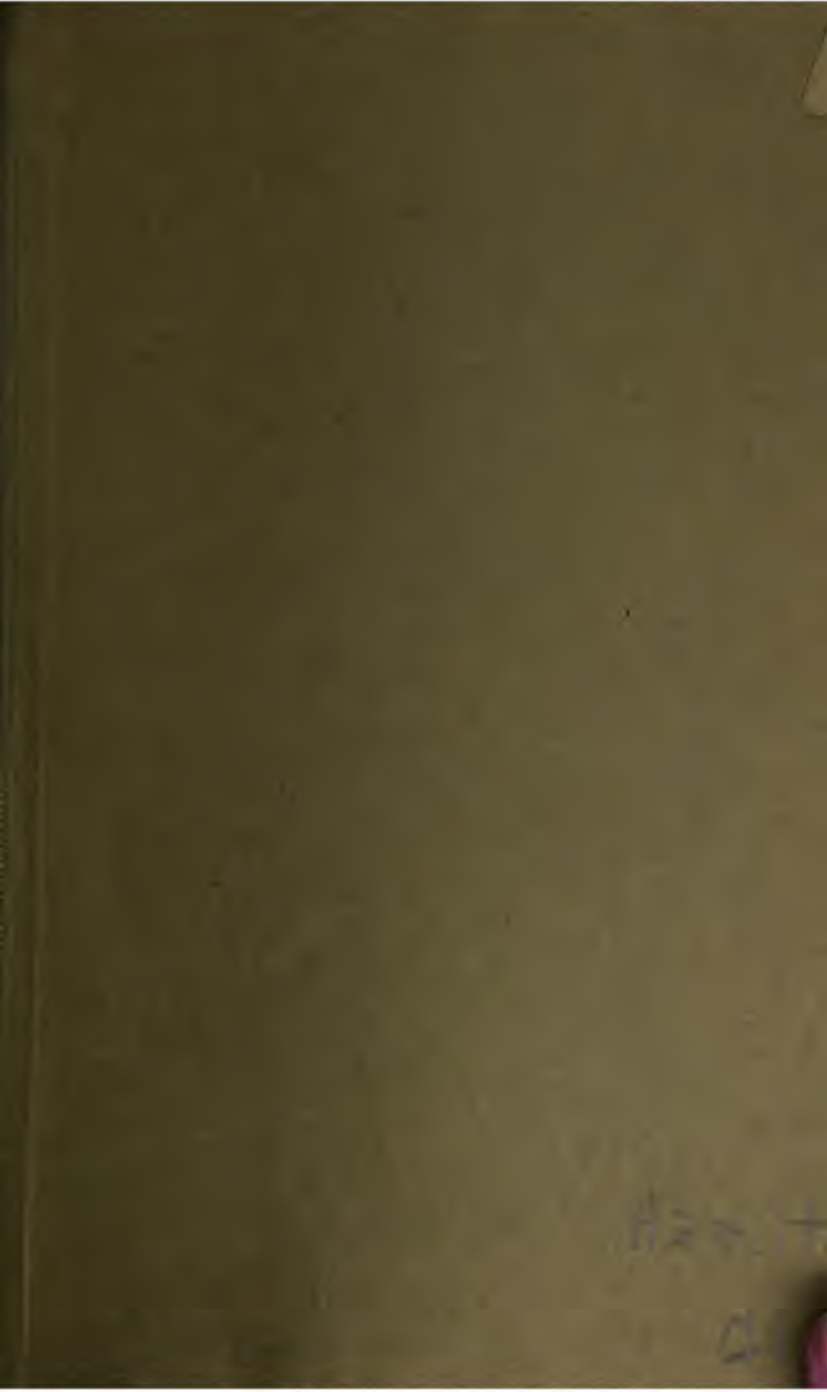
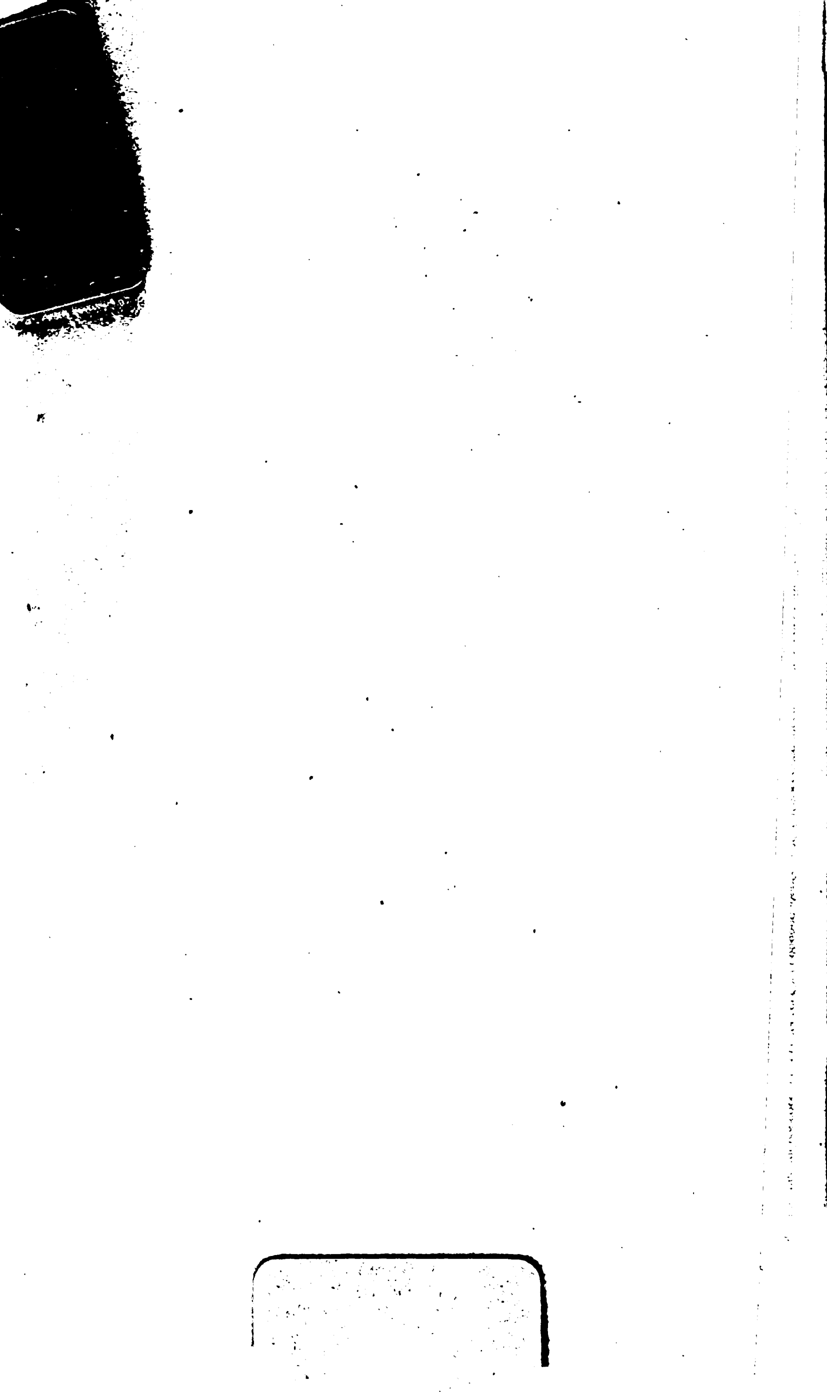










IL A ÉTÉ TIRÉ :

1	exemplaire sur parchemin.		
10	—	sur papier du Japon (1 à 10).	
30	—	—	Whatman (1 à 30).
10	—	—	de Chine véritable (1 à 10).

Outre les épreuves avec lettre sur papier ordinaire (*Hollande*), l'EXEMPLAIRE UNIQUE est accompagné des *dessins originaux*, d'épreuves en *premier état* et d'épreuves, *avant la lettre*, en *bistre* et en *noir*, sur parchemin, sur papier du *Japon*, sur *Whatman* et sur *Chine volant*.

Outre la suite ordinaire, les exemplaires sur Japon, sur Whatman et sur Chine contiennent des épreuves, *avant* et *avec* la lettre sur leur papier respectif, en *bistre* et en *noir*.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT

Paris. — Imprimé chez Alcan-Lévy, 61, rue de Lafayette.


MÉMOIRES
DE
GRAMMONT
MDCCCLXXVI
Imp. Ch. Delâtre

ANTOINE HAMILTON

MÉMOIRES
DU COMTE
DE GRAMMONT

HISTOIRE AMOUREUSE
DE LA COUR D'ANGLETERRE SOUS CHARLES II

RÉIMPRESSION CONFORME A L'ÉDITION PRINCEPS (1713)

Préface et notes

PAR BENJAMIN PIFTEAU

FRONTISPICE, SIX EAUX-FORTES, PAR J. CHAUVET

Lettres, fleurons et culs-de-lampe, par Léon Lemaire



PARIS
JULES BONNASSIES, 32, RUE SERPENTE

M D CCC LXXVI



PRÉFACE



On sait le nombre prodigieux de Mémoires galants qui se sont publiés pendant le dix-septième siècle. Avant les plus curieux de ces ouvrages, il y a tout d'abord à citer ce chef-d'œuvre de notre littérature légère qu'on appelle les *Mémoires du comte de Grammont*, ce « bréviaire de la jeune noblesse », comme l'appelle Chamfort, non sans malice. Dès leur apparition (1713), ils eurent l'immense succès que ne pouvaient manquer d'avoir d'aussi piquantes

révélations, et près de trente éditions qui en ont paru depuis n'ont fait qu'en augmenter la vogue. Quel badinage fin et léger ! quel mélange de grâce et de malice ! On dirait du Voltaire, c'est-à-dire du meilleur et du plus pur esprit français. Et, en effet, après Voltaire, n'est-ce pas l'auteur de ce charmant livre qui présente l'image la plus exacte de l'esprit français ?

Chose singulière, pourtant ! celui qui eut le rare talent d'écrire en cette prose léste et pimpante, élégante et spirituelle, de raconter les petites choses de manière à les faire valoir beaucoup, suivant le mot de La Harpe, est, non pas un Français, mais un Anglais : Hamilton, beau-frère du comte de Grammont. Par quel concours de circonstances ? C'est ce que nous allons voir.

Antoine Hamilton, d'une ancienne et illustre famille d'Ecosse, naquit en Irlande, vers 1646, disent tous les biographes, et nous pensons qu'il faut les en croire, malgré la spirituelle réclamation de Voltaire, qui le fait naître à Paris. Son père était le chevalier Georges Hamilton, petit-fils du duc Hamilton, qui fut aussi duc de Châtellerault, en France. Sa mère était Marie Butler, sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande et grand-maître de la Maison de Charles Ier.

A la mort tragique de ce roi, la famille d'Hamilton passa en France, et ne rentra en Angleterre

qu'à la Restauration, en 1660. C'est donc chez nous que le jeune Hamilton fit son éducation. D'ailleurs, la plupart des autres familles de la cour de Charles II avaient de même émigré en France, et, revenues à White-Hall, elles continuèrent à parler le français, tout comme à la cour de Louis XIV. Enfin, plus encore que ses compatriotes, Hamilton aimait et lisait notre littérature. L'auteur des *Mémoires*, qui avait, de naissance, les plus belles qualités d'esprit, se formait donc peu à peu et n'attendait plus que son héros.

Hamilton était de retour à Londres depuis deux années environ, quand ce héros y arriva. Ayant osé porter les yeux sur mademoiselle de La Motte-Houdancourt, qu'aimait Louis XIV, Grammont avait été puni de cette audace par l'exil.

Le chevalier de Grammont, né en 1621, avait déjà quarante ans passés, et Hamilton n'était encore qu'un tout jeune homme, ce qui aurait peut-être empêché la naissance d'une amitié immédiate entre eux ; mais, outre que ces deux hommes avaient le même genre d'esprit, le volage chevalier, subjugué bientôt par les charmes de mademoiselle d'Hamilton, était devenu comme son fiancé, et il était reçu dans sa famille. Hamilton se lia donc étroitement avec lui, et il en fut d'autant plus aise, que le chevalier, qui passait pour l'un des seigneurs les plus accomplis de la cour de Louis XIV, lui apparaissait

comme le vivant héros des plus gracieux romans. Ajoutons que la cour de Charles II, où Grammont arrivait, et dont Hamilton devait écrire plus tard la chronique scandaleuse, était plus propre qu'aucune autre à faire ressortir les talents de ce héros. De même, en effet, qu'on vit chez nous les muscadins et les merveilleuses succéder aux sans-culottes et aux « tricoteuses », il y eut, en Angleterre, après le sombre protectorat de Cromwell, un irrésistible épanouissement d'amour et de débauches. On semblait avoir hâte d'oublier le passé et de se récompenser du long jeûne que l'on avait subi.

Cependant, le chevalier de Grammont, rappelé en France, ne paraissait pas empressé de dénouer sa liaison comme il convenait. Il quittait mademoiselle Hamilton sans plus de cérémonies, et il allait s'embarquer pour la France, quand Antoine Hamilton et Georges, son frère, qui avaient couru à sa poursuite, le rejoignirent, décidés à lui demander raison. « Chevalier de Grammont, lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, n'avez-vous rien oublié à Londres ? — Pardonnez-moi, Messieurs, répondit le chevalier, se tirant d'affaire en homme d'esprit, j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et, retournant sur ses pas, il épousa mademoiselle Hamilton, qu'il emmena en France presque aussitôt. Hamilton ne souffle mot de cette anecdote dans ses Mémoires ; mais elle n'en est pas moins connue, et

elle a fourni même, dit-on, à Molière le sujet du *Mariage forcé*.

Arrivée à la cour de France avec son mari, qui avait hérité du titre de comte, la comtesse de Grammont n'y plut pas extraordinairement. « Elle avait pour elle, dit à ce propos madame de Caylus, qui ne passe que pour médisante, le goût et l'habitude du Roi ; mais madame de Maintenon la trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi qu'elle était souvent anglaise insupportable, quelquefois flatteuse, dénigrante, hautaine et rampante. »

Antoine Hamilton, qui était désormais attiré en France par un double motif, y faisait d'assez fréquents voyages. Il était, d'ailleurs, complétement laissé libre par Charles II, qui, quoique sceptique, n'avait pu ou voulu lui donner d'emploi, parce qu'il était catholique.

Son papisme lui avait nui sous Charles II : il lui servit sous Jacques II, qui lui donna bientôt un régiment d'infanterie en Irlande et le gouvernement de Limerick, l'une des principales villes du pays. Hamilton ne garda, sans doute, pas longtemps cette haute situation. Jacques II ayant été, après un règne de trois ans, chassé de ses États par son gendre, Hamilton dut participer aux tentatives que fit ce prince pour reconquérir son trône. Berwick, dans ses Mémoires, parle d'un « colonel Hamilton », qui est certainement notre écrivain. En

tous cas, après le dernier échec de Jacques II, il fut de ceux qui le suivirent à Saint-Germain, où Louis XIV lui avait offert l'hospitalité.

Ce n'était pas la première fois qu'Hamilton venait à Saint-Germain. Quelques années auparavant, il avait même été choisi par Louis XIV pour figurer dans un ballet de Quinault, appelé *le Triomphe de l'Amour*. Cette fois, hélas! ce n'était plus l'amour qui triomphait. Jacques II était devenu plus dévot que jamais, et l'on voyait à Saint-Germain plus de jésuites que de jolies femmes.

Hamilton tâcha de se dédommager avec le comte de Grammont, le maréchal de Berwick et les autres seigneurs et dames qui avaient, comme lui, suivi Jacques II. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à être distingué par la duchesse du Maine, qui avait réuni à Sceaux une véritable cour, que Malézieux, un des familiers de cette princesse, appelait « les galères du bel esprit. » C'est dire qu'il y fallait toujours avoir de l'esprit, obligation aisée à remplir pour Hamilton. Une chose, pourtant, l'embarrassa dans le commencement : c'est que l'impromptu, « ce dieu vif, entreprenant et téméraire », comme il l'appelle lui-même, n'était point à ses ordres comme à ceux de Saint-Aulaire, de Malézieux, de l'abbé Genest ou du duc de Nevers. Il parvint cependant à s'en faire obéir, et rima comme le plus heureux des poètes de

cour en l'honneur de l'aimable mais exigeante *Ludovise* (la duchesse du Maine).

C'est dans les loisirs que lui laissaient ces brillantes relations que, moitié de souvenir, moitié sous la dictée de son beau-frère, il rédigea ce qu'il appela les *Mémoires du comte de Grammont*, son principal ouvrage, où, plus que dans aucun autre, on reconnaît les qualités brillantes de son style, la grâce, l'aisance, la vivacité, la souplesse, la gaieté et la bonne humeur constantes. Là aussi, il écrivit différents contes, à l'imitation des *Mille-et-une-Nuits*, que Galland venait de traduire et qui étaient dans toute la vogue de la nouveauté. C'est d'abord *le Bélier*, dont Voltaire citait souvent le début (en vers) comme un modèle de grâce, et qui, pour être un peu long, n'en est pas moins charmant dans son ingénieuse fable ; puis, *Fleur d'Épine*, délicieux à tous égards ; enfin, *Zénéyde* et *les Quatre Facardins*, tous deux inachevés. Et ce n'est pas là encore tout son bagage littéraire. Nous citerons particulièrement, parmi ses autres productions, sa fameuse *Épître au comte de Grammont*, mêlée de prose et vers, et sa traduction en vers de l'*Essai de la critique*, de Pope, restée manuscrite, sauf un court extrait publié dans une édition de ses œuvres (1812).

Combien dura l'agréable délassement qu'Hamilton dut prendre à raconter avec la plume les aven-

tures de son beau-frère ? On ne saurait le dire ; mais il publia les *Mémoires* en 1713. On prétend que ce fut le comte de Grammont, c'est-à-dire le héros du livre, qui vendit le manuscrit (1,500 livres). On raconte même que Fontenelle, qui était alors « censeur royal », refusant le permis d'imprimer, par considération pour Grammont, celui-ci alla se plaindre au Chancelier des sots scrupules de l'homme de police, qui dut céder. L'anecdote est jolie ; par malheur, elle est de pure invention, le comte étant mort sept ans auparavant, et, d'un autre côté, l'édition de 1713 ayant été faite en Hollande, sous la rubrique de Cologne, et, par conséquent, sans avoir eu à passer par les fourches caudines de la censure française.

Hamilton ne jouit pas longtemps du succès de son œuvre, dont deux autres éditions parurent l'année suivante. Après une vie sans chagrins et sans affaires, toute de plaisirs et de brillantes distractions, il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 6 août 1720, âgé d'environ soixante-quatorze ans. Il montra, paraît-il, une grande piété en mourant. S'il faut en croire Voltaire, il n'avait pas eu toujours les mêmes sentiments, médisant de tout le monde « et même d'un peu mieux, » dit-on. Il avait, du moins, au dire de tous, le cœur excellent. Quant à son humeur, elle était, par une opposition dont Hamilton est un des nombreux

exemples, triste et ne laissait guère deviner cet esprit mordant et endiablé qui fera survivre les *Mémoires de Grammont* à tant de livres prétentieux de la même époque. En somme, Hamilton, supérieur à son héros, est, dans son genre, une sorte de brillant phénomène qui restera comme la plus vivante incarnation de l'écrivain français, c'est-à-dire de l'homme d'esprit.

Maintenant, revenons à son héros, dont les *Mémoires* ne racontent que la jeunesse.

Philibert de Grammont était fils d'Antoine II et frère du Maréchal, et il avait pour aïeul Philibert de Grammont, mari de la belle Corisande d'Audouins, maîtresse d'Henri IV. On connaît son mot à son ami Matta, rapporté par les Mémoires, à propos de cette *parenté* avec le vert-galant : « Il n'a tenu qu'à mon père d'être fils d'Henri IV. Il voulait le reconnaître, et jamais ce diable d'homme n'y voulut consentir. » A en croire Madame de Sévigné, il renouvela un jour cette plaisanterie chez le grand Dauphin, devant Louis XIV, qui en rit beaucoup.

Grammont fit, tant bien que mal, ses études au collége de Pau. Quand il en sortit, tout jeune encore, on voulut le faire d'Église ; mais cela n'était rien moins que dans ses goûts. Il préféra l'épée, et, après avoir fait ses premières armes au siége de Trin et à la journée des lignes d'Arras, et commencé

chercherons pas, et pour cause; mais il n'eut que deux enfants légitimes, deux filles, dont l'une, qui lui ressemblait par l'esprit, épousa Henri Howard, comte de Strafford; l'autre mourut abbesse de Poussay, en Lorraine.

Après sa mort, il fut assez sévèrement jugé. Saint-Evremond, qui était son ami, et qui avait fait de lui son « héros », l'accusé d'être

> Insolent en prospérité,
> Fort courtois en nécessité,
> L'âme en fortune libérale,
> Aux créanciers pas trop loyale.

Bussy-Rabutin, qui avait pu être son rival, le peint ainsi au physique : « Les yeux riants, le nez bien fait, la bouche belle, une petite fossette au menton, qui faisait un agréable effet sur son visage, je ne sais quoi de fin dans la physionomie, la taille assez belle, s'il ne se fût pas voûté. » Quant au moral, Hamilton est obligé d'avouer qu'il était « artificieux, volage et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel en jalousie. » Et il paraît, en effet, que son neveu, Guiche, qui l'avait supplanté auprès de la comtesse de Fiesques, qu'il aimait depuis douze ans, se ressentit plus que de raison de sa cruauté.

Quelqu'un a très exactement appelé Grammont « un mauvais sujet de beaucoup d'esprit. » Les tours du « mauvais sujet », on les trouve dans les

Mémoires avec quantité de ses traits d'esprit : nous citerons toutefois quelques saillies qui ont échappé à son biographe.

A un dîner de Charles II, qu'on servait à genoux, le roi lui faisant remarquer cette posture de ses serviteurs : « Sire, dit-il, j'ai cru que vos gens vous demandaient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire. »

On parlait un jour, devant Louis XIV, d'un vieil officier qui venait de défendre une place héroïquement. Grammont, qui, comme le roi, était à peu près de l'âge de cet officier, dit : « Sire, il n'y a que nous autres cadets qui valions quelque chose. — Il est vrai, dit Louis XIV ; mais, à notre âge, on n'a pas longtemps à jouir de sa gloire. — Sire, répliqua Grammont, les rois n'ont point d'âge : on compte leurs belles actions et non point leurs années. »

Cette autre est plus connue. Un autre jour, Louis XIV jouait au trictrac. Il conteste un coup à son adversaire et consulte la galerie, qui reste muette. « Ah ! voici Grammont qui nous jugera, dit le roi, qui voit venir le comte. Grammont, venez nous juger. — Sire, vous avez perdu, fait Grammont. — Comment, vous ne savez point encore... — Eh ! ne voyez-vous pas, Sire, que, si le coup eût été seulement douteux, ces messieurs n'auraient pas manqué de vous donner gain de cause. » Le roi sourit et trouva la raison bonne.

La faveur usurpée lui causait un dépit qu'il ne savait pas cacher. Comme Louis XIV s'étonnait de la profonde stupidité d'un ambassadeur espagnol : « Vous verrez, Sire, dit-il, que c'est le parent de quelque ministre. » Qu'aurait-il dit de nos jours !

Son compliment suivant au comte de Rochefort, qui venait d'être fait Maréchal, est marqué au même coin :

Monseigneur,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le comte DE GRAMMONT.

Adieu, Rochefort.

Un dernier trait, qui ne sera pas le moins incisif. Langlée, courtisan subalterne et de mauvais ton, était très familier avec Louis XIV. Il s'avisa un jour de vouloir être de même avec Grammont. « Gardez ces familiarités-là, fit le comte, pour quand vous jouerez avec le roi. »

On compte près de trente éditions des *Mémoires du comte de Grammont ;* mais il n'y en a véritablement qu'une seule pour nous : c'est l'édition de 1713, faite du vivant de l'auteur et sur son manuscrit. Désireux de donner un texte pur et non retouché ni tronqué, comme celui des éditions qui suivirent, c'est cette édition de 1713 que nous repro-

duisons avec la plus scrupuleuse exactitude, en en respectant l'orthographe, quoiqu'elle ne soit pas uniforme. Les seules modifications que nous nous soyons permises consistent dans l'introduction des moins (—) dans le dialogue, qu'ils rendent plus clair, dans la ponctuation d'après le système actuel, et dans la réduction des guillemets à la distribution moderne.

Enfin, on trouvera, à la fin du volume, des notes qui, bien que succinctes, donnent les renseignements indispensables sur tous les passages de la galante comédie qui s'appelle *les Mémoires de Grammont*

B. P.



MÉMOIRES

DE LA VIE DU

COMTE DE GRAMMONT

MÉMOIRES

DE LA VIE DU

COMTE DE GRAMMONT

CONTENANT PARTICULIÈREMENT

L'HISTOIRE AMOUREUSE

DE LA COUR D'ANGLETERRE

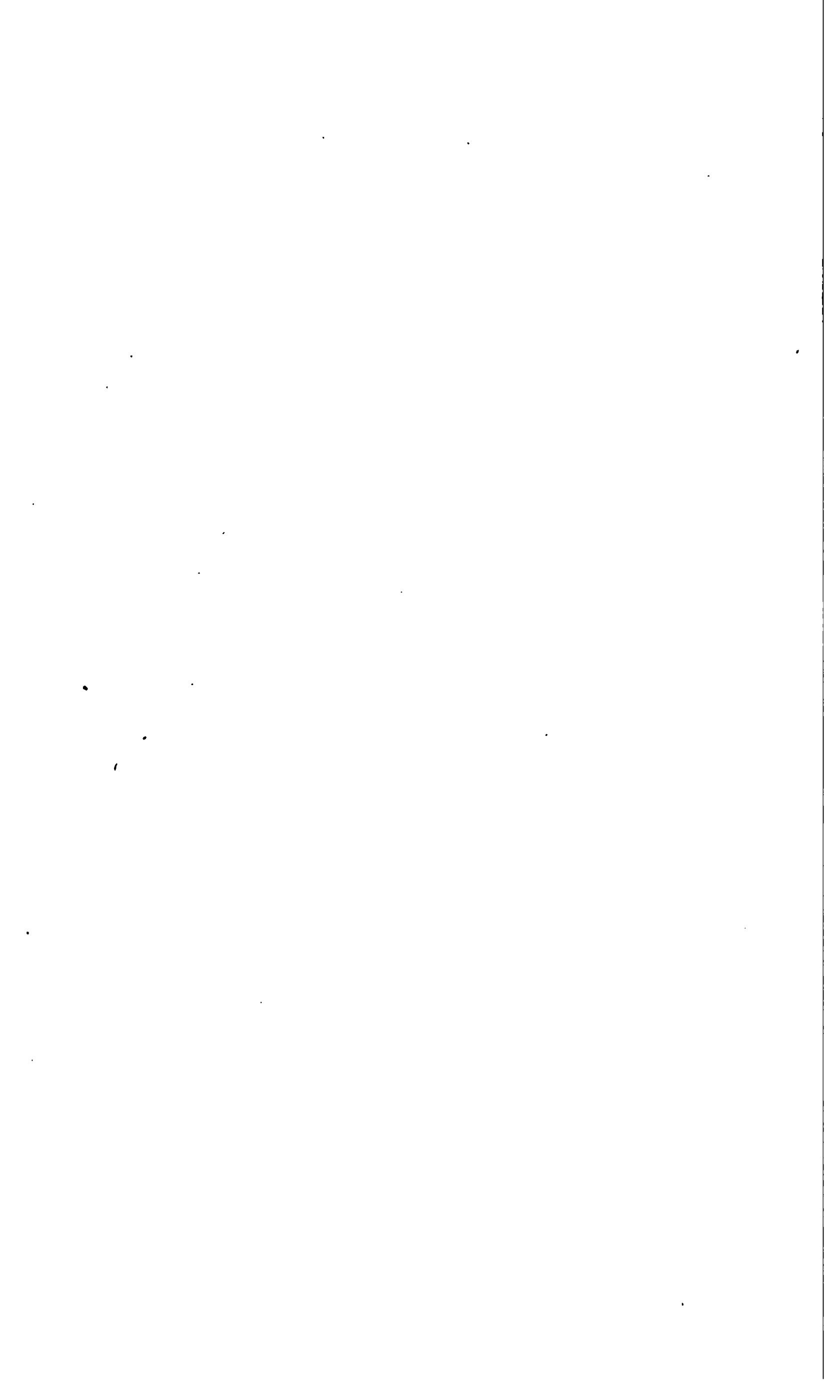
SOUS LE RÈGNE DE CHARLES II



A COLOGNE

CHEZ PIERRE MARTEAU

M D CC XIII





AVIS DU LIBRAIRE

Il *seroit inutile de recommander ici la Lecture des Mémoires qui composent ce volume : le Titre seul de* Mémoires du Comte de Grammont *réveillera sans doute la* Curiosité du Public *pour un* Homme *qui lui est déjà si connu, d'ailleurs, tant par la* Réputation *qu'il a sçu se faire que par les différens* Portraits *qu'en ont donnez Mrs* de Bussi *&* de Saint-Évremont *dans leurs ouvrages ; & l'on ne doute nullement qu'il ne reçoive avec beaucoup de plaisir un* Livre *dans lequel on lui raconte ses* Avantures *sur ce qu'il en a bien voulu raconter lui-même à celui qui a pris la peine de dresser ces* Mémoires.

Outre les Avantures *du* Comte de Grammont, *ils contiennent particulièrement l'*Hiſtoire amoureuſe de la Cour d'Angleterre *ſous le Regne de* Charles II, *&, comme on y découvre quantité de choſes qui ont été tenues cachées juſqu'à préſent & qui font voir juſqu'à quel* Excès *on a porté le* Déréglement *dans cette Cour, ce n'eſt pas le* Morceau *le moins intéreſſant de ces* Mémoires.

On les donne ici ſur une Copie manuſcrite *qu'on en a reçue de* Paris, *& on les a fait imprimer avec le plus d'*exactitude *qu'il a été poſſible.*





MÉMOIRES

DE

GRAMMONT

CHAPITRE PREMIER



OMME ceux qui ne liſent que pour ſe divertir me paroiſſent plus raiſonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, ſans me mettre en peine de la ſévere érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amuſement des autres. Je déclare, de plus, que l'ordre des tems ou la diſpoſition des faits, qui coutent plus à l'écrivain qu'ils ne divertiſſent le lecteur, ne m'embarraſſeront gueres dans l'arrangement de ces MÉMOIRES.

Dans le deſſein de donner une idée de celui pour qui

j'écris, les choſes qui le diſtinguent auront place dans ces fragmens, ſelon qu'elles s'offriront à mon imagination, ſans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourveu que l'aſſemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ſes Héros comme ſes lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui ſemble, & promene l'attention des autres ſur de curieuſes Antiquitez ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toûjours rapport à ſon ſujet.

Démétrius le Preneur de Villes n'étoit pas à beaucoup près ſi grand que ſon pere *Antigonus*, à ce qu'il nous dit. En récompenſe, il nous apprend que ſon pere *Antigonus* n'étoit que ſon oncle; mais tout cela n'eſt qu'après avoir commencé ſa Vie par un abrégé de ſa Mort, par un ſommaire de ſes divers Exploits, de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualitez, où il fait entrer le pauvre *Marc Antoine*, par compaſſion pour toutes ſes foibleſſes.

Dans la Vie de *Numa Pompilius*, il entre en matiere par une Diſſertation ſur ſon Precepteur *Pythagore;* &, comme il croit qu'on eſt fort en peine de ſavoir ſi c'eſt l'ancien Philoſophe ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le Prix de la Courſe aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enſeigner la Philoſophie & lui aider à gouverner ſon Roiaume, il ſe tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laiſſe enfin là.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour reprocher quelque choſe à l'Hiſtorien de toute l'Antiquité auquel on doit le plus; c'eſt ſeulement pour autoriſer la maniere dont j'écris une Vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laiſſées.

Il eſt queſtion de repréſenter un Homme dont le caractere inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiſer; d'un Homme illuſtre par un mélange de Vices & de Vertus, qui ſemblent ſe ſoutenir dans un enchainement néceſſaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppoſitions.

C'eſt ce relief incompréhenſible qui, dans la Guerre, l'Amour, le Jeu & les divers états d'une longue Vie, a rendu le Comte de Grammont l'admiration de ſon Siecle. C'eſt par là qu'il a fait les délices de tous les Païs où il a promené ſes agrémens & ſon inconſtance; de ceux où la vivacité de ſon eſprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation univerſelle tranſmet à la Poſtérité; de tous les endroits enrichis des profuſions de ſa magnificence, & de ceux enfin où il a conſervé la liberté de ſon jugement dans les périls les plus preſſans, tandis que le badinage de ſon humeur au milieu des dangers les plus ſérieux de la Guerre marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point ſon Portrait. A l'égard de ſa figure, *Buſſi* & *Saint-Evremont*, Auteurs plus agréables que fidelles, en ont écrit. Le prémier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel ſur la jalouſie. *Saint-Evremont* s'eſt ſervi d'autres couleurs pour exprimer le génie & pour tracer en général les manieres du Comte. Mais l'un & l'autre s'eſt fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de juſtice à ſon Héros.

C'eſt donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de Sieges & de Batailles où il s'eſt diſtingué à la ſuite d'un autre Héros; & c'eſt lui qu'il faut croire dans des évenemens moins glorieux de ſa Vie, quand

la ſincérité dont il étale ſon adreſſe, ſa vivacité, ſes ſupercheries, & les divers ſtratagêmes dont il s'est ſervi, ſoit en Amour, ſoit au Jeu, exprime naturellement ſon caractere.

C'eſt lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puiſque je ne fais que tenir la plume à meſure qu'il me dicte les particularitez les plus ſingulieres & es moins connuës de ſa Vie.





CHAPITRE II

En ce tems-là, il n'en alloit pas en France comme à préfent. Louïs XIII régnoit encore, & le Cardinal *de Richelieu* gouvernoit le Roiaume. De grands Hommes commandoient de petites armées, & ces armées faifoient de grandes chofes. La fortune des Grands de la Cour dépendoit de la faveur du Miniftre; les établiffemens n'y étoient folides qu'à mefure qu'on lui étoit dévoüé. De vaftes projets jettoient au cœur des Etats voifins les fondemens de cette Grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour, & les ruës, durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La Jeuneffe, en entrant dans le Monde, prenoit le parti que bon lui fembloit. Qui vouloit fe faifoit

Chevalier; Abbé, qui pouvoit; j'entens *Abbé à Benefice*. L'habit ne diftinguoit point le Chevalier de l'Abbé, & je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre au Siege de *Trin*. Ce fut fa prémiere Campagne, & il y porta ces difpofitions heureufes qui préviennent favorablement & qui font qu'on n'a befoin, ni d'Amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le Siege étoit formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témeritez; car un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a effuié les prémiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la Place fur cet article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée; &, comme la Charge de Lieutenant-Général n'étoit pas encore connue, *du Pleffis-Pralin* & le fameux Vicomte *de Turenne* étoient fes Maréchaux de Camp.

On portoit quelque refpect aux Places de Guerre avant qu'une Puiffance à laquelle rien ne peut réfifter eut trouvé moien de les abîmer par une grêle affreufe de Bombes, & par le ravage de cent Pieces de Canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduifent le Gouverneur aux foutérains & la Garnifon en poudre, de fréquentes Sorties, vivement repouffées, de vigoureufes attaques, vaillamment foutenuës, fignaloient l'art des Affiégeans & le courage des Affiégés; &, par conféquent, les fieges étoient d'une longueur raifonnable, & les jeunes Gens avoient le tems d'y apprendre quelque chofe.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de *Trin*. On y effuia des fatigues, on fouffrit des pertes; mais on ne s'ennuia plus dans l'Armée depuis que le Chevalier de Grammont y fut. Plus de fatigue dans la Tranchée, plus de férieux chez les Généraux, plus

d'ennuis dans les Troupes depuis ſon arrivée. Il cherchoit & portoit partout la joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme partout ailleurs, on voioit des Gens de mérite ou des Gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choſes qui le faiſoient briller, & n'y réüſſiſſoient pas; les autres admiroient ſes talens, & recherchoient ſon amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par ſa figure, plus encore par le caractere de ſon eſprit. Il l'avoit ſimple & naturel, mais avec le diſcernement & la délicateſſe des plus fins & des plus déliés. Plein de franchiſe & de probité dans toutes ſes manieres, le Chevalier de Grammont ne fut pas longtems à démêler les qualitez qui le diſtinguoient. Ainſi, la connoiſſance fut bientot faite, & l'amitié bientot liée entr'eux.

Matta voulut abſolument que le Chevalier de Grammont vint s'établir chez lui. Il n'y conſentit qu'à condition qu'il partageroit la dépenſe. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnérent les repas les mieux entendus & les plus délicats qu'on eut encore vus. Le Jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une ſeule.

Les Généraux, tour à tour régalez, admirérent leur magnificence & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas ſi bien ſervis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choſes les plus communes, & ſon eſprit étoit tellement à la mode, que c'étoit ſe deſhonorer que de ne pas ſe ſoumettre à ſon gout. *Matta* lui laiſſoit le ſoin de louer la Table & d'en faire les honneurs, &, charmé d'un applaudiſſement univerſel, il ſe perſuada qu'il n'y avoit rien de ſi beau que de

vivre comme ils faifoient, & rien de plus aifé que de continuer; mais il s'aperçut bientot que les plus grandes profpérités ne font pas les plus durables.

Une groffe chere, une petite œconomie, des Domeftiques infideles, une fortune ennemie, tout cela s'uniffant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier, fertile en reffources, entreprit de foutenir fon premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

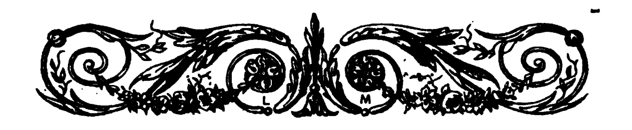
Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avoit le foin l'en eut féparément averti, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépenfe ou à rendre fes comptes pour le paffé. Un jour que le Chevalier de Grammont étoit revenu plutot qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un fauteuil, &, ne voulant pas interrompre fon repos, il fe mit à réver à fon projet. *Matta* s'éveilla fans qu'il s'en apperçut, &, aiant quelque tems admiré la contemplation où il paroiffoit enféveli & ce profond filence entre deux Hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment enfemble, il le rompit par un foudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mefure que l'autre le regardoit. « Voilà, dit le Chevalier, un réveil affez gai & affez bouffon! & à qui en as-tu donc? ou fi c'eft aux Anges que tu ris? — Ma foi, Chevalier, dit *Matta*, je ris d'un fonge que je viens de faire, fi naturel & fi plaifant, qu'il faut que je t'en faffe rire auffi. Je révois que nous avions renvoié M. le Maître-d'Hôtel, M. le Chef-de-Cuifine & M. nôtre Officier, réfolus, pour le refte de la campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étoient venus manger chez nous. Voilà mon fonge; & toi, Chevalier, à quoi révois-tu?

— Pauvre efprit, dit le Chevalier en hauffant les

épaules, te voilà d'abord fur le côté, te voilà dans la consternation & l'humilité, pour quelques mauvais propos que le Maître d'Hôtel t'aura tenus comme à moi ! Quoi ! après la figure que nous aurons faite, à la barbe des Grands & des Etrangers de l'Armée, quitter la partie, & comme des Sots, plier bagage comme des Croquans, au premier épuisement de finance ? Tu n'as point de sentiment. Où est l'honneur de la France ? — Et où est l'argent ? dit *Matta*. Car mes Gens se donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison, & je crois que les tiens ne t'en gardent gueres davantage ; car il y a plus de huit jours que je ne t'ai vu ni tirer ta bourse, ni compter ton argent, amusement qui t'occupoit volontiers en prosperité.

— Je conviens de tout cela, dit le Chevalier. Mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion. Et que feroit-ce de toi, si tu te voyois dans l'état où je me suis trouvé à Lion quatre jours avant d'arriver ici ! Je t'en veux faire le récit.





CHAPITRE III

Voici, dit *Matta*, qui ſent bien le Roman, hors qu'il faudroit que ce fut ton Ecuier qui me contât ton hiſtoire. — C'eſt l'ordre, dit le Chevalier. Cependant, je pourrai te parler de mes prémiers Exploits ſans bleſſer ma modeſtie, outre que mon Ecuier a l'accent un peu burleſque pour un récit héroïque.

« Tu ſauras donc qu'en arrivant à Lyon... — Eſt-ce comme cela qu'on commence? dit *Matta*. Prends ton hiſtoire d'un peu plus loin : les moindres particularitez d'une Vie comme la tienne méritent d'être contées, mais ſurtout la maniere dont tu ſaluas le Cardinal *de Richelieu* la prémiere fois. On m'en a fait rire. Au reſte, je te diſpenſe de me parler des gentilleſſes de ton

Enfance, de la Généalogie, du Nom & de la Qualité de tes Ancêtres, car tu n'en ſçais pas un mot.

— Ah! que tu fais le mauvais Plaiſant! Tu crois que tout le monde eſt de ton ignorance. Tu t'imagines donc que je ne connais pas les *Mendores* ni les *Coriſandes*, moi! Je ne ſais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon Pere d'être Fils d'Henri IV! Le Roi vouloit à toute force le reconnoître : jamais ce traître d'homme n'y voulut conſentir. Vois un peu ce que ce feroit que les GRAMMONTS ſans ce beau travers! Ils auroient le pas devant les *Ceſars de Vendôme*. Tu as beau rire, c'eſt l'Evangile. Mais venons à notre fait.

» On me mit au College de Pau, dans la vuë de me faire d'Egliſe; mais, comme j'avois bien d'autres vuës, je n'avois garde d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que le Précepteur & les Régens perdoient leur Latin en me le voulant apprendre. Le vieux *Brinon*, qui me ſervoit de Valet & de Gouverneur, avoit beau me menacer de ma Mere : je n'étudiois que quand il me plaiſoit, c'eſt-à-dire quaſi jamais. Cependant, on me traitoit en Ecolier de ma qualité : j'eus toutes les Dignitez de la Claſſe ſans les avoir méritées, & ſortis du College à-peu-près comme j'y étois entré. On trouva que j'en ſavois encore de reſte pour l'Abbaïe que mon Frere avoit démandée pour moi.

» Il venoit d'épouſer la Niece d'un Miniſtre devant qui tous genoux fléchiſſoient. Il voulut me préſenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon Païs, & beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frere m'ayant tenu quelque tems auprès de lui pour me dégourdir, il me lâcha par la Ville pour perdre l'air de la Campagne & trouver celui du Monde. Je l'attrapai ſi bien que je ne voulus plus m'en défaire quand il fut queſtion de me préſenter à la Cour en Equipage d'Abbé. Tu ſais

comme on ſe mettoit alors. Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre une Soutanne par deſſus mes habits; & mon frere, mourant de rire de mon habillement Eccleſiaſtique, voulut en faire rire les autres. J'avois la plus belle tête du monde, bien poudrée & bien friſée, par deſſus, ma Soutanne, &, par deſſous, des Botines blanches & des Eperons dorez. Le Cardinal, qui avoit l'eſprit pénétrant, n'avoit garde de rire. Cette élévation de ſentiment lui donna de l'ombrage. Il jugea de ce que feroit un génie qui à cet âge se moquoit de la Tonſure & mépriſoit le petit Colet.

» Quand mon frere m'eut remené chez lui : — *Or ça, notre petit Colet,* me dit-il, *cela s'eſt paſſé à merveille, & notre ajuſtement, mi-parti de Rome & d'Epée, a beaucoup réjoui la Cour ; mais ce n'eſt pas tout : il faut opter, mon petit Cavalier. Voyez donc ſi, vous en tenant à l'Egliſe, vous voulez poſſéder de grands biens & ne rien faire, ou, avec une petite légitime, vous faire caſſer bras & jambes, pour être le* Fructus Belli *d'une Cour inſenſible & parvenir ſur la fin de vos jours à la dignité de Maréchal de Camp avec un Œil de verre & une jambe de bois.*

— *Je ſçais,* lui dis-je, *qu'il n'y a aucune comparaiſon entre ces deux états, pour la commodité de la vie; mais, comme il faut chercher ſon ſalut préférablement à tout, je ſuis réſolu de renoncer à l'Egliſe, pour tâcher de me ſauver, à condition néanmoins que je garderai mon Abbaïe.* » Les remontrances & l'autorité de mon frere furent inutiles pour m'en detourner, & il fallut bien me paſſer ce dernier article pour m'entretenir à l'Académie.

» Tu ſais que je ſuis le plus adroit Homme de France; ainſi, j'eus bientot appris tout ce qu'on y montre, &, chemin faiſant, j'appris encore ce qui perfectionne la

Jeuneſſe, & rend honnête-homme, car j'appris encore toutes ſortes de Jeux aux Cartes & aux Dez. La vérité eſt que je m'y crus d'abord plus ſavant que je ne l'étois, comme je l'ai, dans la ſuite, éprouvé.

» Ma Mere, qui ſut le parti que je prenois, pleura la Profeſſion que j'avois quittée & ne put ſe conſoler de celle que j'avois priſe. Elle avoit compté que dans l'Egliſe je ſerois un Saint; elle compta que je ſerois un Diable dans le Monde, ou tué à la Guerre. Je mourois d'envie d'y aller; mais, comme j'étois encore trop jeune, il fallut faire une Campagne à *Bidache* avant que d'en faire une à l'Armée.

» Quand je fus de retour auprès de ma Mere, j'avois tellement l'air de la Cour & du Monde, qu'elle eut du reſpect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les Armes. J'étois ſon Idole, &, me trouvant inébranlable, elle ne ſongea qu'à me garder le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on fit mon petit Equipage.

» Le fidele *Brinon*, qui me fut donné pour Valet-de-Chambre, devoit encore faire la charge de Gouverneur & d'Ecuier, parce que c'eſt peut-être le Gaſcon unique qu'on verra jamais ſérieux & rébarbatif au point où il l'eſt. Il répondit de ma conduite ſur la Bienſéance & la Morale, & promit à ma Mere qu'il rendroit bon compte de ma perſonne dans les dangers de la Guerre. J'eſpere qu'il tiendra mieux ſa parole à l'égard de ce dernier article, qu'il n'a fait ſur les autres.

» On fit partir mon Equipage huit jours avant moi. C'étoit toujours autant de tems que ma Mere gagnoit pour me faire des exhortations. Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux, & l'amour du Prochain en recommandation, elle me laiſſa partir ſous la garde du Seigneur & du ſage *Brinon*.

» Dès la feconde Pofte, nous primes querelle. On lui avoit mis quatre cent Louis entre les mains pour ma Campagne. Je les voulus avoir. Il s'y oppofa fortement. « *Vieux Faquin*, lui dis-je, *eft-ce à toi, cet argent, ou fi on te l'a donné pour moi? A ton avis, il me faudroit un Tréforier pour ne payer que par Ordonnance!* » Je ne fai fi ce fut par preffentiment qu'il s'attrifta; mais ce fut avec des violences & des convulfions extrêmes qu'il fe vit contraint de céder. On eut dit que je lui arrachois le cœur.

» Je me fentis plus leger & plus gai depuis le dépôt dont je l'avois foulagé; lui, au contraire, parut fi accablé, qu'on eut dit que je lui avois mis quatre cent livres de plomb fur le dos en lui ôtant ces quatre cent Piftoles. Il fallut fouetter fon cheval moi-même, tant il alloit pefamment, &, fe retournant de tems en tems: « *M. le Chevalier*, me difoit-il, *ce n'eft pas ainfi que Madame l'entend.* » Ses réfléxions & fes douleurs fe renouvelloient à chaque Pofte; car, au lieu de donner dix fols au Poftillon, j'en donnois trente.

» Nous arrivâmes enfin à Lion. Deux Soldats nous arrêterent à la Porte de la Ville pour nous mener chez le Gouverneur. J'en pris un pour me conduire à la meilleure Hôtellerie & mis *Brinon* entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au Commandant de mon voiage & de mes deffeins.

» Il y a d'auffi bons Traiteurs à Lion qu'à Paris; mais mon Soldat, felon la coutume, me mena chez un de fes amis, dont il me vanta la maifon, comme le lieu de la Ville où l'on faifoit la chere la plus délicate, & où l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'Hôte de ce Palais étoit gros comme un muid; il s'appelloit *Cerise*. Il étoit Suiffe de nation, empoifonneur de profeffion, & voleur par habitude. Il me mit dans une chambre

aſſez propre, & me demanda ſi je voulois manger en compagnie ou ſeul. Je voulus être de l'Auberge, à cauſe du Beau-Monde que le Soldat m'avoit promis dans cette maiſon.

» *Brinon*, que les queſtions du Gouverneur avoient impatienté, revint plus renfrongné qu'un vieux Singe; &, voiant que je me peignois un peu pour deſcendre : « *Et que voulez-vous donc, Monſieur?* me dit-il. *Aller trotter par la Ville? Non pas! n'eſt-ce pas aſſez trotté depuis le matin? Mangez un morceau, & couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. — Monſieur le Contrôleur*, lui dis-je, *je ne veux ni trotter par la Ville, ni manger ſeul, ni me coucher à bonne heure. Je veux ſouper en compagnie là-bas. — En pleine Auberge!* s'écria-t-il. *Hé! Monſieur, vous n'y songez pas! Je me donne au Diable s'ils ne ſont une douzaine de Baragouineurs à jouer Cartes & Dez, qu'on n'entendroit pas Dieu tonner.* »

» J'étois devenu inſolent depuis que je m'étois emparé de l'argent; &, voulant commencer à me ſouſtraire de la domination de mon Gouverneur : « *Savez-vous bien, Monſieur Brinon*, lui dis-je, *que je n'aime pas qu'un Sot faſſe le raiſonneur! Allez-vous-en ſouper, s'il vous plaît, & que j'aie ici des chevaux de Poſte avant le jour!* »

« J'avois ſenti petiller mon argent au moment qu'il avoit lâché le mot de *Cartes* & *Dez*. Je fus un peu ſurpris de trouver la ſalle où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon Hôte, après m'avoir préſenté, m'aſſura qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces Meſſieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, & je faillis à mourir de rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie & gros jeu, & c'étoient deux Allemands qui

de-chauffe, pour tirer un beau quadruple d'un de fes gouffets, &, me le préfentant, il me demanda pardon de la « *liberté grande* », & voulut fe retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne joüions que pour nous amufer; que je ne voulois point de fon argent; & que, s'il vouloit, je lui joueroit fes quatre Piftoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté; mais il fe rendit à la fin, & les regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre, la chance tourna; le dez lui devint favorable, les écôles cefferent; je perdis partie, revanche, & le tout: les moitiés fuivirent, le tout en fut. J'étois piqué: lui beau joueur, il ne me refufa rien, & me gagna tout, fans que j'euffe pris fix trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent piftoles; mais, comme il vit que je ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit tard; qu'il falloit qu'il allât voir fes chevaux, & fe retira, me demandant pardon de la « *liberté grande* ». Le fens froid dont il me refufa & la politeffe dont il me fit la révérence me piquérent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus fi troublé de la rapidité dont je venois de perdre jufqu'à la derniere piftole, que je ne fis pas d'abord toutes les réfléxions qu'il y a à faire fur l'état où j'étois réduit.

« Je n'ofois remonter dans ma chambre, de peur de *Brinon*. Par bonheur, s'étant ennuié de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut quelque confolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avoit de funefte dans mon avanture fe préfenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envifageois toute l'horreur de mon défaftre, fans y trouver de remede, & j'eus beau tourner mon efprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient. Je ne craignois rien tant que l'aube du jour: elle arriva pourtant, & le cruel *Brinon* avec elle. Il étoit botté jufqu'à la ceinture, &,

faisant claquer un maudit fouet qu'il tenoit à la main : « *Debout, M. le Chevalier!* s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux; *les chevaux sont à la porte, & vous dormez encore! Nous devrions déjà avoir fait deux Postes. Ça, de l'argent, pour payer dans la maison.* — *Brinon*, lui dis-je d'une voix humiliée, *fermez le rideau.* — *Comment!* s'écria-t-il, *fermez le rideau! Vous voulez donc faire votre Campagne à Lion? Apparemment, vous y prenez gout. Et le gros Marchand? vous l'avez dévalisé? Non pas, M. le Chevalier! cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille, & c'est le pain de ses enfans qu'il a joué, & que vous avez gagné. Cela valoit-il la peine de veiller toute la nuit? Que diroit Madame si elle voyoit ce train?* — *Monsieur Brinon*, lui dis-je, *fermez, s'il vous plaît, le rideau* ». Mais, au lieu de m'obéir, on eut dit que le diable lui fouroit dans l'esprit ce qu'il y avoit de plus sensible & de plus piquant dans un malheur comme le mien. « *Et combien*, me disoit-il; *les cinq cens? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, Monsieur le Chevalier : cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cens? trois? deux? Quoi! ce ne seroit que cent Louis?* poursuivit-il, voiant que je branlois la tête à chaque somme qu'il avoit nommée. *Il n'y a pas grand mal à cela, & cent pistoles ne le ruineront pas, pourvû que vous les aiez bien gagnées.* — *Brinon, mon ami*, lui dis-je avec un grand soupir, *fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour.* »

« *Brinon* tressaillit à ces tristes paroles; mais il pensa s'évanoüir quand je lui contai mon avanture. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain étoit toujours : « *Que dira Madame!* » Et, après s'être épuisé en regrets inutiles : « *Ça donc, M. le Chevalier*, me dit-il, *que prétendez-vous devenir!*

— *Rien*, lui dis-je, *car je ne ſuis bon à rien.* » Enſuite, comme j'étois un peu ſoulagé de lui avoir fait ma confeſſion, il me paſſa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulois qu'il allât en poſte joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits. Je voulois encore propoſer au Marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. *Brinon* ſe mocqua de toutes ces propoſitions; &, après avoir eu la cruauté de me laiſſer long-tems tourmenter, il me tira d'affaire. Les parens font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfans. Ma mere avoit eu deſſein de me donner cinq cent louis; elle en avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'Abbaïe, que pour faire prier Dieu pour moi. *Brinon* étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler que dans quelque preſſante néceſſité. Elle arriva bientot, comme tu vois.

« Voilà, pour abréger, le dénouement de cette premiere intrigue. Le jeu m'a favoriſé juſques ici; car je me ſuis vu quinze cent louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune eſt redevenue mauvaiſe, il la faut corriger. Notre argent eſt au bas; eh bien, il faut y remédier.

— Rien n'eſt plus aiſé, dit *Matta*. Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de chevaux auſſi dupe que celui de Lion. Mais, à propos, le fidele *Brinon* n'auroit-il point encore quelque réſerve pour la derniere extrémité? La voilà, ma foi, venuë, & nous ne ferions pas mal de nous en ſervir.

—La plaiſanterie feroit de ſaiſon, lui dit le Chevalier, ſi tu ſavois où donner de la tête. Il faut de l'eſprit de reſte pour en vouloir fourrer partout, comme tu prétends faire. Que Diable! tu veux toujours badiner, ſans fon-

ger que la conjonćture eſt des plus ſérieuſes pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dinerai chez le Comte de *Caméran*, & je le prierai de ſouper.... — Et où ? dit *Matta*. — Ici, dit le Chevalier. — Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici, apparemment, un de ces projets de Lion! Tu ſais que nous n'avons ni argent, ni crédit, &, pour racommoder nos affaires, tu veux donner à ſouper !

— Eſprit bouché, dit le Chevalier, eſt-il poſſible que, depuis le tems que nous ſommes enſemble, il ne te ſoit pas venu le moindre brin d'imagination ? Le Comte de *Caméran* jouë au Quinze, & moi auſſi ; nous avons beſoin d'argent, il n'en ſait que faire : je commanderai un excellent repas, il le payera. Fais-moi parler à ton Maître-d'Hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il eſt bon de prendre dans une occaſion comme celle-ci. — Comme quoi ? dit *Matta*. — Voici comme quoi, dit le Chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer juſques aux choſes les plus claires. Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'eſt-il pas vrai ? Dès que la nuit ſera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt ſoldats commandés par *La Place*, ton Sergent, & tu les poſteras ventre à terre, entre ci & le quartier général... — Comment, Mor....! s'écria *Matta*, une embuſcade ? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoiard. Si c'eſt-là ton deſſein, je te déclare que je n'en ſuis pas. — Pauvre eſprit, dit le Chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons ſon argent. Les Piedmontois, honnêtes-gens d'ailleurs, ſont ſoupçonneux volontiers & deffians. Celui-ci commande la cavalerie. Tu ſais que tu ne ſaurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaiſe plaiſanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre

dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir, que fait-on ce qu'il pourroit faire? Car il eft d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'eft pourquoi, quelque reffentiment que la perte lui caufe, il eft bon de fe mettre en état de n'en avoir point le démenti.

— Embraffe-moi, cher Chevalier, dit *Matta*, fe tenant les côtés, embraffe-moi; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon fot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire provifion de quelques dez de mauvaife-foi. Je ne me ferois jamais avifé de faire foutenir un homme qui jouë un quinze par un détachement d'infanterie; il faut avouer que tu es déja un grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de Grammont l'avoit projetté; l'infortuné *Caméran* donna dans le piége. On foupa le plus agréablement du monde. *Matta* but cinq ou fix grands coups pour étouffer un refte de délicateffe qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à fon ordinaire, penfa faire mourir de rire un Convié qu'il alloit bientot rendre très férieux; & le bon *Caméran* mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chere & l'amour du jeu, c'eft-à-dire qu'il fe hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il deftinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent *La Place* pofta son embufcade, & le Chevalier de Grammont entreprit fon homme. Il avoit encore fur le cœur la perfidie du Suiffe *Cerife* & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'infenfibilité contre de foibles remords & quelques fcrupules qui s'élevoient dans fon ame. *Matta*, ne voulant point être fpectateur de l'hofpitalité violée, fe mit

dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre piſtoles, comme pour badiner; mais *Caméran* aiant été trois ou quatre fois de reſte, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus ſérieux. Il fut encore de reſte, & il devint orageux: les cartes volerent par la chambre & les exclamations éveillerent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de ſommeil & chaude de vin, il ſe mit à rire des tranſports du Piedmontois; &, au lieu de le conſoler: « Ma Foi, mon pauvre Comte, lui dit-il, ſi j'étois dans vôtre place, je ne jouërois plus. — Et pourquoi? dit l'autre. — Je ne ſai, dit-il; mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. — Il faut voir, dit *Caméran* en demandant des cartes. — Voyez donc », dit *Matta*, & ſe rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les cartes étoient également malheureuſes pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons; &, en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne ſervoit de rien. Nouvelles exclamations. « Ne vous l'avois-je pas dit? s'écria *Matta*, qui s'étoit réveillé en ſurſaut. Vous avez beau tempéter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croiez-moi, les plus courtes folies ſont les meilleures. Quittez, car je me donne au Diable, s'il eſt poſſible que vous gagniez. — Et d'où vient?.. dit *Caméran*, qui commençoit à s'impatienter. — Voulez-vous le ſavoir? dit *Matta*. Ma foi, c'eſt que nous vous trompons. »

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité: « Monſieur *Matta*, lui dit-il, trouvez-vous qu'il ſoit fort agréable pour un homme qui joue auſſi malheureuſement que M. le Comte de lui rompre la tête de vos froides plaiſanteries? Pour moi, j'en ſuis ſi en-

nuié, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il le fait. » Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; & le Seigneur *Caméran*, se radouciſſant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laiſſer parler M. *Matta*, ſi cela ne l'offenſoit pas ; que, pour lui, cela ne lui faiſoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en uſa bien plus honnêtement que le Suiſſe de Lion n'avoit fait à ſon égard; car il joua ſur ſa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en ſut ſi bon gré, qu'il perdit juſques à quinze cents piſtoles & les paia dès le lendemain. Pour *Matta*, il fut grondé de la belle manière de ſon intempérance de langue. Toute la raiſon qu'en eut celui qui le reprimendoit fut qu'il y avoit de la conſcience à laiſſer tromper le pauvre Savoiard, ſans l'en avertir; outre, diſoit-il, qu'il eut été bien aiſe de voir ſon infanterie aux mains avec la Cavalerie de *Caméran*, en cas qu'il eut voulu faire le mauvais.

Cette avanture les ayant remis en fonds, la fortune ſe déclara pour eux pendant le reſte de la campagne, & le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit ſaiſi des effets du Comte que par droit de repréſailles & pour ſe dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lion, commença dès ce tems-là à faire l'uſage de ſon argent qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occaſions. Il déterroit les malheureux, pour les ſecourir; les Officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre ou leur argent au jeu, les ſoldats eſtropiés dans la tranchée, enfin tout éprouvoit ſa libéralité; mais ſa maniere d'obliger ſurpaſſoit encore ſes bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits réüſſit par tout. Connu des ſoldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occaſions où il y avoit quelque choſe à faire, & le cherchoient

dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, fon prémier foin fut de faire reftitution en mettant *Caméran* de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fond inépuifable de bonne humeur & de vivacité lui fourniffoit toujours quelque chofe de nouveau dans les difcours & dans les actions. Je ne fai par quelle occafion M. *de Turenne* commanda fur la fin du fiege un corps féparé. Le Chevalier de Grammont le fut voir dans fes nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. M. *de Turenne* aimoit naturellement la joie. La feule préfence du Chevalier l'infpiroit. Il fut charmé de fa vifite; &, par reconnoiffance, il voulut le faire jouer. Le Chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de fon Précepteur que, quand on alloit chez fes amis, il n'étoit pas prudent d'y laiffer fon argent, ni honnête d'emporter le leur. « Effectivement, dit M. *de Turenne*, il ne trouveroit ni gros jeu ni grand argent parmi nous; mais, afin qu'il ne foit pas dit que l'on le laiffe aller fans avoir joué, jouons chacun un cheval. »

Le Chevalier de Grammont y confentit. La Fortune, qui l'avoit fuivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit befoin, lui fit gagner quinze ou feize chevaux en badinant; &, voiant qu'il y avoit quelques vifages confternez de la perte: « Meffieurs, leur dit-il, je ferois fâché de vous voir retourner à pied de chez vôtre Général: il fuffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réferve d'un, que je donne pour les cartes. » Le Valet-de-Chambre crut qu'il fe moquoit. « Je vous parle férieufement, dit le Chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; &, qui plus eft, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. — Effectivement, dit M. *de Turenne*, j'en fuis charmé,

pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu juſqu'à préſent donner un cheval pour les cartes. »

Trin ſe rendit enfin. Le Baron *de Vatteville*, qui l'avoit vaillammant défendu, & long-tems, eut une capitulation digne de ſa réſiſtance. Je ne ſai ſi le Chevalier de Grammont eut quelque part à la priſe de cette place; mais je ſai bien que, ſous un Regne plus glorieux & des armes partout victorieuſes, ſa hardieſſe & ſon adreſſe en ont fait prendre quelques-unes depuis, à la vue de ſon Maître. C'eſt ce qu'on verra dans la ſuite de ces Mémoires.





CHAPITRE IV

LA gloire dans les armes n'eſt tout au plus que la moitié du brillant qui diſtingue les Héros. Il faut que l'amour mette la derniere main au relief de leur caractere, par les travaux, la témérité des entrepriſes & la gloire des ſuccès. Nous en avons des exemples, non-ſeulement dans les Romans, mais dans l'Hiſtoire véritable des plus fameux guerriers & des plus célebres Conquérans.

Le Chevalier de Grammont & *Matta*, qui ne ſongeoient gueres à ces exemples, ne laiſſerent pas de ſonger qu'il étoit bon de s'aller délaſſer des fatigues du ſiege de *Trin* en formant quelque ſiege aux dépens des beautez & des époux de *Turin*. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le

tems d'y faire quelques exploits avant que la fin des beaux jours les obligeât à repaſſer les Monts.

Ils ſe mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'*Amadis* ou Dom *Galaor* après avoir reçu l'accolade & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les avantures & courant après l'Amour, la Guerre & les Enchantemens. Ils valoient bien ces deux freres; car, s'ils ne ſavoient pas autrement « *pourfendre géans*, *dérompre harnois & porter en croupe belles Damoiſelles*, *ſans leur parler de rien*, » ils ſavoient jouer, & les autres n'y connoiſſoient rien.

Ils arriverent à *Turin*, furent agréablement reçus & fort diſtingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien-faits; ils avoient de l'eſprit, & faiſoient de la dépenſe. Dans quel Païs du monde ne réüſſit-on pas avec de tels avantages? Comme *Turin* étoit alors celui de l'Amour & de la galanterie, deux Etrangers de cet air qui n'aimoient pas à s'ennuier, n'avoient garde d'ennuier les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fuſſent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du reſpect pour leurs femmes, & de la conſidération pour les Etrangers; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de conſidération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Roiale, digne Fille de Henri IV, rendoit ſa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de ſon Pere à l'égard des ſentimens qui conviennent au Sexe, &, à l'égard de ce qu'on appelle la foibleſſe des grands cœurs, Son Alteſſe n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de *Tanes* étoit ſon prémier Miniſtre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant ſon Miniſtere. Perſonne ne s'en plaignoit; & cétte

Princeſſe paroiſſoit contente de ſa capacité ſur les autres; &, voulant que tout ce qui compoſoit ſa Cour le fut auſſi, l'on y vivoit aſſez ſelon l'uſage & les coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, ſans les volontaires, dont le nombre n'étoit pas limité. Les Chevaliers déclarez portoient les livrées de leurs Maîtreſſes, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur ſervir par tout d'Ecuier, &, dans les Carouſels, de chamarer leurs lances, leurs houſſes & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque *Dulcinée.*

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie; mais il l'auroit ſouhaitée plus ſimple que celle qu'on pratiquoit à *Turin.* Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais il trouvoit de la ſuperſtition dans le culte & les cérémonies que l'Amour ſembloit exiger mal-à-propos. Cependant, comme il avoit ſoumis ſa conduite aux lumieres du Chevalier de Grammont ſur cet article, il fallut ſuivre ſon exemple & ſe conformer aux Coutumes du Païs.

Ils s'enrollérent en même tems au ſervice de deux Beautez, que les prémiers Chevaliers-d'Honneur cédérent auſſitot par politeſſe. Le Chevalier de Grammont choiſit Mademoiſelle *de St. Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ſes ſervices à Madame *de Sénantes. Matta* le voulut bien, quoiqu'il eut mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame *de Sénantes* lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les prémiers projets qu'ils avoient formés enſemble, il ſuivit ſes inſtructions en Amour, comme il avoit fait ſes conſeils ſur le Jeu.

Mademoiſelle *de St. Germain*, dans le premier Printems de ſon âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ſes cheveux. Elle avoit le tein vif & frais, quoiqu'il ne fut pas éclatant par ſa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté ſinguliere dans le coude, qui ne lui ſervoit pas de grande choſe ; ſes mains étoient paſſablement grandes, & la Belle ſe conſoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laiſſoit aller cela tout comme il plaiſoit au Seigneur, ſans emploier l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature ; mais, malgré cette nonchalance pour ſes attraits, ſa figure avoit quelque choſe de ſi piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laiſſa prendre d'abord. Son eſprit & ſon humeur étoient faits pour aſſortir le reſte. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaiſance & de la politeſſe. Tout cela couloit de ſource ; point d'inégalité.

Madame la Marquiſe *de Sénantes* paſſoit pour blonde. Il n'eut tenu qu'à elle de paſſer pour rouſſe ; mais elle aimoit mieux ſe conformer au goùt du ſiecle que reſpecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux ſont accompagnés, ſans aucun de leurs dégouts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on eſt propre, ſi c'eſt par art ou naturellement ! Il faut être bien malin pour y regarder de ſi près. Elle avoit beaucoup d'eſprit, autant de mémoire, plus de lecture & beaucoup plus de penchant à la tendreſſe.

Elle avoit un mari, que la Sageffe même eut fait confcience d'épargner. Il fe piquoit d'être Stoïcien, & faifoit gloire d'être falope & dégoutant, en honneur de fa Profeffion. Il y réüffiffoit parfaitement; car il étoit fort gros & fuoit en Hiver comme en Eté.

L'érudition & la brutalité fembloient être fes talens favoris. L'une & l'autre brilloient dans fa converfation, tantot enfemble, tantot tour à tour, mais toujours mal à-propos. Il n'étoit point jaloux; cependant, il ne laiffoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eut de l'attention pour fa femme, pourvu qu'on en eut davantage pour lui.

Dès que nos Avanturiers furent déclarez, le Chevalier de Grammont prit le verd, & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maîtreffes. Ils entrérent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eut jamais fait autre chofe. *Matta* d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit fe fouvenir que fa Charge étoit de fervir à la gloire & non pas à l'utilité de fa Maîtreffe.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Vénerie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier de Grammont difoit tant de chofes agréables & divertiffantes à fa Maîtreffe, qu'elle en rioit à gorge déploiée. *Matta*, menant la fienne à fon caroffe, lui ferra la main; &, au retour de cette Promenade, il la pria d'avoir pitié de fes fouffrances. C'étoit aller un peu vîte; &, quoique Madame *de Sénantes* ne fut pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laiffa pas d'être choquée, qu'on s'y prit fi cavaliérement. Elle fe crut obligée d'en témoigner quelque peu de reffentiment; &, retirant fa main, qu'on lui ferroit de plus belle à cette déclaration,

elle monta chez Madame Roiale, ſans regarder ſon nouvel Amant. *Matta*, ſans s'imaginer qu'il l'eut offenſée, la laiſſa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville qui voulut ſouper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de ſon caractere. Il trouva bientot ce qu'il cherchoit, fut long-tems à table, pour ſe remettre des fatigues de l'amour, & ſe coucha fort content de ſa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faiſoit parfaitement ſon devoir auprès de Mademoiſelle *de St. Germain*, &, ſans préjudice à ſes aſſiduités, il trouvoit le moyen de briller en chemin faiſant par mille petits récits qu'il mêloit à la converſation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaiſir, & la ſolitaire *Sénantes* y donnoit ſon attention. Il s'en apperçut, & quitta ſa Maîtreſſe, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*. « *Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais je ne ſais ce qu'il n'auroit point fait de moi, ſi j'avois eu la bonté d'écouter ſes très humbles propoſitions.* » & làdeſſus elle ſe mit à lui conter de quelle maniere ſon ami l'avoit traitée dès le ſecond jour de leur connoiſſance.

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf, mais qu'elle en ſeroit contente dans la ſuite; &, pour la conſoler, il l'aſſura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Alteſſe Roiale eut été dans ſa place, mais qu'il ne laiſſeroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans ſa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin pour une partie de chaſſe où ſes connoiſſances de table l'avoient engagé la veille.

A ſon retour, il prit deux perdrix de ſa chaſſe, & fut chez ſa Maîtreſſe. On lui demanda ſi c'étoit Monſieur qu'il venoit voir: il dit que non, & le Suiſſe lui dit que

Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laiſſa ſes deux Perdrix, & le pria de lui en faire préſent de ſa part.

La *Sénantes* étoit à ſa toilette, qui ſe coeffait de toute ſa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refuſoit la porte. Elle n'en ſavoit rien; mais Monſieur ſon mari le ſavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la prémiere viſite ne fut pas pour lui. C'eſt pourquoi, réſolu qu'elle ne ſeroit pas pour ſa femme, le Suiſſe en avoit reçu ſes ordres & penſa bien être battu pour le préſent qu'on avoit laiſſé. Les Perdrix furent renvoïées ſur l'heure, & *Matta*, ſans éxaminer pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, ſans changer d'habit. Il n'avoit garde de ſonger qu'il n'y falloit pas paroître ſans les couleurs de ſa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans & ſa perſonne ragoutante. Il commença dès ce jour à ſe ſavoir bon gré de ſa complaiſance pour le Chevalier de Grammont; cependant, il remarqua qu'elle avoit l'air aſſez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoié ſes Perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne ſavoit ce qu'il vouloit dire; &, choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la réprimende qu'elle comptoit qu'on lui eut faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eut trouvé des perſonnes de bonne compoſition en ſon chemin, puiſqu'il prenoit des manieres auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. *Matta* lui demanda comme quoi ſes manieres étoient donc ſi nouvelles. « *Comme quoi!* dit-elle. *Le ſecond jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme ſi j'étois à votre ſervice depuis mille ans. La prémiere fois que je vous donne la main, vous me la ſerrez de toute votre force. Après ce début, je monte en ca-*

roſſe, & vous à cheval; mais, loin de vous tenir à la portiere, comme les autres, il ne part pas un lievre, que vous ne pouſſiez après; &, vous étant bien amuſé durant la promenade à prendre du tabac, ſans ſonger à moi, vous ne vous en ſouvenez, au retour, que pour me prier de mon deshonneur, en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chaſſe, de Perdrix & d'une viſite que vous avez apparemment rêvée, comme tout le reſte. »

Le Chevalier de Grammont arriva comme ils en étoient-là. *Matta* fut grondé de ſes empreſſemens. Son ami ſe tuoit de lui dire qu'ils étoient inſolens, plutot que familiers. *Matta* s'excuſoit du mieux qu'il pouvoit, mais toujours fort mal. Sa Maîtreſſe en eut pitié, voulut bien recevoir ſes excuſes ſur la maniere, plutot que ſon repentir ſur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'attention qui pût juſtifier ou condamner ces tranſgreſſions; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendreſſe faiſoient haſarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités qui n'étoient fondées que ſur la facilité qu'on ſe promettoit de trouver. *Matta* jura qu'il ne lui avoit ſerré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du ſecours que par néceſſité; qu'il ne ſavoit pas la maniere de demander des graces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de ſervice, qu'elle le paraiſſoit dans ce moment; & qu'il la prioit de ſe ſouvenir de lui quand l'occaſion s'en préſenteroit. La *Sénantes* ne s'en offenſa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalitez de la ſévere bienſéance en écoutant un homme de ſon caractere, & le Chevalier de Grammont, après cette eſpece de racommodement, fut ſonger à ſes propres affaires auprès de Mademoiſelle *de St. Germain.*

Ce n'étoit pas tout-à-fait ſon bon naturel qui le por-

toit à se mêler de celles de *Matta*. Bien au contraire, dès qu'il s'apperçut que les penchans de Madame *de Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échaper, & pour ne pas perdre tout son tems, en cas qu'il ne put rien gagner auprès de la petite *St. Germain*.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami, malgré qu'il en eut, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la Cour en habit de campagne, & sans les couleurs de sa Maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la prémiere visite à Monsieur *de Sénantes*, au lieu de s'amuser à demander Madame, &, pour toute conclusion, lui demanda de quoi Diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes Perdrix rouges. « Et pourquoi non? lui dit *Matta*. Ne faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde & du nœud d'épée bleu que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au Diable, si, dans quinze jours, tu ne deviens plus sot que tous les benêts de *Turin*. Mais, pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de Madame *de Sénantes*, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplait & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd, d'écrire des Billets à ta Maîtresse, d'emplir tes pôches de cédrats, de pistaches & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; qu'en lui chantant quelque Chanson faite du temps de *Corisande* & d'Henri IV, tu peus lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambi-

tion pour l'essentiel. A la bonne heure; chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son gout. Le tien est de baguenauder en amour; &, pourvu que tu fasses bien rire la *St. Germain*, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si Madame *de Sénantes* n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui répons bien que je ne ferai pas long-tems le personnage d'Estafier auprès de sa personne. »

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame *de Sénantes* le trouvoit à son gré, pensoit à-peu-près de même & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de posséder le Trésor: cela fut inutile, quoiqu'il ne put voir Madame *de Sénantes* que dans les Assemblées publiques. Il en étoit impatient &, lui faisant un jour ses plaintes: « Aiez la bonté, Madame, lui dit-il, de me faire savoir où vous logez. Il n'y a point de jour que je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, sans vous y avoir encore pu trouver. — J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant; mais je vous avertis que vous ne m'y trouverez jamais, que vous n'y aiez trouvé Monsieur *de Sénantes*: je n'en suis pas la Maîtresse. Je ne vous le donne pas, poursuivit-elle, pour un homme dont on voulut rechercher le commerce pour son agrément. Au contraire, je conviens que son humeur est assez bizarre, & ses manieres peu gracieuses; mais il n'y a rien de si

farouche qu'on ne puiffe familiarifer avec un peu de foins & de complaifance. Il faut que je vous répête des Vers à ce fujet. Je les ai retenus, parce qu'ils donnent un petit confeil dont vous uferez comme il vous plaira.

RONDEAU

Mettez-vous bien dans la mémoire
Et retenez ces Documens,
Vous qui vous piquez de la Gloire
De réüffir en Faits galans,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruians,
En lieux-communs, en faux fermens,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Aiez, pour plaire aux vieux Parens,
Toujours en main nouvelle Hiftoire,
Pour les Valets force préfens;
Mais, eut-il l'humeur fombre & noire,
Avec l'Epoux, malgré fes dents,
Mettez-vous bien.

« Ma foi, Madame, dit *Matta*, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira; mais il n'y a pas moien, l'époux eft trop fot. Quelle Diable de cérémonie! pourfuivit-il. Quoi! dans ce Pais-ci l'on ne fauroit voir la femme, fans être amoureux du mari? »

Madame *de Sénantes* trouva cette maniere de répondre très offenfante; &, comme elle crut en avoir affez

fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eut été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puifqu'il ne pouvoit fe contraindre fur fi peu de chofe; &, dès ce moment, elle eut fait avec lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à fa Maîtreffe à-peu-près dans le même tems; il étoit tout-à-fait refroidi fur cette pourfuite. Ce n'eft pas que Mademoifelle *de St. Germain* ne fut plus digne que jamais de fa perfévérance. Au contraire, fes agrémens fe multiplioient à vue d'œil. Elle fe couchoit avec mille charmes, & le lendemain paroiffoit avec quelque chofe de nouveau. La phrafe de « croître & d'embellir » fembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier de Grammont ne pouvoit difconvenir de ces véritez; mais il n'y trouvoit pas fon compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de fageffe, eut été plus fon fait. Il s'apperçut qu'elle l'écoutoit avec plaifir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de fes Contes, & qu'elle recevoit fes Billets & fes Préfens, fans fcrupule, mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adreffe l'avoit tournée de toutes les manieres, fans avoir pu lui tourner la tête. Sa Femme-de-Chambre étoit gagnée; fes parens, charmés de fes bons-mots & de fon affiduité, n'étoient jamais plus aifes que quand ils le voyoient chez eux; bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en ufage, & tout livroit la petite *St. Germain* à fes embuches, fi la petite *St. Germain* eut été d'humeur à fe livrer; mais, elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire que la grace qu'il lui demandoit ne lui couteroit rien; que, puifque fes tréfors fe trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit perfonne qui, par une tendreffe éternelle & par une difcrétion inviolable, en fut plus

digne que lui. Il lui contoit enfuite que jamais mari n'avoit fu donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien de fi différent que les empreffemens d'un amant toujours tendre, toujours paffionné, mais toujours refpectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoifelle *de St. Germain*, ne voulant pas prendre la chofe férieufement, pour n'être pas obligée de s'en offenfer, lui dit que, comme c'étoit affez la coutume dans fon pays de fe marier, elle feroit bien aife d'en paffer par là, devant que de prendre connoiffance de ces diftinctions & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrémement & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications; qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le fupplioit de ne lui plus parler fur ce ton, puifque ces fortes de converfations n'étoient point divertiffantes pour elle, & qu'elles feroient très inutiles pour lui. La Belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, favoit prendre un air fort férieux dès qu'il en étoit queftion. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon, &, voiant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de fentiment, il s'étoit tellement rallenti fur cette pourfuite, qu'il ne la fervoit plus que pour cacher les deffeins qu'il avoit fur Madame *de Sénantes.*

Il voioit cette Princeffe fort choquée du peu de complaifance de *Matta.* Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raifon, exaggéra la perte que fon ami faifoit, la mit mille fois au deffus des charmes de la petite *St. Germain*, & demanda grace pour lui-même, puifque fon ami ne la méritoit pas. Il fut bientot écouté favorablement fur cette propofition; &, dès qu'ils furent

d'accord, ils fongerent aux mefures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper fon époux, & l'autre fon ami. Cela n'étoit pas fort difficile : *Matta* n'étoit point défiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit fe paffer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit; car, dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, fon mari s'y trouvoit par politeffe; &, pour chofe au monde, il ne les auroit laiffés enfemble, de peur qu'ils ne s'ennuiaffent fans lui.

Matta, qui ne favoit cependant pas qu'il fut difgracié, continuoit à fervir fa Maîtreffe à fa maniere. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont que les chofes iroient en apparence felon le prémier établiffement; &, de cette maniere, la Cour croyoit toujours que Madame *de Sénantes* ne fongeoit qu'à *Matta*, tandis que fon ami ne fongeoit qu'à Mademoifelle de *St. Germain*.

On faifoit de tems en tems de petites Loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hazard quelque chofe, &, fous prétexte des Lots qu'il gagnoit, il achetoit mille chofes qu'il donnoit imprudemment à la *Sénantes*, & la *Sénantes* les recevoit encore plus imprudemment. La petite *St. Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracaffiers partout. On fit des remarques fur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquerent à Mademoifelle *de St. Germain*. Elle fit femblant d'en rire; mais elle ne laiffa pas d'en être piquée. Rien n'eft fi commun au beau fexe que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refufe. Elle n'en fut pas bon gré à Madame *de Sénantes*. D'un autre côté, on fut demander à *Matta* s'il n'étoit pas affez grand pour faire lui-même fes préfens à Madame *de Sénantes*, fans les envoier par le

Chevalier de Grammont. Cela le réveilla; car il ne s'en feroit jamais apperçu. Il n'en eut pourtant que des foupçons affez légers, &, voulant s'en éclaircir : « Il faut avouer, dit-il au Chevalier de Grammont, que l'amour fe fait ici d'une façon toute nouvelle. On y fert fans gages; on s'adreffe au mari quand on eft amoureux de la femme, & l'on fait des préfens à la Maîtreffe d'un autre pour fe mettre bien avec la fienne. Madame *de Sénantes* t'eft fort obligée de... — C'eft toi-même, répondit le Chevalier de Grammont, puifque c'eft fur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais avifé de lui faire le moindre petit préfent. Sais-tu bien que les gens font faits fi extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'eft plutot par vilenie que par inadvertance que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maîtreffe! Fi! que cela eft ridicule, qu'il faille qu'on fonge toujours pour toi! »

Matta fe laiffa gronder, fans qu'il en fut autre chofe, perfuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit ni affez défiant ni affez épris pour y faire plus de réfléxion. Cependant, comme il convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fit connoiffance avec Monfieur *de Sénantes*, il en fut tellement perfécuté qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette prémiere vifite. Sa Maîtreffe lui fut bon gré de cet effort de complaifance, réfolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; & l'époux, aiant l'efprit en repos fur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même foir leur donner à fouper dans une petite maifon qu'il avoit en campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; &, comme c'étoit la feule que *Matta* n'eut pas refufée *de Sénantes*, il y confentit. Le mari

vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y trouva que *Matta*. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à joüer tout exprès pour les laiffer partir fans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de fe trouver feul avec Monfieur *de Sénantes*; mais, le Chevalier de Grammont les aiant envoié prier d'aller toujours devant, & qu'il feroit à eux dès que fon Jeu feroit fini, le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier de Grammont de le tirer fi tot de cet embaras, & le perfide ne les fut pas plutot en campagne qu'il fut chez Madame *de Sénantes*, fous prétexte d'y trouver fon mari pour aller enfemble où ils devoient fouper.

La trahifon étoit en beau train; &, comme il paroiffoit à Madame *de Sénantes* que l'indifférence de *Matta* ne méritoit pas autre chofe de fa part, elle n'avoit pas de fcrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curiofité pour une vifite de fa part dont fon mari ne fut pas. Il eft donc à croire que cette prémiere occafion ne fe fut pas perdue, fi Mademoifelle *de St. Germain*, qu'elle n'attendoit pas, ne fut arrivée prefque en même-tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avoit été de fa vie; cependant, on ne laiffa pas de la trouver fort laide & fort ennuiante. Elle s'apperçut bientot qu'elle importunoit; &, ne voulant pas que ce fut pour rien qu'on lui voulut du mal, après avoir paffé plus d'une groffe demie heure à fe divertir de leur inquiétude & à faire mille petites fingeries, qu'elle voioit ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta fes coeffes,

ſon écharpe & tout l'attirail dont on ſe défait quand on prétend s'établir familiérement quelque part pour le reſte du jour. Le Chevalier de Grammont la maudiſſoit intérieurement, tandis qu'elle ne ceſſoit de lui faire la guerre ſur la méchante humeur dont il étoit en ſi bonne compagnie. Madame *de Sénantes*, qui ne ſe poſſédoit pas mieux que lui, dit aſſez ſéchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Roiale. Mademoiſelle *de St. Germain* lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, ſi cela ne lui faiſoit point de peine. On ne lui répondit pas grand choſe, & le Chevalier de Grammont, voiant qu'il étoit inutile de pouſſer ſa viſite plus loin, ſortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ſes Griſons pour prier Monſieur *de Sénantes* de vouloir bien ſe mettre à table avec ſa compagnie ſans l'attendre, parce que le Jeu ne finiroit peut-être pas ſi tot, mais qu'il ſeroit à lui devant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courier, il mit une ſentinelle à la porte de Madame *de Sénantes*, dans l'eſpérance que l'éternelle *St. Germain* en ſortiroit avant elle; mais ce fut inutilement, & ſon eſpion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient ſorties enſemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moien de ſe voir ce jour-là, tout allant de travers pour ſes deſſeins. Il fallut donc ſe paſſer de Madame, pour aller trouver Monſieur.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la ville, *Matta* ne ſe divertiſſoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Sénantes*, tout ce que le Seigneur *de Sénantes* lui diſoit ne faiſoit que lui déplaire. Il maudiſſoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut ſur le point de s'en retourner quand il vit qu'il falloit ſe mettre à table ſans un troiſieme.

Cependant, comme ſon hôte étoit aſſez délicat ſur la bonne chere, qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuiſinier de tout le Piedmont, la vue du prémier ſervice le radoucit, &, mangeant fort & ferme, ſans faire attention à *Sénantes*, il ſe flatta que le ſouper finiroit ſans avoir rien à démêler avec lui; mais il ſe trompa.

Dans le tems que le Chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec Monſieur *de Sénantes*, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître, &, dans l'étalage de mille autres qualitez, connoiſſant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit aſſuré que c'étoit un des ſavans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du ſouper, de la part de *Matta*, pour mettre la ſienne en jeu; mais il étoit bien loin de compte. Perſonne n'avoit moins lu, perſonne auſſi ne s'en foucioit moins, & perſonne n'avoit ſi peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en converſation, ſa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre, s'offenſant d'un ſilence qui lui paroiſſoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé ſur d'autres ſujets, crut qu'il en auroit quelque raiſon en le mettant ſur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entamer le ſujet:

« Comme vous êtes le galant de ma femme... — Moi! lui dit *Matta*, qui vouloit faire le diſcret, ceux qui vous l'ont dit en ont menti. — Morbleu! Monſieur, dit *Sénantes*, vous le prenez-là d'un ton qui ne vous convient gueres. Car je veux bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que Madame *de Sénantes* en eſt peut-être auſſi digne qu'aucune de vos Dames de France, & que nous en avons vu qui vous valoient

bien, qui ſe ſont fait un honneur de la ſervir. — A la bonne-heure, dit *Matta*. Je l'en crois très digne ; &, puiſque vous le voulez ainſi, je ſuis ſon ſerviteur & ſon galant pour vous obliger.

— Vous croiez peut-être, pourſuivit l'autre, qu'il en va dans ce pais-ci comme dans le votre, & que les Belles n'ont des amans que pour accorder des faveurs ? Déſabuſez-vous de cela, s'il vous plait, & ſachez que, quand même il en feroit quelque choſe dans cette Cour, je n'en aurois aucune inquiétude. — Rien n'eſt plus honnête, diſoit *Matta* ; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Oh, ma foi, je n'en ſais rien. — Voici pourquoi, reprit-il. Je connois la tendreſſe de Madame *de Sénantes* pour moi ; je connois ſa ſageſſe envers tout le monde ; &, plus que tout cela, je connois mon propre mérite.

— Vous avez-là de belles connoiſſances, Monſieur le Marquis, dit *Matta* : je les ſalue toutes trois. A vôtre ſanté. » *Sénantes* en fit raiſon ; mais, voiant que la converſation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois ſantés de part & d'autres, il voulut faire une ſeconde tentative, & provoquer *Matta* par ſon fort, c'eſt-à-dire du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fuſſent venus s'établir dans le Piedmont. *Matta*, qui le donnoit au Diable avec ſes Allobroges, lui dit qu'il falloit que ce fut du tems des guerres civiles. — J'en doute, dit l'autre. — Tant qu'il vous plaira, dit *Matta*. — Sous quel Conſulat ? pourſuivit *Sénantes*. — Sous celui de la Ligue, quand les Guiſes firent venir les Lanſquenets en France, dit *Matta*. Mais que Diable cela fait-il ?

Monſieur *de Sénantes* étoit paſſablement promt & volontiers brutal ; ainſi, Dieu ſait de quelle maniere la

converfation fe feroit tournée, fi le Chevalier de Grammont ne fut furvenu pour y mettre ordre. Il eut affez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat; mais l'un oublia les queftions qui l'avoient choqué, l'autre les réponfes, pour reprocher au Chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu qui faifoit qu'on ne pouvoit jamais compter fur lui. Le Chevalier de Grammont, qui fe fentoit encore plus coupable qu'ils ne difoient, prit le tout en patience, & fe donna plus de torts qu'ils ne voulurent. Cela les apaifa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la converfation; mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très mauvaife humeur; &, comme il les preffoit à tout moment de fortir de table, *Monfieur de Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup perdu. *Matta* dit, au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné, mais que la retraite avoit peut-être été malheureufe, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu befoin du Sergent *La Place* avec fon embufcade.

Ce trait d'Hiftoire paffoit l'érudition de *Sénantes*; &, de peur que *Matta* ne s'avifât de l'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de difcours, & voulut fortir de table; mais *Matta* ne le voulut pas. Cela le racommoda dans l'efprit *de Sénantes*. Il prit cette complaifance pour fon compte; cependant, ce n'étoit pas lui, mais fon vin que *Matta* trouvoit à fon gré.

Madame Roiale, qui connoiffoit le caractere de *Sénantes*, fut charmée du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette fête & de cette converfation. Elle appela *Matta* pour en favoir la vérité de lui-même. Il avoüa que, devant qu'il fut queftion des Allobroges, Monfieur *de Sénantes* l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de fa femme.

Cette prémiere connoiſſance faite de cette maniere, il ſembloit que toute la bonne volonté que *Sénantes* avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont ſe fut tournée vers *Matta*. Il étoit tous les jours à ſa porte, & *Matta* tous les jours chez ſa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il ſe repentit des réprimendes qu'il s'étoit aviſé de faire à *Matta*, le voiant d'une aſſiduité qui rompoit toutes ſes meſures. Madame *de Sénantes* en étoit encore plus embarraſſée. Quelque eſprit qu'on ait, on n'eſt point plaiſant pour ceux qu'on importune; elle eut été bien aiſe de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans ſa perſonne. Il en eut trouvé dans ſon eſprit, ſi elle l'avoit voulu; mais il n'y a pas moien d'être de bonne humeur avec ceux qui traverſent nos deſſeins. Tandis que ſon gout augmentoit pour elle, le Chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moiens qui pouvoient mettre ſon avanture à fin. Voici le ſtratagême dont il ſe ſervit enfin, pour avoir la ſcene libre, en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta* qu'il falloit donner à ſouper chez eux à Monſieur *de Sénantes*, & ſe chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda ſi c'étoit pour jouer au Quinze, & l'aſſura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laiſſer tête-à-tête avec le plus ſot Gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier de Grammont n'avoit garde d'y ſonger, perſuadé qu'il ſeroit impoſſible de profiter de cette occaſion, de quelque maniere qu'il s'y prit, & qu'on le relanceroit dans tous les coins de la ville, plutot que de le laiſſer en repos. Toute ſon attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer & d'y faire ſurvenir quelques conteſtations entre

Sénantes & *Matta.* Pour cet effet, il ſe mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna qu'il étoit bien honteux de n'avoir pu donner un petit concert de muſique à M. *de Sénantes*, comme il l'avoit réſolu le matin; mais que les Muſiciens s'étoient engagés. Le Marquis *de Sénantes* ſe fit fort de les avoir à ſa maiſon de campagne le lendemain au ſoir, & pria la compagnie d'y ſouper. *Matta* leur demanda que Diable ils vouloient faire de muſique, & ſoutint que cela n'étoit bon dans ces occaſions que pour des femmes qui avoient quelque choſe à dire à leurs amans, pendant que les violons étourdiſſoient les autres, ou pour des ſots qui ne ſavoient que dire quand ces violons ne jouoient pas. On ſe mocqua de ſes raiſonnemens: la partie fut liée pour le lendemain, & les violons paſſérent à la pluralité des voix. *Sénantes*, pour en conſoler *Matta*, comme pour faire honneur au repas, porta force ſantez. Il aima mieux lui faire raiſon de cette maniere que ſur la diſpute, & le Chevalier de Grammont, voiant qu'il ne falloit pas grand choſe pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle diſſertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelques propos dans la converſation, pour parvenir à ſes fins. S'étant heureuſement aviſé de lui demander le nom de famille de Madame ſon épouſe, *Sénantes*, fort en généalogie, comme ſont tous les ſots qui ont de la mémoire, ſe mit à celle de Madame *de Sénantes*, par un embrouillement de filiations qui ne finiſſoit point. Le Chevalier de Grammont fit ſemblant de l'écouter avec une grande attention, &, voiant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monſieur diſoit, & qu'il n'y

avoit rien de plus beau. « Cela eſt bien galant, dit *Matta;* mais, pour moi, j'avouë que, ſi j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes enfans, que de ſavoir qui ſont les grands peres de ma femme. » *Sénantes*, ſe mocquant de ſa groſſiereté, ne ceſſa point qu'il n'eut conduit les ancêtres de ſon épouſe, de branche en branche, juſques à *Yolande de Sénantes.* Cela fait, il offrit de faire voir, en moins d'une demie heure, que les Grammonts venoient d'Eſpagne. « Eh, que nous importe d'où les Grammonts viennent! lui dit *Matta*. Savez-vous bien, Monſeigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien ſavoir, que de ſavoir trop de choſes ? »

L'autre lui ſoutint le contraire avec chaleur, & préparoit un argument en forme pour prouver qu'un ignorant eſt un ſot. Mais le Chevalier de Grammont, qui connoiſſoit *Matta*, ne douta point qu'il n'envoiât promener le Logicien, s'il en venoit à la concluſion du Syllogiſme. C'eſt pourquoi, ſe mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit que c'étoit ſe moquer que de s'échauffer ainſi pour rien, & traita la choſe ſérieuſement, afin qu'elle fut plus marquée. Le ſouper finit donc tranquillement, par le ſoin qu'il eut de ſupprimer les diſputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la chaſſe, le Chevalier de Grammont chez le baigneur, & *Sénantes* à ſa maiſon de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choſes, ſans oublier les violons, & que *Matta* chaſſoit dans la plaine, pour gagner de l'appétit, le Chevalier de Grammont penſoit à l'éxécution de ſon projet.

Dès que la maniere en fut réglée dans ſa tête, on fut avertir ſous-main l'Officier des Gardes qui ſervoit auprès de ſon Alteſſe, que Monſieur *de Sénantes* avoit eu

quelques paroles avec Monſieur *de Matta* la nuit précédente en ſoupant; que l'un étoit ſorti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Roiale, allarmée de cet avis, envoia vitement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut ſurpris quand Son Alteſſe en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles, mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fut ſouvenu le jour d'après. Il dit que, ſi le mal n'étoit déjà fait, le plus court ſeroit de s'en aſſurer juſqu'au lendemain; & que, ſi l'on pouvoit les trouver, il ſe faiſoit fort de les racommoder, ſans qu'il en fut autre choſe. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez M. *de Sénantes* qu'il étoit à ſa maiſon de campagne. On y fut; on le trouva : l'Officier lui donna des gardes, ſans lui dire autre choſe, & le laiſſa fort étonné.

Dès que *Matta* fut revenu de ſa chaſſe, Madame Roiale envoia ce même Officier le prier de lui donner ſa parole qu'il ne ſortiroit pas juſqu'au lendemain. Ce compliment le ſurprit. On ne lui en rendit aucune raiſon. Un bon repas l'attendoit; il mouroit de faim, & rien ne lui paroiſſoit ſi déraiſonnable que de l'obliger à la réſidence dans cette conjoncture; mais il avoit donné ſa parole, &, ne ſachant ce que tout cela vouloit dire, toute ſa reſſource fut d'envoyer chercher ſon ami. Mais ſon ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ſes violons, fort indigné de ſe voir priſonnier dans ſa maiſon, ſur le compte de *Matta*, qu'il attendoit pour faire bonne-chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, & lui dit qu'il ne croioit pas l'avoir offenſé, mais que, s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'aſſurer que, pour peu que le cœur lui en dit, il auroit contentement à la prémiere occaſion. Le Cheva-



[illegible] aussi [illegible] [illegible] aupara[illegible] [illegible] [illegible] plusieurs [illegible] quelques paroles [illegible] [illegible] n'avoit [illegible] [illegible] feroit [illegible] [illegible] en fe[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] attendoit [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]



Chauvet del et sculp. Imp. Ch. Delâtre

lier de Grammont l'aſſura que *Matta* n'y avoit jamais ſongé ; qu'il ſavoit, au contraire, qu'il l'eſtimoit infiniment; qu'il falloit que ce fut la tendreſſe extrême de Madame ſa femme, qui, s'étant allarmée ſur le rapport des laquais qui les avoient ſervis à table, ſeroit allée chez Madame Roiale, pour prévenir quelque accident funeſte; qu'il le croioit d'autant plus, qu'il avoit ſouvent dit à Madame *de Sénantes*, en parlant de *Matta*, que c'étoit la plus rude épée de France; comme, en effet, ce pauvre garçon ne ſe battoit jamais ſans avoir le malheur de tuer ſon homme.

Monſieur *de Sénantes*, un peu radouci, dit qu'il étoit fort ſon ſerviteur, qu'il gronderoit bien ſa femme de ſon impertinente tendreſſe, & qu'il mouroit d'envie de ſe revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier de Grammont l'aſſura qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ſes Gardes de ne point le laiſſer échapper, qu'ils n'euſſent des ordres de la Cour, parce qu'il paroiſſoit qu'il mouroit d'envie de ſe battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fut pas beſoin.

Son homme étant en toute aſſurance de cette maniere, il fallut pourvoir à ſes ſuretez à l'égard de l'autre. Il regagna la ville, &, dès que *Matta* le vit : « Que Diable eſt-ce, lui dit-il, que cette belle farce qu'on me fait jouër ? Pour moi, je ne connois plus rien aux ſottes manieres de ce païs-ci. D'où vient qu'on me met priſonnier ſur ma parole ? — D'où vient ? dit le Chevalier de Grammont. C'eſt que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne ſaurois t'empêcher d'entrer en diſpute avec un bourru dont tu ne devrois faire que rire. Quelque valet officieux aura ſans doute été redire le beau démélé d'hier-au-ſoir. On t'a vu ſortir

de la Ville dès le matin; *Sénantes* quelques tems après: en faut-il davantage pour que Son Alteſſe Roiale ſe ſoit crue obligée de prendre ces précautions? *Sénantes* eſt aux arrêts; on ne te demande que ta parole; ainſi, bien loin de prendre la choſe comme tu fais, j'envoierois très humblement remercier S. A. de la bonté qu'elle a de te faire arrêter, puiſque ce n'eſt qu'à ta conſidération qu'elle s'intéreſſe dans la choſe. Je m'en vais faire un tour au Palais, où je tâcherai d'éclaicir ce myſtere. Cependant, comme il n'y a gueres d'apparence que cela ſe puiſſe racommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à ſouper; car je ſuis à toi dans un moment. »

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner ſa très humble reconnoiſſance à Madame Roiale de ſes bontez, quoiqu'il ne craignit pas plus *Sénantes* qu'il ne l'aimoit: c'étoit tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d'une demie heure, avec deux ou trois des connoiſſances que *Matta* s'étoit faites à la chaſſe. Ces Meſſieurs avoient voulu venir ſur le bruit de la querelle, & chacun offrit ſes ſervices ſéparément à *Matta* contre l'unique & paiſible *Sénantes*. *Matta*, les aiant remerciés, les retint à ſouper, & ſe mit en robe de chambre.

Si tot que les choſes furent dans le train que les ſouhaitoit le Chevalier de Grammont, & que, vers la fin du repas, il vit trotter les ſantez à la ronde, il ſe tint aſſuré de ſon homme juſqu'au lendemain. Ce fut alors que, le tirant à l'écart, avec la permiſſion des conviés, il lui fit une fauſſe confidence pour déguiſer une trahiſon véritable, & lui dit, après avoir éxigé pluſieurs ſermens de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite *St. Germain* qu'elle le verroit cette nuit. C'eſt pourquoi qu'il alloit quitter la compagnie, ſous prétexte d'aller jouer à la Cour; qu'il le prioit de leur

bien faire entendre qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piedmontois étoient volontiers ſoupçonneux. *Matta* lui promit de s'en acquiter diſcretement lui dit qu'il feroit ſes excuſes, ſans qu'il fut beſoin de prendre congé de la compagnie, &, l'aiant embraſſé pour le féliciter ſur l'heureux état de ſes affaires, il le congédia le plutot & le plus ſécrétement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occaſion.

Il ſe remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire & de la part qu'il avoit au ſuccès de cette avanture. Il fit fort le plaiſant pour donner le change à ſes hôtes, fit mille invectives contre la fureur du jeu qui poſſédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y paſſer les nuits. Il ſe mocquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont ſur cet article, & tout bas de la crédulité des Piedmontois, qu'il trompoit ſi finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit, & *Matta* ſe coucha très content de ce qu'il avoit fait pour ſon ami. Cet ami, cependant, jouiſſoit du fruit de ſa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre *Sénantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où ſe met une perſonne qui veut rehauſſer le prix de ſa reconnoiſſance. Ses charmes n'étoient point négligés, &, s'il y a des occaſions où l'on déteſte le traître, tandis que l'on profite de la trahiſon, celle-là n'en étoit pas, &, quelque diſcret que fut le Chevalier de Grammont ſur les bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crut le contraire. Quoi qu'il en ſoit, perſuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adreſſe, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette ſupercherie. Mais il eſt tems que nous le tirions de la Cour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France.



CHAPITRE V

LE Chevalier de Grammont, de retour en France, y foutint merveilleufement la réputation qu'il avoit acquife ailleurs : alerte au jeu, actif & vigilant en amour, quelquefois heureux, & toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les évenemens de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément inépuifable dans la bonne; plein d'expédiens & de confeils dans la mauvaife.

Attaché d'inclination à Monfieur le Prince, témoin &, fi on ofe le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquife aux fameufes journées de Lens, de Norlingues & de Fribourg, les récits qu'il en a fi fouvent faits n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques ſcrupules de devoirs & pluſieurs avantages à ſacrifier, il quitta tout pour ſuivre un homme que de preſſans motifs & des reſſentimens qui ſembloient en quelque ſorte excuſables ne laiſſoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a ſuivi dans la prémiere diſgrace de ſa fortune, d'une conſtance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les ſujets de plaintes qu'il lui a donnés dans la ſuite & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'eſt pourquoi, ſans craindre aucun reproche ſur une conduite qui ſe juſtifioit aſſez d'elle-même, comme il étoit un peu ſorti de ſon devoir, pour entrer dans les intérêts de Monſieur le Prince, il crut pouvoir en ſortir, pour rentrer dans ſon devoir.

Sa paix fut bientot faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace dès qu'ils le vouloient. La Reine, encore effraiée du péril où les troubles avoient mis l'Etat au commencement de ſa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les eſprits par la douceur. La politique du Miniſtre n'étoit ni ſanguinaire ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'aſſoupir, plutot que d'emploier les derniers remedes; de ſe contenter de ne rien perdre dans la guerre, ſans ſe mettre en frais pour gagner quelque choſe ſur les Ennemis; de ſouffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amaſſât beaucoup de bien, & de pouſſer la minorité tout auſſi loin qu'il lui ſeroit poſſible.

Cette avidité d'amaſſer ne ſe bornoit pas à mille moiens que lui en fourniſſoit l'autorité dont il étoit revêtu : ſon induſtrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu; mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beau-

coup d'efprit, & auquel il voioit beaucoup d'argent, fut bientot de fon gout & de fon jeu. Il s'apperçut des fubtilitez & de la mauvaife-foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en ufage les talens que la nature lui avoit donnés, non-feulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occafions. Ce feroit ici le lieu de parler de ces avantures; mais qui peut les conter avec affez d'agrément & de legéreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler? C'eft en vain qu'on écriroit mot pour mot ces Narrations divertiffantes: il femble que leur fel s'évapore fur le papier; &, de quelque maniere qu'elles y foient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il fuffira donc de dire que, dans les occafions où l'adreffe fut réciproquement emploiée, le Chevalier emporta l'avantage, & que, s'il fit mal fa cour au Miniftre, il eut la confolation de voir que ceux qui s'étoient laiffé gagner, ne retirerent pas dans la fuite de grandes utilitez de leur complaifance. Cependant, ils reftérent toujours dans une foumiffion rampante, tandis que, dans mille rencontres, le Chevalier de Grammont ne fe contraignoit gueres fur fon chapitre. En voici une.

L'Armée d'Efpagne, commandée par Monfieur le Prince & par l'Archiduc, affiégeoit *Arras*. La Cour s'étoit avancée jufqu'à *Perronne*. Les troupes ennemies auroient donné, par la prife de cette Place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient befoin; car celles de France étoient depuis quelque tems en poffeffion d'avoir partout de l'avantage fur elles.

Monfieur le Prince foutenoit un parti chancelant autant que leurs lenteurs & leurs irréfolutions ordinaires le permettoient; mais, comme aux événemens

de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occafions qui ne fe retrouvent plus lorfqu'on les laiffe échapper, toute fa capacité leur étoit fouvent inutile. L'infanterie Efpagnole ne s'étoit jamais relevée depuis la bataille de Rocroi ; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le feul qui, commandant alors pour eux, put réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jaloufie des Chefs & la méfiance du Confeil lui lioient les mains.

Cependant, *Arras* ne laiffoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voioit affez la honte qu'il y avoit à laiffer prendre cette Place à fa barbe, & prefque à la vuë du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le fecours. Monfieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution pour la fureté de fes Lignes. Quand on en attaque fans les forcer, on ne fe retire pas comme on veut. Plus les efforts font vifs, plus le defordre eft grand dans la retraite ; & Monfieur le Prince étoit l'homme du monde qui favoit le mieux profiter de fes avantages. L'Armée que commandoit Monfieur *de Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit pourtant la feule reffource qu'on eut de ce côté-là. Cette armée batuë, la prife d'*Arras* n'étoit pas la feule difgrace qu'on eut à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjectures où des négociations peu finceres tiroient d'un mauvais pas, s'effraioit à la vuë d'un péril preffant & d'un événement décifif. Il crut que, faifant le fiége de quelqu'autre Place, fa prife dédommageroit de celle d'*Arras;* mais Monfieur *de Turenne*, qui penfoit tout autrement que le Cardinal, prit la réfolution de marcher aux ennemis, & ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le Courier arriva au fort de fes inquiétudes,

& redoubla ſes allarmes; mais il n'y avoit plus moien de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre ſon parti devant qu'un ordre précis de la Cour put l'interdire. L'occaſion étoit de celles où les difficultez rehauſſent la gloire du ſuccès. Quoique la capacité du Général raſſurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer, de maniere ou d'autre, les allarmes & les eſpérances; &, tandis que le reſte des Courtiſans raiſonnoit diverſement ſur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont ſe mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa réſolution ſurprit aſſez la Cour. Ceux qui avoient autant vu d'occaſions que lui ſembloient diſpenſez de ces fortes d'empreſſemens; mais ſes amis lui en parlerent en vain.

Le Roi lui en ſçut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'aſſura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embraſſer, s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promeſſe; mais il la crut ſincere, parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit avec *Caſeau*, que Monſieur *de Turenne* avoit dépêché vers leurs Majeſtez. Le Duc *d'Yorck* & le Marquis *d'Humieres* commandoient ſous ſes ordres. Le dernier étoit de jour; & à peine paroiſſoit-il, quand le Chevalier arriva. Le Duc *d'Yorck* ne le reconnut pas d'abord; mais le Marquis *d'Humieres*, courant à lui les bras ouverts: « Je me doutois bien, dit-il, que, ſi quelqu'un nous venoit voir de la Cour dans une occaſion comme celle-ci, ce ſeroit le Chevalier de Grammont. Eh bien, pourſuivit-il, que fait-on à *Perronne?* — On y a grand peur, dit

le Chevalier. — Et que croit-on de nous? — On croit, pourſuivit-il, que ſi vous battez Monſieur le Prince vous n'aurez fait que votre devoir : ſi vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous & des ignorans d'avoir tout riſqué, ſans égard aux conſéquences. — Voilà, dit le Marquis *d'Humieres*, une nouvelle bien conſolante que tu nous apportes. Veus-tu que nous te menions au quartier de Monſieur *de Turenne*, pour lui en faire part? ou ſi tu aimes mieux te repoſer dans le mien? car tu as couru toute la nuit, & peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente. — Où prens-tu que le Chevalier de Grammont ait jamais eu beſoin de dormir? lui répondit-il. Fais-moi ſeulement donner un Cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner Monſieur le Duc *d'Yorck;* car, apparemment, il n'eſt en campagne de ſi bon matin que pour viſiter quelques poſtes. »

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent : « J'aurois envie, dit le Chevalier de Grammont, de pouſſer juſques à la Vedette qu'ils ont avancée ſur cette hauteur. J'ai des amis & des connoiſſances dans leur Armée, dont je voudrois bien demander des nouvelles : Monſieur le Duc *d'Yorck* voudra bien me le permettre. » A ces mots, il s'avança. La Vedette, le voiant venir droit ſur ſon poſte, ſe mit ſur ſes gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La Vedette répondit au ſigne qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui, s'étant déjà mis en marche ſur les prémiers mouvemens qu'il avoit vu faire au Chevalier, fut bientot à lui. Voiant le Chevalier de Grammont ſeul, il ne fit point de difficulté de le laiſſer approcher. Il pria cet Officier de faire en ſorte qu'il put avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur Armée, &, en

même-tems lui demanda ſi le Duc d'*Arſcot* étoit au ſiege. « Monſieur, lui dit-il, le voilà qui vient de mettre pied à terre ſous ces arbres que vous voiez ſur la gauche de notre grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il étoit ici avec le Prince d'*Aremberg*, ſon frere, le Baron de *Limbec* & *Louvigny*. — Pourrois-je les voir ſur parole? lui dit le Chevalier. — Monſieur, dit-il, s'il m'étoit permis de quitter mon poſte, j'aurois l'honneur de vous y accompagner; mais je vais leur envoier dire que Monſieur le Chevalier de Grammont ſouhaite de leur parler. » Et, après avoir détaché un Cavalier de ſa garde vers eux, il revint. « Monſieur, lui dit le Chevalier de Grammont, puis-je vous demander comment je ſuis connu de vous? — Eſt-il poſſible, lui dit l'autre, que Monſieur le Chevalier de Grammont ne reconnoiſſe pas *la Motte*, qui a eu l'honneur de ſervir ſi long-tems dans ſon Régiment? — Quoi! c'eſt toi, mon pauvre *la Motte?* Vraiement, j'ai eu tort de ne te pas reconnoitre, quoique tu ſois dans un équipage bien différent de celui que je te vis la prémiere fois à Bruxelles, lorſque tu montrois à danſer les Triolets à Madame la Ducheſſe *de Guiſe*, & j'ai peur que tes affaires ne ſoient pas en auſſi bon état qu'elles étoient la campagne d'après que je t'eus donné cette Compagnie dont tu parles. » Ils en étoient là, quand le Duc d'*Arſcot*, ſuivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le Chevalier de Grammont fut embraſſé de toute la Troupe avant que de pouvoir leur parler. Bien tot arriverent une infinité d'autres connoiſſances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voiant ſur la hauteur, s'y aſſembloient avec tant d'empreſſement, que les deux Armées, ſans deſſein, ſans trêve & ſans ſupercherie, s'allaient mêler en converſation, ſi, par hazard, Monſieur *de Turenne* ne s'en fut apperçu de loin. Ce ſpectacle

le ſurprit. Il y accourut, & le Marquis d'*Humières* lui conta l'arrivée du Chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la Vedette avant que d'aller au Quartier général. Il ajoûta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait pour raſſembler les deux Armées autour de lui, depuis un moment qu'il les avoit quittés. « Effectivement, dit Monſieur *de Turenne*, voilà un homme bien extraordinaire. Mais il eſt juſte qu'il nous vienne un peu voir, après avoir rendu ſa prémiere viſite aux Ennemis, » &, à ces mots, il fit partir un Aide-de-Camp pour rappeller les Officiers de ſon Armée & pour dire au Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un ſemblable aux Officiers des Ennemis. Monſieur le Prince, averti de cette paiſible entrevue, n'en avoit point été ſurpris, d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit ſeulement ordonné à *Luſſan* de rappeller les Officiers & de prier le Chevalier qu'il put lui parler le lendemain ſous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monſieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut auſſi agréablement dans l'Armée du Roi qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monſieur *de Turenne* eſtimoit ſa franchiſe, autant qu'il étoit charmé de ſon eſprit. Il lui ſçut bon gré d'être le ſeul des Courtiſans qui le fut venu voir dans un conjoncture comme celle-là. Les queſtions qu'il lui fit ſur la Cour étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour ſe divertir de la maniere dont il lui conteroit les inquiétudes & les différentes allarmes. Le Chevalier de Grammont lui conſeilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entrepriſe qu'il voioit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée.

Monſieur *de Turenne* lui promit de faire de ſon mieux pour ſuivre cet avis, & lui promit, de plus, qu'en cas qu'il rëüſſit, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monſieur le Prince eut ſouhaité de lui parler. Ses meſures étoient priſes pour l'attaque des Lignes. Il en entretint le Chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu pour ne pas juger, par ſes lumieres & les obſervations qu'il fit, que, dans le poſte qu'il avoit pris, la choſe ne ſe pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour ſon rendez-vous, accompagné d'un Trompette; &, à l'endroit que Monſieur *de Luſſan* lui avoit marqué la veille, il trouva Monſieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre : « Eſt-il poſſible, lui dit-il en l'embraſſant, que ce ſoit le Chevalier de Grammont & que je le voie dans le parti contraire? — C'eſt vous-même, que j'y vois, répondit le Chevalier de Grammont, & je m'en rapporte à vous, Monſeigneur, ſi c'eſt la faute du Chevalier de Grammont ou la vôtre que nous ne ſoions plus dans le même parti. — Il faut l'avouër, dit Monſieur le Prince, s'il y en a qui m'ont abbandonné comme des ingrats & des miſérables, tu m'as quitté comme j'ai quitté moi-même, en honnête-homme qui croit avoir raiſon. Mais oublions tous ſujets de reſſentiment, & dis-moi ce que tu viens faire ici, toi, que je croiois à *Perronne* avec la Cour? — Le voulez-vous ſavoir? dit-il. Je viens, ma foi, vous ſauver la vie. Je vous connois : vous ne ſauriez vous empêcher d'être au milieu des Ennemis dans un jour d'occaſion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre cheval tué ſous vous, & être pris les armes à la main, pour être traité par ce Cardinal-ci comme votre oncle *de Montmorency* le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval tout

prêt, en cas de femblable malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la tête. — Ce ne feroit pas la prémiere fois, dit Monfieur le Prince en riant, que tu m'aurois rendu de ces fervices, quoique le danger alors fut moins grand qu'il pourroit l'être à préfent, fi j'étois pris. »

De cette converfation ils tomberent fur des difcours moins férieux. Monfieur le Prince le queftionna fur la Cour, fur les Dames, fur le Jeu, fur l'Amour, &, revenant infenfiblement à la conjoncture dont il étoit queftion, le Chevalier de Grammont aiant demandé des nouvelles des Officiers de fa connoiffance qui étoient reftés auprès de lui, Monfieur le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jufques aux Lignes, où il pourroit voir, non-feulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la difpofition des quartiers & tous les retranchemens. Le Chevalier de Grammont y confentit, & Monfieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'aiant remené jufqu'à leur rendez-vous : « Hé bien, Chevalier, lui dit-il, quand crois-tu que nous te revoions ? — Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en ufer fi galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt une heure avant le jour ; car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas fi on m'en avoit fait confidence ; mais, quoi qu'il en foit, fiez-vous en à ma parole. — Non, tu ne te démens point, » dit Monfieur le Prince en l'aiant encore embraffé. Le Chevalier de Grammont regagna le Camp de Monfieur *de Turenne* à l'entrée de la nuit. Tout s'y difpofoit à l'attaque des Lignes, & ce n'étoit plus un fecret parmi les Troupes.

« Eh bien, Monfieur le Chevalier, on a été bien aife de vous voir, lui dit Monfieur *de Turenne*, & Monfieur le Prince vous aura bien fait des queftions & des ami-

tiés? — Il en a ufé le plus civilement du monde, lui dit le Chevalier de Grammont; &, pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour un efpion, il m'a mené jufqu'aux Retranchemens & aux Lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. — Et qu'en croit-il? — Il eft perfuadé que vous l'attaquerez cette nuit ou demain à la petite pointe du jour; car, vous autres grands Capitaines, pourfuivit le Chevalier, vous connoiffez la manœuvre les uns des autres que c'eft une merveille. »

Monfieur *de Turenne* reçut volontiers cette loüange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la difpofition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aife qu'un homme qui avoit vu tant d'occafions, fut témoin de celle-la, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avoit pas trop du refte de cette nuit pour fe repofer, après avoir paffé l'autre fans dormir, il le laiffa au Marquis d'*Humières*, qui lui donnoit à fouper & qui le logeoit.

La journée fuivante fut celle des Lignes d'*Arras*, où Monfieur *de Turenne*, victorieux, vit ajouter un nouvel éclat à fa gloire, & dans laquelle le Prince *de Condé*, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquife ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameufe journée, qu'il feroit fuperflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de fe trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Le Chevalier de Grammont fe trouva bien d'une activité qui ne l'abbandonnoit ni en paix ni en guerre, & d'une préfence d'efprit qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, fi à propos que Monfieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs fur ces ma-

tieres, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en préſence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la premiere nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les Poſtes bien fournies, être en haleine ou s'être pourvu de relais ; mais il eut bien d'autres obſtacles à ſurmonter. En premier lieu, des Partis d'Ennemis, répandus de tous côtés, s'oppoſoient à ſon paſſage ; enſuite, des courtiſans avides & officieux qui, dans ces occaſions, ſe poſtent ſur les avenues, pour eſcamoter la nouvelle d'un pauvre Courrier. Cependant, ſon adreſſe le ſauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'eſcorter juſqu'à moitié chemin de *Bapaume*, huit ou dix Maîtres commandez par un Officier de ſa connoiſſance, perſuadé que le plus grand danger ſeroit entre le Camp & la premiere Poſte. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il en fut convaincu. L'Officier le ſuivoit de près; &, ſe retournant vers lui : « Si vous n'êtes pas bien monté, dit-il, je vous conſeille de regagner le Camp ; car, moi, je vais bientot paſſer à toute bride. — Monſieur, lui dit l'Officier, j'eſpere vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, juſqu'à ce que vous ſoiez en lieu de ſureté. — J'en doute, lui dit-il; car voilà des Meſſieurs qui ſe diſpoſent à vous venir voir. — Eh ! ne voiez-vous pas, lui répondit cet Officier, que ce ſont de nos gens qui font repaître leurs chevaux ? — Non ; mais je vois fort bien que ce ſont des Cravattes de l'Armée Ennemie. » Et, là-deſſus, lui aiant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux Cavaliers qui l'eſcortoient de ſe diſpoſer pour faire diverſion, & donna des deux vers *Bapaume*.

Il montoit un Anglois fort vite ; mais, s'étant enfourné dans un chemin creux dont le terrain étoit mol &

bourbeux, il eut à ses trousses Messieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier de considération, n'avoient eu garde de prendre le change, & s'étoient attachés à le poursuivre, sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençoit à l'approcher; car les chevaux Anglois, qui vont vite comme le vent en terrain uni, se démélent assez mal des mauvais chemins. Le Cravatte avoit le mousqueton haut, & lui crioit de loin bon quartier. Le Chevalier de Grammont, qui voioit qu'on gagnoit sur lui, & que, quelques efforts que fit son cheval dans un terrain pesant, il seroit joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de *Bapaume*, pour se jetter dans une chaussée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la proposition du Cravatte, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croioit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts, pour s'en mettre en possession, & crevoit son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivoient la file.

Un moment de réfléxion fit envisager au Chevalier de Grammont la désagréable avanture que ce seroit, au sortir d'une victoire si glorieuse & des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étoient point trouvés &, au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir trainé en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre & la maniere dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le cou-

cher en jouë; &, ſentant ſon cheval en haleine, il baiſſa la main, partit comme un éclair, & laiſſa ſon Cravatte ſi étonné, qu'il ne s'aviſa pas ſeulement de lui tirer ſon coup.

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes ſortes d'égards pour lui. Il l'aſſura que perſonne n'avoit encore paſſé; qu'il lui feroit fidele, & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Courriers de Monſieur *de Turenne*.

Il ne lui reſtoit plus qu'à ſe garantir de ceux qui devoient ſe mettre à l'affut aux environs de *Peronne*, pour courir d'auſſi loin qu'ils le verroient, & porter ſa nouvelle à la Cour ſans la ſavoir. Il ſavoit que le Maréchal *Du-Pleſſis*, celui *de Villeroy* & *Gaboury* s'en étoient vantés à Monſieur le Cardinal avant ſon départ. Ce fut donc pour éluder cette embuſçade qu'il prit deux Cavaliers bien montez à *Bapaume*; &, dès qu'il fut à une lieüe de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour être fideles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effraiez, de dire à ceux qui les queſtionneroient que tout étoit perdu; que le Chevalier de Grammont étoit reſté à *Bapaume*, n'étant pas preſſé de porter une mauvaiſe nouvelle; & que, pour eux, ils avoient été pourſuivis par des Cravattes répandus par tout depuis la défaite.

Tout réüſſit comme il l'avoit projetté. Les Cavaliers furent interceptez par *Gaboury*, dont l'empreſſement avoit devancé les deux Maréchaux; mais, quelques queſtions qu'on leur fit, ils jouërent ſi bien leur rolle, que la conſternation avoit déjà gagné *Perronne* & que des bruits incertains de la défaite ſe diſoient à l'oreille parmi les Courtiſans, lorſque Monſieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehauſſe tant le prix d'une bonne nouvelle que la fauſſe allarme d'une mauvaiſe. Cependant, quoique la ſienne fut accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs Majeſtez qui la reçurent avec les tranſports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embraſſa devant tous les Courtiſans. Le Roi n'y parut pas moins ſenſible; mais le Cardinal, ſoit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandoit une récompenſe de quelque prix, ſoit par le retour de cette inſolence que lui donnoit la proſpérité, fit ſemblant de ne le pas écouter d'abord; &, aiant appris enſuite que les Lignes avoient été forcées; que l'Armée d'Eſpagne étoit battuë & qu'*Arras* étoit ſecouru: « Et Monſieur le Prince, dit-il, eſt-il pris? — Non, dit le Chevalier de Grammont. — Il eſt donc mort? ajouta le Cardinal. — Encore moins, répondit le Chevalier de Grammont. — Belle nouvelle! » dit le Cardinal d'un air de mépris. Et, à ces mots, il paſſa dans le cabinet de la Reine, avec leurs Majeſtez. Il le fit heureuſement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponſe emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles queſtions, & la concluſion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des eſpions de ſon Eminence. Une foule de Courtiſans & de curieux l'aiant environné, ſelon la coutume, il fut bien aiſe de dire devant les Eſclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit ſur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant ſon air ironique. « Ma foi, Meſſieurs, dit-il, rien n'eſt tel que d'avoir du zêle & de l'empreſſement pour les Rois & les grands Princes dans les ſervices qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que Sa Majeſté m'a fait; vous êtes témoins comme la Reine

m'a tenu parole; mais pour Monfieur le Cardinal, il a reçu ma nouvelle comme s'il n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait à la mort de *Pietre Mazarin.* »

Il y avoit là de quoi faire évanoüir des gens qui se feroient intéreffés fincérement pour lui, & la fortune la mieux établie eut été ruinée par une plaifanterie beaucoup moins fenfible dans d'autres temps; car il la faifoit en préfence de témoins qui n'attendoient que l'occafion de la pouvoir rendre dans toute fa malignité, pour fe faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Miniftre puiffant & abfolu. Le Chevalier de Grammont en étoit trop perfuadé; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laiffa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittérent dignement de leur devoir. Cependant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient efpéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au dîner de leurs Majeftez, le Cardinal y vint, &, s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par refpect : « Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez apportée eft bonne. Leurs Majeftez en font contentes, &, pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de *Pietre Mazarin*, fi vous voulez venir dîner chez moi, nous jouërons; car la Reine nous veut donner de quoi, & cela par deffus le prémier marché. »

Voilà de quelle maniere le Chevalier de Grammont avoit ôfé choquer un fi puiffant Miniftre; & voilà tout le reffentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Miniftres. Il y avoit véritablement quelque chofe de grand, à un homme de fon âge, de ne refpecter l'autorité des Miniftres qu'autant qu'ils étoient refpectables par leur mérite. Il s'en applaudiffoit avec toute la Cour, & fe laiffoit agréablement flatter d'avoir feul ôfé conferver quelque efpece de liberté dans une

ſervitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette inſulte au Cardinal qui lui attira depuis quelques inconvéniens ſur des téméritez moins heureuſement hazardées.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui ſentoit bien qu'il n'y avoit plus moien de tenir ſon Maître en tutelle, accablé de ſoins & de maladies, comblé de tréſors dont il ne ſavoit que faire, & raiſonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ſes penſées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Miniſtere qui l'avoit ſi cruellement agitée. Ainſi, tandis qu'il mettoit ſur pied les commencemens ſinceres d'une paix ardemment déſirée, les plaiſirs & l'abondance commençoient à régner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverſes dans l'amour & dans le jeu : eſtimé des Courtiſans, recherché des beautez qu'il ne ſervoit pas, redoutable à celles qu'il ſervoit, mieux traité de la fortune que de l'amour, mais ſe dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, & dans les commerces eſſentiels toujours honnête-homme.

C'eſt dommage qu'il faille interrompre ici la ſuite de ſon Hiſtoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularitez ont eu quelque choſe de divertiſſant ou de ſingulier. Mais, ſoit qu'il ne les ait pas cru dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait conſervé qu'une idée confuſe, il faut paſſer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis pour en venir au ſujet de ſon voyage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le Mariage du Roi, le retour de Monſieur le Prince & la mort du Cardinal donnoient

une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux ſur ſon Roi. Rien ne l'égaloit ni par les graces de ſa Perſonne, ni pour la grandeur de ſon air ; mais on ne lui connoiſſoit pas encore ce génie ſupérieur qui, rempliſſant ſes Sujets d'admiration, l'a, dans la ſuite, rendu ſi redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, reſſorts inviſibles des intrigues & des mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux prémieres démarches qu'il feroit. Les plaiſirs ſe promettoient un empire ſouverain ſur un Prince tenu dans l'éloignement des connoiſſances néceſſaires pour gouverner, & l'ambition ne ſe flattoit de régner dans la Cour que ſur l'eſprit de ceux qui pouvoient ſe diſputer le miniſtere ; mais on fut ſurpris de voir tout à coup briller des lumieres qu'une prudence en quelque façon néceſſaire avoit ſi long-tems diſſimulée.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge & qu'une puiſſance illimitée refuſe rarement, l'attacha tout entier aux ſoins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas ſon compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître abſolu. Les Courtiſans n'approchoient qu'avec vénération du ſeul objet de leurs reſpects & du ſeul arbitre de leur fortune. Ceux qui nagueres étoient de petits tirans dans leurs Provinces ou dans les Places frontieres, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, ſelon le bon plaiſir du Maître, s'accordoient tantot au mérite, tantot aux ſervices. Il n'étoit plus queſtion d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de ſon Maître pour les ſoins de ſon Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulut l'aſſujettir à cet âge aux regles qu'il s'étoit preſcrites,

qu'on ôtât tant d'heures aux plaifirs pour les donner aux devoirs ennuieux & aux fonctions fatiguantes du Gouvernement; mais il loüoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit déformais plus d'hommages à rendre ni plus de cour à faire qu'à celui auquel ils étoient légitimement dus. Impatient des cultes ferviles qu'on rend à la fortune d'un Miniftre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux qui s'étoient fuccédez. Jamais il n'avoit encenfé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné fes fuffrages aux artifices de l'autre; mais auffi jamais il n'avoit tiré du Cardinal de *Richelieu* qu'une Abbaie, qu'on ne pouvoit refufer à fa qualité, & jamais il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plufieurs années à la fuite d'un grand Capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre; mais, dans une paix univerfelle, il n'en étoit plus queftion. Il jugea qu'au milieu d'une Cour floriffante en beautez & abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du foin de plaire à fon Maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnez pour le jeu, & de mettre en ufage de nouveaux ftratagêmes en amour.

Il réüffit affez bien dans les deux prémiers de ces projets, &, comme il s'étoit dès lors établi pour maxime de fa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de fon établiffement, de ne refpecter la faveur que lorfqu'elle feroit foutenue de mérite, de fe faire aimer des courtifans & craindre des Miniftres, de tout ôfer pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il fe vit bientot des plaifirs du Roi, fans que l'envie des courtifans en parut révoltée. Le jeu lui fut favorable; mais l'amour ne le fut pas, ou, pour mieux dire, l'inquiétude

& la jaloufie l'emporterent fur fa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de befoin.

La Motte Houdancourt étoit une des filles de la Reine-Mere. Quoique ce ne fut pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célebre *Méneville*. Il fuffifoit alors que le Roi jettât les yeux fur une jeune perfonne de la Cour pour ouvrir fon cœur aux efpérances, & fouvent à la tendreffe; mais s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtifans fe le tenoient pour dit, & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour retiroient très humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des refpects. Mais le Chevalier de Grammont s'avifa de faire tout le contraire, peut-être pour conferver un caractere de fingularité qui ne valoit rien dans cette occafion.

Il n'avoit jamais fongé à elle ; mais, dès qu'il la crut honorée de l'attention de fon Maître, il crut qu'elle méritoit la fienne, &, s'étant mis fur les rangs, il lui devint bientot fort incommode, fans lui perfuader qu'il fut fort amoureux. Elle fe laffa de fes perfécutions. Il ne fe rebuta point pour fes mauvais traitemens ni pour fes menaces. Ses prémieres tracafferies ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle efpéra qu'il s'en corrigeroit; mais, s'étant témérairement obftiné dans fes manieres, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'apperçut que, fi l'amour rend les conditions égales, ce n'eft pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour, &, ne trouvant aucun lieu en France qui put le confoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la préfence & la vue de fon Maître, aprés avoir fait quelques légeres réfléxions fur fa difgrace, & quelques petites imprécations contre celle qui la caufoit, il prit enfin la réfolution de paffer en Angleterre.



CHAPITRE VI



LA curiofité de voir un homme également fameux par fes forfaits & par fon élévation, avoit déjà fait paffer une prémiere fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raifon-d'Etat fe donne de beaux privileges. Ce qui lui paroit utile devient permis, & tout ce qui eft néceffaire eft honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Efpagne dans les Païs-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puiffances envoioient une célébre Ambaffade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puiffance fouveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualitez dont l'éclat fembloit l'en

rendre digne. La nation la moins foumife qui foit en Europe fubiffoit patiemment un joug qui ne lui laiffoit pas feulement l'ombre d'une liberté dont elle eft fi jaloufe, & Cromwell, maître de la République, fous le titre de Protecteur, craint dans le Roiaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorfque le Chevalier de Grammont le vit; mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Nobleffe profcrite, l'autre éloignée des affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale; tout cela n'offroit que des objets triftes & férieux dans la plus belle ville du monde, & le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un fcélérat & l'admiration de quelques beautez cachées, qu'il n'avoit pas laiffé de déterrer.

Ce fut tout autre chofe au voiage dont nous allons parler. La joie du rétabliffement de la Roiauté paroiffoit encore partout. La nation, avide de changement & de nouveauté, goutoit le plaifir d'un Gouvernement naturel, & fembloit refpirer au fortir d'une longue oppreffion. Enfin, ce même peuple qui, par une abjuration folemnelle, avoit exclus jufques à la poftérité de fon Prince légitime, s'épuifoit en Fêtes & en réjoüiffances pour fon retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorfque le Chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette Cour lui fit bientot oublier l'autre, & les engagemens qu'il prit dans la fuite en Angleterre adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exilé de fon caractere. Tout flatoit fon gout, & fi les avantures qu'il y eut ne furent pas les moins confidérables, ce furent fans doute les plus agréables qu'il ait eües. Mais, avant

que d'en parler, il ne fera pas hors de propos de donner une idée de la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La néceffité des affaires avoit expofé Charles II, dès fa prémiere jeuneffe, aux travaux & aux périls d'une guerre fanglante. L'étoile du Roi fon Pere ne lui avoit laiffé pour héritage que fa mauvaife fortune & fes difgraces. Elles l'accueillirent par tout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jufqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit foumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Nobleffe ou pour la fidélité l'avoit fuivi dans fon exil, & ce qu'il y avoit de plus diftingué parmi la jeuneffe, s'étant raffemblé dans la fuite auprès de fa perfonne, compofoit une Cour digne d'une meilleure fortune.

L'abbondance & les profpéritez, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les fentimens, ne trouverent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La néceffité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation, & l'on ne voyoit que de l'émulation parmi eux fur la gloire, fur la politeffe & fur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour fi floriffante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repaffé deux ans avant le tems dont on parle pour monter fur un Trône qu'il devoit, felon les apparences, remplir auffi dignement que les plus glorieux de fes prédéceffeurs. La magnificence étalée dans cette occafion s'étoit renouvellée à fon Couronnement. La mort du Duc *de Glocefter* & celle de la Princeffe Roiale, qui la fuivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on fortit enfin, pour fe préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faifoit pour cette nouvelle Reine, dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier de Grammont vint contribuer à fa magnificence & à fes plaifirs.

Tout accoutumé qu'il fut à la grandeur de celle de France, il fut furpris de la politeffe & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cedoit à perfonne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'efprit agréable, l'humeur douce & familiere. Son âme, fufceptible d'impreffions oppofées, étoit compatiffante pour les malheureux, infléxible pour les fcélérats & tendre jufqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires preffantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit fouvent la dupe, plus fouvent encore l'efclave de fes engagemens.

Le Duc d'*York* étoit d'un caractere bien différent. On lui attribuoit un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour fa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Obfervateur fcrupuleux des regles du devoir & des loix de la juftice, il paffoit pour ami fidele & pour implacable ennemi.

Sa morale & fa juftice, quelque tems combatues par la bienféance, en avoient enfin triomphé en reconnoiffant Mademoifelle *Hyde*, fille d'honneur de Madame la Princeffe Roiale, qu'il avoit fecretement époufée en Hollande Son pere, dès lors Miniftre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, fe vit bientot à la tête des affaires, & penfa les gâter. Ce n'eft pas qu'il manquât de capacité; mais il avoit encore plus de préfomption.

Le Duc d'*Ormond* avoit la confiance & l'eftime de fon Maître. Il en étoit digne par la grandeur de fes fervices, l'éclat de fon mérite & de fa naiffance, & les

biens qu'il avoit abandonnez pour ſuivre la fortune de ſon Maître. Les Courtiſans mêmes n'ôſérent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maiſon du Roi, Prémier Gentil-homme de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit juſtement le Maréchal de Grammont par le caractere de l'eſprit & la nobleſſe des manieres, &, comme le Maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la Cour de ſon Maître.

Le Duc de *Boukingham* & le Comte de *St-Albans* étoient en Angleterre ce que l'on a vus en France : l'un, plein d'eſprit & de feu, diſſipoit ſans éclat les biens immenſes où il étoit rentré; l'autre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune conſidérable, & ſembloit l'augmenter en perdant au jeu & en tenant une groſſe table.

Le Chevalier de *Barklay*, depuis Comte de *Falmouth*, étoit confident & favori du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'*York*, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son eſprit étoit à-peu-près de même, mais ſes ſentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit, lorſque, ſur le point de ſon élévation, il fut tué ſur mer. Jamais le déſintéreſſement n'a ſi bien marqué la nobleſſe d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de ſon Maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenſer les ſervices, ou répandre des graces ſur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroiſſoit humilié par la faveur, & ſi vrai dans tous ſes procédez, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de Cour.

Le fils du Duc d'*Ormond* & ſes neveux avoient été à la Cour du Roi dans ſon exil, & ne la des-honoroient pas depuis ſon retour. Le Comte d'*Aran* avoit une adreſſe ſinguliere dans toutes ſortes d'exercices : grand joüeur de Paume & de Guitarre & galant avec aſſez de

ſuccès. Le Comte d'*Offery*, ſon frere aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation & de probité.

L'ainé des *Hamiltons*, leur couſin, étoit l'homme de la Cour qui ſe mettoit le mieux. Il étoit bien-fait de ſa perſonne & poſſédoit ces talens heureux qui menent à la fortune & qui font réüſſir en amour. C'étoit le Courtiſan le plus aſſidu, l'eſprit le mieux tourné, les manieres les plus polies, & l'attention la plus réguliere pour ſon maître qu'on put avoir. Perſonne ne danſoit mieux & perſonne n'étoit ſi coquet, mérite qu'on comptoit pour quelque choſe dans une Cour qui ne reſpiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'eſt pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la ſuite la place de Mylord *Falmouth*; mais il eſt étonnant que la même deſtinée l'ait enlevé, comme ſi cette guerre n'eut été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eut été fatal qu'aux eſpérances preſque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroiſſoit, avoit trop peu de vivacité pour ſoutenir le fracas dont menaçoit ſa figure; mais c'étoit le petit *Germain* ſur qui pleuvoient de tous côtez les bonnes fortunes. Le vieux *Albans*, ſon oncle, l'avoit dès-longtems adopté, quoique cadet de tous ſes neveux. On ſait quelle table le bon-homme tenoit à Paris, tandis que le Roi ſon maître mouroit de faim à Bruxelles, & que la Reine-Mère, ſa Maîtreſſe, ne faiſoit pas grande chere en France.

Germain, ſoutenu de l'opulence de ſon oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure conſidérable à ſon arrivée chez la Princeſſe d'*Orange*. Les pauvres Courtiſans du Roi ſon frere n'avoient rien à lui diſputer ſur

l'équipage & la magnificence, & ces deux articles font ſouvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car, quoiqu'il fut brave & bien Gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat ni naiſſance diſtinguée pour lui donner du relief, & pour ſa figure, il n'y avoit pas de quoi ſe récrier. Il étoit petit, il avoit la tête groſſe & les jambes menues. Son viſage n'étoit pas déſagréable ; mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manieres. Il n'avoit pour tout eſprit qu'une routine d'expreſſions qu'il emploioit tantot pour la raillerie, tantot pour les déclarations, ſelon que l'occaſion s'en préſentoit. Voilà ſur quoi ſe fondoit un mérite ſi redoutable en amour.

La Princeſſe Roiale y fut priſe toute la prémiere. Mademoiſelle *Hyde* avoit fait quelques pas ſur ceux de ſa Maîtreſſe. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant ſon arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'eſprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. *Germain* les trouva dans des diſpoſitions ſi favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'apperçut qu'une réputation ſi légérement établie étoit encore plus foiblement ſoutenüe. L'entêtement continua. La Comteſſe de *Caſtelmaine*, vive & connoiſſeuſe, ſuivit le faux brillant qui l'avoit ſéduite, &, quoique détrompée ſur une vogue qui promettoit tant & tenoit ſi peu, ſon entêtement ne voulut point ſe démentir. Elle ſoutint la gageure, juſqu'au point de ſe broüiller avec le Roi, tant elle avoit bien placé la conſtance pour la prémiere fois.

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les beautez, on ne pouvoit s'y tourner ſans en voir. Celle de réputation étoient cette même Comteſſe *de Caſtelmaine*, depuis Ducheſſe *de Cleveland*, Madame *de Cheſterfield*.

Madame *de Shrewsbery*, Mefdames *Roberts*, Madame *Midleton*, Mefdemoifelles *Brouk* & cent autres du même éclat qui brilloient à la Cour ; mais c'étoient Mademoifelle *d'Hamilton* & Mademoifelle *Stwart* qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta gueres d'éclat, ni par fa préfence, ni par fa fuite. Cette fuite étoit alors compofée de la Comteffe *de Panétra*, paffée avec elle en qualité de Dame d'Atour, de fix monftres qui fe difoient filles d'honneur, & d'une *Duégna*, autre monftre, qui fe portoit pour Gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étoient *Francifco de Mélo*, frere de la *Panétra*, un certain *Taurauvédez*, qui fe faifoit apeller Dom *Pédro Francifco Corréo de Silva*, fait à peindre, mais plus fou lui feul que tous les Portugais enfemble. Il étoit beaucoup plus fier de fes noms que de fa bonne-mine; mais le Duc *de Boukingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles & quelques menaces fans effet, le pauvre *Corréo de Sylva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc *de Boukingham* héritoit d'une Nimphe Portugaife qu'il lui avoit enlevée, auffi bien que deux de fes noms, & qui étoit plus affreufe encore que les filles de la Reine. Il y avoit, outre cela, fix Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur Juif & un certain Officier, apparemment fans fonctions, qui s'appelloit le Barbier de l'Infante. *Catherine de Bragance* n'avoit garde de briller dans une Cour charmante où elle venoit régner. Elle ne laiffa pas d'y réüffir affez dans la fuite. Le Chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la famille Roiale & de la plupart des hommes de la Cour, n'eut qu'à faire

connoiſſance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interprête pour cela. Elles parloient toutes aſſez pour s'expliquer, & toutes entendoient le François aſſez bien pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours groſſe chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Ducheſſe; mais elle y étoit plus choiſie. Cette Princeſſe avoit l'air grand, la taille aſſez belle, peu de beauté, beaucoup d'eſprit, & tant de diſcernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre ſexe étoit diſtingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ſes manieres la faiſoit conſidérer comme née dans un rang qui la mettoit ſi près du trône. La Reine-Mere étoit de retour après le mariage de Madame, & c'étoit dans ſa Cour que les deux autres ſe raſſembloient.

Le Chevalier de Grammont fut bientot du gout de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vu furent ſurpris qu'un François pût être de ſon caractere. Le retour du Roi, qui avoit attiré toutes ſortes de Nations dans ſa Cour, y avoit un peu décrié les François; car, loin que les perſonnes de diſtinction y euſſent paru des prémiers, on n'avoit vu que de petits étourdis, plus ſots & plus emportés les uns que les autres, mépriſant tout ce qui ne leur reſſembloit pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre païs.

Le Chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coutumes, mangeoit de tout & s'accoutumoit facilement à des manieres qu'il ne trouvoit ni groſſieres ni ſauvages, &, faiſant voir une complaiſance naturelle, au lieu de l'impertinente délicateſſe des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un eſprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit ſouffert du ridicule des prémiers.

Il fit d'abord sa cour au Roi, & fut de ses plaisirs. Il joüoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux manieres & à la conversation de ceux qu'il voioit le plus souvent, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il eut changé de païs. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur, s'offroit partout aux divers penchans qui l'entrainoient, comme si les plaisirs de la Cour de France l'eussent quitté pour l'accompagner dans son exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas, & ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures, & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empressemens deviennent fatiguans à la longue; mais, comme ces devoirs semblent indispensables pour un homme de son caractere, & que c'étoient les plus honnêtes-gens de la Cour qui l'en accabloient, il en subit la nécessité de bonne grâce; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendoit du jeu, c'est-à-dire qu'elle étoit fort incertaine; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne-chere, qui ne servoient pas mal & qui voloient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuse à ces petits repas; mais elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occasions n'y manquoit jamais. C'étoit le célébre *St-Evremont*, Historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrenées*, exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre quelque-tems avant le

Chevalier de Grammont, après avoir eu le tems de ſe repentir en Hollande de la beauté de cette fameuſe Satyre.

Le Chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là ſon héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'expérience du grand monde & le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. *St-Evremont*, moins occupé des entêtemens frivoles, faiſoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier de Grammont, &, par des réfléxions ſur le paſſé, tâchoit à le redreſſer ſur le préſent ou à l'inſtruire ſur l'avenir.

« Vous voilà, lui diſoit-il, dans le plus agréable train de vie qu'un homme de votre humeur puiſſe ſouhaiter. Vous faites les délices d'une Cour toute jeune, toute vive & toute galante. Pas une partie de plaiſir que le Roi ne vous y mette. Vous joüez du matin juſqu'au ſoir, ou, pour mieux dire, du ſoir au matin, ſans ſavoir ce que c'eſt que de perdre. Loin de laiſſer ici l'argent que vous y avez apporté, comme vous faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié, preſque au-delà de vos ſouhaits, malgré cette dépenſe exhorbitante que vous faites impercéptiblement. Voilà, ſans doute, la plus heureuſe ſituation du monde. Tenez-vous-y, Chevalier, & n'allez pas gâter vos affaires par le renouvellement de vos vieux péchés. Fuiez l'amour en cherchant les autres plaiſirs. Il ne vous a pas été favorable juſqu'à préſent. Vous ſavez ce que la galanterie vous coute. Tout le monde ici n'en fait pas tant que vous. Joüez fort & ferme, & réjouiſſez la Cour par votre agrément. Divertiſſez le Roi par votre eſprit & vos recits ſinguliers; mais fuiez des engagemens capables de vous ôter ce mérite, & de vous faire oublier que vous êtes étranger & banni dans cet heureux ſéjour.

» La fortune peut ſe laſſer de vous y favoriſer. Que

fussiez-vous devenu, si votre derniere disgrace vous eut accueilli dans ces épuisemens d'argent où nous vous avons vu? Menagez ce Dieu nécessaire, en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plutot de ne vous plus voir à la Cour de France que vous ne vous lasserez de celle-ci; mais, quoi qu'il en soit, faites provision d'argent. Quand on en a beaucoup, on se console de son exil. Je vous connois, mon cher Chevalier: s'il vous vient en tête de séduire une femme ou de supplanter un homme, les gains du jeu ne suffiront pas pour vos présens & pour vos corruptions. Non, le jeu tout favorable qu'il vous puisse être, ne vous sauroit tant faire gagner que l'amour vous fera perdre, si vous y succombez.

« Vous êtes en possession de mille qualitez brillantes qui vous distinguent ici : libéral, officieux, poli, délicat, &, pour l'agrément de l'esprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut-être tout cela ne se trouveroit-il pas au pied de la lettre; mais ce sont de beaux endroits, &, puisque l'on vous les passe, ne vous montrez point ici par d'autres. Car, en amour, vous n'êtes rien moins que ce que je viens de dire, si tant est qu'on puisse donner le nom d'amour à vos façons-de-faire.

« — Mon petit faquin de Philosophe, dit le Chevalier de Grammont, tu fais ici le Caton de Normandie. — Est-ce que je mens? poursuivit *St-Evremont*. N'est-il pas vrai que, dès qu'une femme vous plait, votre prémier soin est d'apprendre si elle est aimée d'un autre, & le second de la faire enrager; car de vous en faire aimer, n'est que le dernier de vos soins. Vous ne vous mettez d'ordinaire sur les rangs que pour troubler le repos de quelqu'autre. Une maitresse qui n'auroit pas d'amans seroit sans appas pour vous & sans prix pour elle si elle en avoit. Tous les lieux par où vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples? Parlerai-

je de votre coup d'essai à *Turin;* du tour que vous fites à Fontainebleau au courrier de la Princesse Palatine, que vous volâtes sur le grand chemin? Et ce bel exploit n'étoit que pour vous mettre en possession de quelques marques de sa tendresse pour un autre, & pouvoir lui donner de la confusion & des inquiétudes, par des reproches & par des menaces que vous n'étiez pas en droit de lui faire.

« Qui jamais, avant vous, s'étoit avisé de se mettre en embuscade sur un dégré pour troubler un homme en bonne fortune, pour le retirer, par le pied, à moitié monté dans la chambre de sa maitresse? Cependant, voilà comme il vous plut d'en user pour votre ami le Duc *de Boukingham*, comme il se glissoit la nuit chez... & cela, sans être seulement son rival. Que de Grisons en campagne pour la *d'Olonne!* Que de stratagêmes, de supercheries & de persécutions pour la Comtesse *de Fiesque*! elle qui peut-être vous eut été fidelle, si vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En dernier lieu (car le détail de vos iniquitez seroit infini), permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici. N'en sommes-nous pas obligés à ce mauvais génie qui vous a témérairement inspiré la tracasserie jusques dans les amusemens galans de votre Maître? Soiés donc sage ici sur ce chapitre. Toutes les places sont prises auprès des beautez de la Cour, &, de quelque docilité que soient les Anglois à l'égard de leurs épouses, ils ne sont point à s'accoutumer aux inconstances d'une Maitresse, ni à souffrir patiemment les avantages d'un rival. Laissez-les en repos, & ne vous faites point inutilement haïr.

« Vous ne réüssirez point auprès de celles qui ne sont pas mariées. On veut ici des desseins sérieux & du fond de terre. Vous avez aussi peu de l'un que de l'autre.

Chaque Païs a ſes manieres. En Hollande, les filles ſont de facile accès & de bonne compoſition, &, dès qu'elles ſont mariées, ce ſont autant de Lucreces. Chez vous les femmes ſont fort coquettes avant le mariage, & beaucoup plus après; mais, pour ici, c'eſt un miracle quand une fille écoute ſur un autre ton que celui du Sacrement, & je ne vous crois pas encore aſſez abbandonné du Seigneur pour y ſonger. »

Tels étoient les ſermons de *St-Evremont;* mais il avoit beau prêcher, le Chevalier de Grammont ne l'écoutoit que pour le plaiſir, &, quoiqu'il convint des véritez, il faiſoit peu de cas des conſeils. En effet, ſe laſſant des faveurs de la fortune, ce fut juſtement en ce tems-là qu'il ſe mit à pourſuivre celles de l'amour.

La *Midleton* fut la prémiere qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connüe encore à la Cour, aſſez coquette pour ne rebuter perſonne, aſſez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus, mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en ſoutenir la dépenſe. Tout cela convenoit au Chevalier de Grammont. Ainſi, ſans s'amuſer aux formalitez, il ne s'addreſſa qu'à ſon Portier pour être introduit, & choiſit un de ſes amans pour ſon confident.

Cet amant, qui avoit bien autant d'eſprit qu'un autre, eſt le comte *de Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à ſervir le Chevalier de Grammont étoit le deſſein de traverſer un rival des plus dangereux, & d'être relaié par un autre d'une dépenſe qui commençoit à lui peſer. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un & à l'autre comme il l'avoit ſouhaité.

Bientot griſons furent en campagne, lettres & préſens trottérent. On l'écouta tant qu'il voulut, on ſe laiſſa

lorgner, on répondit même; mais ce fut tout. Il s'apperçut que la belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que, ſans renoncer à ſes prétentions ſur elle, il ſe mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des filles d'honneur de la Reine qui s'appelloit *Warmeſtré*. C'étoit une beauté toute différente de l'autre. La *Midleton*, bien faite, blonde & blanche, avoit dans les manieres & le diſcours quelque choſe de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle ſe paroit n'étoit pas du gout de tout le monde. On s'endormoit aux ſentimens de délicateſſe qu'elle vouloit expliquer ſans les comprendre, & elle ennuioit en voulant briller. A force de ſe tourmenter là-deſſus, elle tourmentoit tous les autres, & l'ambition de paſſer pour bel eſprit ne lui a donné que la réputation d'ennuieuſe, qui ſubſiſtoit long-tems après ſa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air; mais, avec des couleurs très-vives, c'étoit des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager & qui promettoient tout pour retenir. La ſuite n'a que trop fait voir qu'elle conſentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Déitez que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, & que ces préſens étoient partagés. Les gans parfumez, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les eſſences & autres menües denrées d'amour arrivoient de Paris chaque ſemaine avec quelque nouvel habit pour lui; mais, à l'égard des préſens plus ſolides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans & belles guinées de Dieu, cela ſe trouvoit en eſpece dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accomodoient comme ſi cela fut venu de plus loin.

La beauté de Mademoiſelle *Stwart* commençoit alors à faire du bruit. La Comteſſe *de Caſtelmaine* s'apperçut que le Roi la regardoit. Mais, au lieu de s'en allarmer, elle favoriſa tant qu'elle put ce nouveau gout, ſoit par une imprudence ordinaire à celles qui ſe croient au-deſſus des autres, ſoit qu'elle voulût, par cet amuſement, détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne ſe contentoit pas de paroître ſans inquiétude ſur une diſtinction dont toute la Cour commençoit à s'appercevoir : elle affecta d'en faire ſa favorite, la mit de tous les ſoupers qu'elle donnoit au Roi ; &, dans la confiance de ſes propres charmes, pouſſant la témérité juſqu'au bout, elle la retenoit ſouvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit gueres à venir chez la *Caſtelmaine* avant qu'elle ſe levât, ne manquoit gueres auſſi d'y trouver Mademoiſelle *Stwart* au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente *Caſtelmaine* ne fut point jalouſe que cette rivale parût auprès d'elle dans cet état, ſure, quand bon lui ſembleroit, de triompher de tout ce que ces occaſions auroient eu de plus avantageux pour la *Stwart*; mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voioit ce manege ſans y pouvoir rien comprendre ; mais, comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il ſe mit à lui faire ſa cour en éxagérant le mérite de cette nouvelle Maitreſſe. C'étoit une figure de plus d'éclat qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir gueres moins d'eſprit ni plus de beauté. Tous ſes traits étoient beaux & réguliers ; mais ſa taille ne l'étoit pas. Cependant, elle étoit menuë, aſſez droite & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, danſoit bien, parloit François mieux que ſa langue naturelle ; elle étoit polie, poſſé-

doit cet air de parure après lequel on court, & qu'on n'attrappe guéres, à moins de l'avoir pris en France dès ſa jeuneſſe. Tandis que ſes charmes faiſoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la *Caſtelmaine* ſe donnoient du bon tems, au gré de tous ſes caprices.

Madame *Hyde* tenoit un rang aſſez conſidérable parmi les beautez qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de *Germain*. Elle venoit d'épouſer un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-ſœur de Madame la Ducheſſe, brillante par ſon propre éclat, pleine d'agrément & d'eſprit. Cependant, elle crut que, tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tous les autres avantages ne feroient rien pour ſa gloire; & ce fut pour y mettre la derniere main qu'elle s'aviſa de ſe jeter à ſa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre; elle avoit la peau d'une blancheur ébloüiſſante, les mains jolies & le pied ſurprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ſes regards, que ſes yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoiſe; &, quand elle lorgnoit, on eut dit qu'elle faiſoit quelque choſe de plus.

Germain la reçut d'abord; mais, ne ſachant bientot qu'en faire, il trouva bon de la ſacrifier à la *Caſtelmaine*. Le ſacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour ſa gloire d'avoir enlevé *Germain* à tant de concurrentes; mais ce n'étoit rien pour le reſte.

Jacob Hall, fameux Danſeur de cordes, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa diſpoſition & ſa force charmoient en public: on vouloit voir ce que c'étoit en particulier; car on lui trouvoit, dans ſon habit d'exercice, toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné *Germain*. Le Voltigeur ne trompa pas les conjectures de la *Caſtel-*

maine, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chanſons, beaucoup plus à l'honneur du Danſeur que de la Comteſſe; mais elle ſe mit bien au deſſus de ces petits bruits & n'en parut que plus belle.

Pendant que la ſatire s'exerçoit à ſes dépens, on ſe battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en étoit gueres plus chiche qu'elle. C'étoit Madame *de Shrewsbury*.

Le Comte *d'Arran*, qui l'avoit ſervie des prémiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuſe pour ſes conquêtes que pour les malheurs qu'elle a cauſez, mettoit ſon plus grand mérite à être plus fémillante que les autres. Comme perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir été ſeul dans ſes bonnes graces, perſonne auſſi ne pouvoit ſe plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eut point fait d'avances, ſans conſidérer qu'elle n'en avoit point le tems. Sa gloire en fut piquée; mais ce fut mal à-propos qu'il s'aviſa de l'enlever à ſes autres amans.

Thomas Howard, frere du Comte *de Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre ni plus brave ni mieux fait. Quoi que ſon air fut froid & que ſes manieres paruſſent douces & pacifiques, perſonne n'étoit ni plus fier ni plus emporté. La *Shrewſbury* donnant tête baiſſée dans les prémieres agaceries de l'invincible *Germain, Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine; cependant, comme elle vouloit le ménager, elle conſentit à recevoir une collation qu'il lui avoit ſi ſouvent propoſée, qu'elle n'oſa plus s'en défendre : un certain jardin, appellé *Spring-Garden*, devoit être la ſcene de cette fête.

Dès que la partie fut liée, *Germain* en fut averti ſous

main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Regiment des Gardes, & un des ſoldats de cette Compagnie joüoit aſſez bien de la muſette. Cette muſette fut de la fête, & *Germain* ſe trouva dans le jardin comme par hazard. Enflé de ſes prémieres proſpéritez, il s'étoit mis ſur ſon air vainqueur pour achever cette derniere conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la *Shrewsbury* parut ſur le balcon.

Je ne ſais comme elle trouva ſon Héros; mais *Howard* ne le trouva pas à ſon gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au prémier ſigne qu'elle lui fit; &, ne ſe contentant pas de faire le petit tiran dans une fête qui n'étoit pas à ſon intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuiſa ſes lieux-communs & toute ſa petite ironie à railler le repas & à tourner la muſique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur; mais, comme il étoit encore moins endurant, trois fois le feſtin fut ſur le point d'être enſanglanté; mais trois fois il ſupprima ſon impétuoſité naturelle, pour faire éclater ailleurs ſon reſſentiment ſans obſtacles.

Germain, ſans faire attention à ſa mauvaiſe humeur, pourſuivit ſa pointe, parla toujours à Madame de *Shrewsbury*, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il ſe coucha, fier de ce triomphe, & fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour ſecond *Gilles Rawling*, homme de bonne fortune & gros joüeur. *Howard* ſe ſervit de *Dillon*, adroit & brave, fort honnête-homme &, par malheur, intime ami de *Rawling*.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide, & *Germain*, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez ſon oncle, avec fort peu de ſignes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la

Cour, felon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par *Jones*, fon ami, fon confident & fon rival, qu'un autre s'empreffoit auprès de la *Midleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour fa figure, mais fort à craindre par fon affiduité, par l'addreffe de fon efprit & par d'autres talens qui font comptés pour quelque chofe quand il eft permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont fur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le défir de vengeance, le malin vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour troubler le repos d'un rival & pour défefpérer une Maitreffe. Son prémier mouvement fut de lui renvoyer fes lettres, & de lui demander fon argent, avant que de commencer à la tourmenter; mais, rejettant ce projet, comme indigne de l'injuftice qu'on lui faifoit, il étoit fur le point de travailler à la défolation de la pauvre *Midleton*, lorfqu'il vit par hazard Mademoifelle *d'Hamilton*. Dès ce moment, plus de reffentiment contre la *Midleton*, plus d'empreffement pour la *Warmeftré*, plus d'inconftance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous, & de fes anciennes habitudes, il ne lui refta que l'inquiétude & la jaloufie.

Ses prémiers foins furent de plaire; mais il vit bien qu'il falloit, pour réüffir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jufqu'alors.

La famille de Mademoifelle *d'Hamilton*, affez nombreufe, occupoit une maifon grande & commode près de la Cour. Celle du Duc *d'Ormond* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus diftingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours.

Le Chevalier de Grammont y fut reçu felon fon mé-

rite & ſa qualité. Il s'étonna d'avoir emploié tant de tems ailleurs; mais, après avoir fait cette connoiſſance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiſelle *d'Hamilton* étoit digne de l'attachement le plus ſincere & le plus ſérieux. Rien n'étoit meilleur que ſa naiſſance, & rien de plus charmant que ſa perſonne.





CHAPITRE VII



E Chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voiant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La *Midleton*, comme on a dit, alloit prouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il avoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine, où il y avoit bal. Elle y étoit; mais, par bonheur pour elle, Mademoiselle *d'Hamilton* y étoit aussi. Le hazard avoit fait que de toutes les belles personnes de la Cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vüe & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la prémiere fois de près, &

s'apperçut qu'il n'avoit rien vu dans la Cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle; &, dès ce moment, plus de ressentiment contre la *Midleton*. Elle étoit dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuse jusques dans ses moindres mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le bon gout des habits & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni, les cheveux bien plantez & dociles pour cet arrangement naturel qui coute tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands; mais ils étoient vifs, & ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, & le tour de son visage étoit parfait. Un petit nés, délicat & retroussé, n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son air, à son port, à toutes les graces répandües sur sa personne entiere, le Chevalier de Grammont ne douta pas qu'il n'y eut de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit étoit à-peu-près comme sa figure. Ce n'étoit point par ces vivacitez importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la conversation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours dont la pesanteur assoupit; mais, sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le discernement imaginable pour le solide & le faux brillant; &, sans se parer à tout propos des lumieres de son esprit, elle étoit réservée, mais très juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse, fiers à outrance quand il en étoit question.

Cependant, elle étoit moins prévenüe ſur ſon mérite qu'on ne l'eſt d'ordinaire quand on en a tant. Faite comme on vient de le dire, elle ne pouvoit manquer de ſe faire aimer; mais, loin de le chercher, elle étoit difficile ſur le choix de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont étoit perſuadé de ces véritez, plus il s'efforçoit de plaire & de perſuader à ſon tour. Son eſprit amuſant, ſa converſation vive, légere & toute nouvelle le faiſoient écouter; mais il étoit embarraſſé de ce que les préſens, qui faiſoient ſi promptement leur chemin dans ſon ancienne méthode, n'étoient plus de ſaiſon dans celle dont il falloit déſormais ſe ſervir.

Il avoit un vieux valet-de-chambre, nommé *Termes*, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les ſemaines, pour les commiſſions dont on a parlé; mais, depuis la diſgrace de la *Midleton* & l'avanture de la *Warmeſtré*, le Seigneur *Termes* n'étoit plus emploié que pour les habits que ſon Maître faiſoit venir de Paris, & ne s'acquitoit pas toujours fidelement de cette commiſſion, comme on va voir.

La Reine avoit de l'eſprit & mettoit tous ſes ſoins à plaire au Roi par les complaiſances qui coûtoient le moins à ſa tendreſſe. Elle étoit attentive aux plaiſirs & aux amuſemens qu'elle pouvoit fournir, ſurtout lorſqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une maſcarade galante où ceux qu'elle nomma pour danſer devoient repréſenter différentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, &, durant ce tems, on peut croire que les Tailleurs, les Couturieres & les Brodeurs ne furent pas ſans occupation. Les beautez qui devoient en être

n'étoient guere plus tranquilles; cependant Mademoiselle d'*Hamilton* eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pieces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame *de Monséry*, femme de son cousin germain, & l'autre étoit une fille d'honneur de la Duchesse, qu'on appelloit *Blake*.

La prémiere, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches héritieres, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille d'une femme grosse sans l'être; mais elle boitoit avec plus de raison, car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la derniere main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle *Blake* étoit une autre espece de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la derniere fadeur, & son teint se fouroit partout, avec deux petits yeux reculez, garnis de paupieres blondes, longues comme le doigt. Avec ses attrais, elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs; mais elle s'y seroit tenüe en vain, sans l'arrivée du marquis *Brisacier*. Le Ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur & dans les manieres pour éblouïr une créature de son caractere. Il parloit éternellement sans rien dire, & renchérissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce fracas s'addressoit à elle, & le Seigneur *Brisacier* crut que ces longues paupieres de la *Blake* n'avoïent jamais couché que lui en joüe. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient; cepen-

dant, ils n'en étoient qu'aux muets interpretes quand Mademoiſelle d'*Hamilton* s'aviſa de ſe mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choſes dans l'ordre, & commença par ſa couſine *de Monſéry*, à cauſe de ſa qualité. Les deux entêtemens de cette derniere étoient la danſe & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas ſoutenable avec ſa figure; mais, quoique la danſe fut encore plus inſoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la Cour, & la Reine avoit aſſez de complaiſance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danſer; mais il n'y eut pas moien de la mettre d'une fête auſſi ſérieuſe & auſſi magnifique que cette maſcarade. La *Monſéry* ſéchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut ſur cette inquiétude, dont Mademoiſelle d'*Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le deſſein de ſe donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoioit des billets à celles qu'elle nommoit, dans leſquels la maniere dont elles devoient ſe mettre étoit marquée. Mademoiſelle d'*Hamilton* fit écrire un billet tout ſemblable pour Madame *de Monſéry* en Babyloniene.

Elle aſſembla ſon conſeil pour aviſer aux moyens de le faire tenir. Ce conſeil étoit compoſé d'un de ſes freres & d'une ſœur, qui ſe divertiſſoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir conſulté quelque têms, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord *Monſéry* ne faiſoit que de ſortir d'avec elle quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-homme, aſſez ſérieux, fort ſévere & mortel ennemi du ridicule. La laideur de ſa femme ne lui étoit pas tant à charge que celui qu'elle ſe donnoit dans toutes les occaſions qui s'en préſentoient. Il ſe crut en ſureté dans celle dont il étoit queſtion, ne croyant pas que la

Reine voulut gâter sa mascarade en la nommant; cependant, comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle par sa danse & par sa parure, il venoit de l'exhorter sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure & celles des personnes auxquelles la danse & l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner. Mais, loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment; &, si tot qu'il fut sorti, son dessein fut de s'aller jetter aux pieds de Sa Majesté, pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois; &, sans égard pour les défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer, chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle maniere les Dames de qualité s'habilloient à Babilone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiselle *Blake* étoit d'une autre espece. Elle étoit d'une confiance sur ses appas & d'une crédulité sur leurs effets à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Brisacier*, qu'elle en croioit duement atteint, avoit l'esprit orné de lieux-communs & chansonnettes. Il chantoit faux avec méthode, & mettoit sans cesse en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le Duc de *Boukingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit, par les loüanges qu'il donnoit à sa voix & à son esprit.

La *Blake,* qui n'entendoit presque point le François, se régla sur cette autorité pour admirer l'un & l'autre.

On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faiſoient mention que de blondes, & que, prenant toujours la choſe pour elle, ſes paupieres s'en humilioient, par reconnoiſſance & par pudeur. Ce fut ſur ces obſervations qu'on réſolut de mettre en jeu la *Blake*, dès qu'il en ſeroit tems.

Pendant que ces petits projets ſe formoient, le Roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaiſir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la maſcarade, à la charge de mener Mademoiſelle d'*Hamilton*. Il ne ſe piquoit pas d'être aſſez danſeur pour une occaſion comme celle-là. Cependant, il n'avoit garde de refuſer cette propoſition : « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je ſuis ici, cette derniere m'eſt la plus ſenſible ; &, pour vous en marquer ma reconnoiſſance, je vous promets de vous rendre de bons offices auprès de la petite *Stwart.* » Il le diſoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement ſeparé du reſte des filles de la Reine, & que les reſpects des Courtiſans commençoient à ſe tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaiſanterie, &, l'aiant remercié d'une offre ſi néceſſaire : « Monſieur le Chevalier, lui dit-il, de quelle maniere vous mettrez-vous pour le bal? Je vous laiſſe le choix des Nations. — Si cela éſt, reprit le Chevalier de Grammont, je m'habillerai à la Françoiſe pour me déguiſer ; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans vôtre Ville de Londres. J'aurois, ſans cela, quelque envie de me mettre à la Romaine ; mais, de peur de me faire des affaires avec le Prince *Robert*, qui prend ſi chaudement les intérêts d'*Alexandre*, contre Milord *Janet*, qui ſe déclare pour *Céſar*, je n'oſe plus m'habiller en Héros. Du reſte, quoique j'aie la danſe cavaliere, avec l'oreille & de l'eſprit, j'eſ-

pere me tirer d'affaire; de plus, Mademoifelle d'*Hamilton* mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir *Termes* demain matin; &, fi je ne vous fais voir à fon retour l'habit le plus galant que vous aiez encore vu, tenez-moi pour la Nation la plus deshonorée de vôtre mafcarade. »

Termes partit avec des inftructions réïtérées fur le fujet de fon voyage, & fon Maître, redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le Courrier ne pouvoit pas encore être débarqué qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de fon retour. Il s'en occupa jufqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoifelle d'*Hamilton* & fa petite fociété prirent pour l'exécution de leur deffein.

Les gans de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires, par hazard. Elle en envoya une à Mademoifelle *Blake*, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui fe put trouver, & elle y joignit ce billet :

« Vous étiés l'autre jour plus charmante que toutes les blondes de l'univers. Je vous vis hier encore plus blonde que vous ne l'étiés ce jour là. Si vous continuez, que deviendra mon cœur? Mais il y a long-tems qu'il eft la proie de vos yeux marcaffins. Serez-vous demain de la mafcarade? Mais peut-il y avoir des charmes dans une fête où vous ne feriez pas? N'importe! je vous reconnoitrai, dans quelque déguifement que vous foiés. Mais je ferai mieux éclairci de mon fort par le préfent que je vous envoie. Vous porterez des nœuds de ce ruban à vos cheveux, & ces gans baiferont les plus belles mains du monde. »

Ce billet avec le préfent furent rendus à la *Blake*, avec le même fuccès qu'on avoit fait tenir celui de Ba-

biloniene à Madame de *Monféry*. On venoit d'en rendre compte à Mademoifelle d'*Hamilton*, quand cette même *Monféry* lui vint rendre vifite. Elle paroiffoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand fa coufine la pria de paffer dans fon cabinet. Dès qu'elles y furent : « Je vous demande le fecret, dit la *Monféry*, pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les hommes font faits ? Ne vous y fiez pas trop, ma chere coufine. Mylord *Monféry*, qui, devant notre mariage, auroit paffé les jours & les nuits à me voir danfer, s'avife à préfent de le défendre, & dit que cela ne me convient pas. Ce n'eft pas tout : il m'en a fi fouvent rebattu les oreilles au fujet de la mafcarade, que je fuis obligée de lui cacher l'honneur que la Reine m'a fait de me nommer. Cependant, je fuis étonnée qu'on ne me faffe pas favoir qui doit me mener. Mais fi vous faviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite Ville de quoi fe mettre en Babiloniene, vous auriez pitié de ce que j'ai fouffert depuis le tems qu'on m'a nommée, outre que ce qu'il m'en coute paffe toute imagination. »

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à mefure que Mademoifelle d'*Hamilton* l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La *Monféry* lui en fut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bifarrerie de fon époux. Mademoifelle d'*Hamilton* lui dit que tous les maris étoient à-peu-près de même ; qu'il ne falloit pas s'embarraffer de leurs fantaifies ; qu'elle ne favoit pas qui devoit la mener dans la mafcarade, mais que, puifqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne fe fut pas encore déclaré, à moins qu'il n'eut auffi une époufe fantafque qui lui eut interdit la danfe.

Cette converſation finie, la *Monſéry* ſortit avec empreſſement pour tâcher de ſavoir quelques nouvelles de ſon danſeur. Ceux qui trempoient dans le complot rioient à gorge déploiée de la viſite avec Mademoiſelle d'*Hamilton*, quand Mylord *Monſéry* leur en fit une à ſon tour ; &, tirant Mademoiſelle d'*Hamilton* à l'écart : « Ne ſauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans dans la Ville demain ? — Non, dit-elle. Pourquoi ? — Parce, dit-il, que je viens d'apprendre que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je ſais bien qu'elle n'eſt pas de la maſcarade, j'y ai mis bon ordre ; mais, comme elle a le diable au corps pour la danſe, je meurs de peur qu'elle ne ſe donne quelque nouveau ridicule, malgré toutes mes précautions. Encore ſi c'étoit parmi la bourgeoiſie, dans quelque lieu retiré, je n'en ſerois pas en peine. »

On le raſſura le mieux qu'on put ; &, l'ayant congédié, ſous prétexte de mille choſes qu'on avoit à faire pour le jour ſuivant, Mademoiſelle d'*Hamilton* ſe crut en liberté pour le reſte de la journée, lorſqu'elle vit arriver une certaine Mademoiſelle *Price*, fille d'honneur de Madame la Ducheſſe. C'étoit juſtement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille & la *Blake* ſe harpilloient au ſujet de *Dongan*, que la *Price* avoit enlevé à cette derniere. La haine ſubſiſtoit encore entre ces deux divinitez.

Quoique les filles d'honneur ne fuſſent point nommées pour la maſcarade, elles y devoient aſſiſter, &, par conſéquent, ne rien négliger pour y briller. Mademoiſelle d'*Hamilton* avoit encore une paire de gans pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la *Blake* ; elle en fit préſent à ſa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui ſembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille remerci-

mens, & lui promit de s'en faire honneur au bal. « Vous me ferez plaiſir, dit-elle; mais, ſi vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reſte, lui dit-elle, n'allez pas ôter le Marquis *de Briſacier* à cette pauvre *Blake*, comme vous avez fait *Dongan*. Je ſai bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'eſprit, vous parlez François, &, pour peu qu'il vous eut entretenüe, l'autre n'auroit que faire d'y prétendre. » Il n'en fallut pas davantage. La *Blake* n'étoit que ridicule & coquette. Mademoiſelle *Price* étoit ridicule & coquette, & quelque choſe de plus.

Le jour du bal venu, la Cour, plus brillante que jamais, étala toute ſa magnificence dans cette maſcàrade. Ceux qui la devoient compoſer étoient aſſemblez, à la réſerve du Chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occaſion, lui dont l'empreſſement étoit ſi remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroitre en habit de Ville qui avoit déjà paru. La choſe étoit monſtrueuſe pour la conjonĉture & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaſte & la mieux poudrée qu'on put voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi, qui s'en apperçut d'abord: « Chevalier de Grammont, lui dit-il, *Termes* n'eſt donc point arrivé? — Pardonnez-moi, Sire, dit-il, Dieu merci. — Comment! Dieu merci, dit le Roi. Lui feroit-il arrivé quelque choſe par les chemins? — Sire, dit le Chevalier de Grammont, voici l'hiſtoire de mon habit & de Mr *Termes*, mon Courrier. » A ces mots, le bal, tout prêt à commencer fut ſuſpendu. Tous ceux qui devoient danſer faiſant un cercle autour du Chevalier de Grammont, il pourſuivit ainſi ſon récit:



Chauvet del. et sculp. Imp. Ch. Delâtre

Un fable mouvant auprès de Calais ! lui dis-je. — Oui, Monfieur, me dit-il, & fi bien fable mouvant, que je me donne au Diable, fi on me voyoit autre chofe que le haut de la tête, quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en fortir; mais pour mon porte-manteau, où malheureufement j'avois mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il faut qu'il foit pour le moins une lieüe fous terre. »

— Voilà, Sire, pourfuivit le Chevalier de Grammont, l'avanture & le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurois infailliblement tué fi je n'avois eu peur de faire attendre Mademoifelle d'*Hamilton*, & fi je n'avois été preffé de vous donner avis du fable mouvant, afin que vos courriers prennent foin de l'éviter.

Le Roi fe tenoit les côtés de rire, quand le Chevalier de Grammont reprenant la parole : « A propos, Sire, dit-il, j'oubliois de vous dire que, pour augmenter ma mauvaife humeur, je me fuis vu arrêter, comme je fortois de ma chaife, par un diable de phantôme en mafque, qui me vouloit à toute force perfuader que la Reine m'avoit ordonné de danfer avec elle ; &, comme je m'en fuis défendu le moins brutalement qu'il m'a été poffible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, & m'a prié de l'envoier prendre inceffamment. Ainfi, votre Majefté ne feroit point mal de donner fes ordres pour cela ; car elle s'eft mife en embufcade dans un carroffe pour faifir tous les paffans à la porte de Wit-hall. Au refte, je vous puis dire que c'eft une chofe à voir que fon habillement. Il faut qu'elle ait plus de foixante aunes de gaze & de toille d'argent autour d'elle, fans compter une efpece de piramide fur la tête, garnie de cent mille brimborions. »

Ce dernier récit étonna toute l'affemblée, à la réferve de ceux qui avoient part à l'avanture. La Reine affura

que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit préent, & le Roi, après quelques momens de réfléxion : « Je parie, dit-il, que c'eſt la Ducheſſe de *Neucaſtel*. — Et moi, dit Mylord *Monſéry*, s'approchant de Mademoiſelle d'*Hamilton*, je parie que c'eſt une folle ; car je me trompe fort ſi ce n'eſt ma femme. »

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fit venir. Mylord *Monſéry* s'offrit à cette commiſſion, par le preſſentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiſelle d'*Hamilton* ne fut pas fâchée que ce fût lui, ſachant bien qu'il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture. La plaiſanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, ſi la Princeſſe de Babilone eut paru dans ſes atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainſi, tant qu'on ne danſa que les danſes ſérieuſes. Cependant, il y avoit d'auſſi bons danſeurs, & d'auſſi belles danſeuſes qu'il y en eut au monde dans cette aſſemblée; mais, comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danſes Françoiſes pour ſe mettre aux contre-danſes. Quand ceux qui étoient de la maſcarade en eurent danſé quelques-unes, le Roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on ſe repoſeroit. Les filles de la Reine & celles de la Ducheſſe furent menées par ceux qui étoient de la maſcarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la *Blake*, & l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Briſacier*, faiſoit ſon effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaiſance ; &, pour éclaircir *Briſacier* de ſon ſort, elle portoit ſouvent à ſa tête ſes mains victorieuſes, garnies des gans dont il

étoit queſtion. Mais ſi l'on fut ſurpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement ſurpriſe de voir la *Price* partager avec elle de point en point le préſent de *Briſacier*. La ſurpriſe ſe changea bientot en jalouſie; car ſa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de converſation ſur ce qu'on lui avoit infinué la veille, & *Briſacier* n'avoit pas manqué de donner tête baiſſée dans ces prémieres agaceries, ſans faire la moindre attention à la blonde *Blake* ni aux ſignes qu'elle ſe tuoit de faire pour l'inſtruire de ſon heureuſe deſtinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte, &, par conſéquent, ne danſoit point. Le Duc *de Boukingham*, qui mettoit le Marquis *de Briſacier* ſur les rangs le plus ſouvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, ſans ſavoir ce qui ſe paſſoit alors dans le cœur de cette Nymphe. *Briſacier* s'en défendit ſur le mépris qu'il avoit pour les contre-danſes. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on mépriſoit, &, voiant qu'il s'étoit remis en converſation avec ſa mortelle ennemie, elle ſe mit à danſer ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit. Quoi que ſon indignation & ſa jalouſie fuſſent aſſez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſes complices qui en eurent le plaiſir entier. Leur ſatisfaction fut complette; car bientot arriva Mylord *Monſéry*, encore tout interdit de la viſion dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Mademoiſelle d'*Hamilton* que c'étoit la *Monſéry* en propre perſonne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une ſentinelle à la porte de ſa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'eſt trop arrêté ſur ces incidens frivoles : peut-être aura-t-il raiſon. Paſſons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendreffe qui l'occupoit. Il n'étoit pas fans rivaux ; mais, ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eft qu'il étoit fans inquiétudes. Il connoiffoit leur efprit & celui de Mademoifelle d'*Hamilton*.

De fes amans, le plus confidérable & le moins déclaré étoit Monfieur le Duc d'*Yorck;* mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à fes manieres pour douter de fon gout pour elle. Il ne jugea pas à-propos de déclarer des fentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoifelle d'*Hamilton* d'apprendre; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande affiduité. Comme la chaffe étoit fon plaifir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire affez fatigué; mais la préfence de Mademoifelle d'*Hamilton* le réveilloit quand elle fe trouvoit chez la Reine ou chez la Ducheffe. C'étoit-là que, n'ofant lui parler de ce qu'il avoit fur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la proüeffe des chevaux, lui faifoit un détail de bras caffés, de jambes démifes, d'épaules difloquées & d'autres avantures curieufes & divertiffantes ; après quoi, fes yeux lui difoient le refte, jufqu'à ce que le fommeil interrompit leur converfation, car ces tendres truchemens ne laiffoient pas de fe fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La Ducheffe ne fut point allarmée d'une paffion que fa rivale ne regardoit rien moins que férieufement & dont elle prenoit la peine de fe divertir avec tout le refpect du monde. Au contraire, comme elle avoit du gout & de l'eftime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieufement.

Les deux *Rouffels*, oncle & neveu, étoient deux

autres rivaux du Chevalier de Grammont. L'oncle avoit bien ſoixante ans. Son courage & ſa fidélité l'avoient diſtingué dans les guerres civiles. Sa paſſion & ſes deſſeins pour Mademoiſelle d'*Hamilton* parurent à la fois ; mais ſa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendreſſe inſpire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux *Rouſſel*, effraié d'une chute ſi terrible, voulut prendre un milieu qui le rendit remarquable. Il l'étoit encore par ſa conſtance envers les pourpoints tailladez, qu'il a ſoutenus long-tems après leur ſuppreſſion univerſelle ; mais ce qui ſurprenoit le plus étoit un certain mélange d'avarice & de libéralité, ſans ceſſe en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que Cadet de la famille ; mais la ſucceſſion de ſon oncle le regardoit, &, quoi qu'il en eut le ſoin pour ſon établiſſement & qu'il eut encore plus le ſoin de ménager l'eſprit de ſon oncle pour s'en aſſurer, il ne put éviter ſa deſtinée. La *Midleton* le traitoit avec aſſez de préférence ; mais ſes faveurs ne purent le garentir des charmes de Mademoiſelle d'*Hamilton*. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eut laiſſée dans ſon naturel ; mais il étoit guindé dans toutes ſes allures, taciturne à donner des vapeurs ; cependant, un peu plus ennuiant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont, en plein repos ſur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, ſans former d'autres projets, ni concevoir d'autres eſpérances que celle de ſe rendre agréable. Quoique ſa paſſion fut hautement déclarée, perſonne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie qui ne vont qu'à rendre juſtice au mérite.

Son Philofophe en jugea tout autrement &, voiant que, fans compter un redoublement infini de magnificence & de foins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu, qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables converfations qu'ils avoient d'ordinaire enfemble, & que ce nouvel empreffement l'enlevoit partout à lui-même :

« Monfieur le Chevalier, lui dit-il, il me femble que vous laiffez depuis quelque tems les beautez de la Ville & leurs amans bien en repos. La *Midleton* fait impunément de nouvelles conquêtes & de vos préfens vous fouffrez qu'elle vous creve les yeux fans la moindre avanie. La pauvre *Warmeftré* vient d'accoucher tranquillement au milieu de la Cour, fans que vous en aiez foufflé. Je l'avois bien prevu, Monfieur le Chevalier, vous avez fait connoiffance avec Mademoifelle d'*Hamilton*, &, chofe qui ne vous étoit jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux. Mais voions un peu ce qui peut vous arriver. Je ne penfe pas, en prémier lieu, que vous efpériés de la mettre à mal. Elle eft telle, & par fa naiffance & par fon mérite, que, fi vous étiés en poffeffion des titres & des biens de votre maifon, vous feriés excufable de vous préfenter fur un pied férieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le mariage en général. Car fi vous ne voulez que de l'efprit, de la fageffe & les tréfors de la beauté, vous ne fauriés mieux vous adreffer; mais pour vous, qui n'avez que médiocrement de ceux de la fortune, vous ne fauriés vous adreffer plus mal.

« Car votre frere de *Toulongeon*, de l'humeur dont je le connois, n'aura pas la complaifance de fe laiffer mourir pour favorifer vos prétentions. Mais pofons le cas que vous aiés tout le bien qu'il faudroit pour l'une & pour l'autre, & c'eft beaucoup dire, connoiffez-vous la

délicateſſe, pour ne pas dire la bizarrerie de cette Princeſſe ſur un pareil engagement? Sçavez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre? Le Duc *de Richemont* l'a recherchée des prémiers; mais, quoi qu'il fut amoureux, il étoit intéreſſé. Cependant, le Roi, voiant qu'il ne tenoit qu'au bien, prit ſur lui cet article, en conſidération du Duc d'*Ormont*, du mérite & de la naiſſance de Mademoiſelle d'*Hamilton*, & des ſervices de Monſieur ſon pere; mais, choquée qu'un homme qui faiſoit l'amoureux eut marchandé, faiſant d'ailleurs réfléxion de ſon caractere dans le monde, elle n'a pas jugé qu'il fut aſſez important d'être Ducheſſe *de Richemont*, au hazard de ce qu'il y auroit à craindre d'un homme brutal & débauché.

« Votre petit *Germain*, malgré tout le bien de ſon oncle & l'éclat de ſa propre réputation, n'y a-t-il pas échoüé? A-t-elle voulu ſeulement regarder *Henri Howard*, qui eſt à la veille d'être le prémier Duc d'Angleterre & qui poſſede actuellement tout le bien de la maiſon *de Nortfolck*? Je tombe d'accord que c'eſt un bœuf; mais quelle autre dans toute l'Angleterre ne paſſeroit pas pardeſſus la peſanteur de ſon eſprit & le peu d'agrément de ſa figure, pour être, avec trois cent mille livres de rente, la prémiere Ducheſſe du Roiaume?

« Pour achever en peu de mots, Mylord *Falmouth* m'a dit lui-même qu'il l'avoit toujours regardée comme la ſeule choſe qui manquoit à ſon bonheur, mais qu'au milieu de tout l'éclat de ſa fortune, il n'avoit ôſé lui déclarer ſes ſentimens, qu'il ſe ſentoit aſſez de foibleſſe ou trop de fierté pour ſe contenter de l'obtenir du ſeul conſentement de ſes parens; &, quoi que les prémiers refus des belles ne fuſſent comptez pour rien, il ſavoit de quel air elle recevoit ceux dont la perſonne ne lui étoit point agréable. Après cela, Monſieur le Chevalier,

voiez de quelle maniere vous prétendez vous y prendre, car vous êtes amoureux. Vous l'allez être de plus en plus, & plus vous le ferez, moins ferez-vous capable des réfléxions que vous pourriez faire à préfent.

— Mon pauvre Philofophe, répondit le Chevalier *de Grammont*, tu fais bien le Latin, tu fais des Vers, tu fais la marche & tu connois la nature des étoiles du Ciel; mais, pour les aftres de la terre, tu n'y connois rien. Tu ne m'a rien appris de Mademoifelle d'*Hamilton*, que le Roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refufé les Oftrogoths dont tu viens de me parler. Si elle en avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoi que je l'aime à la folie. Ecoute bien ce que je te vas dire. Je me fuis mis dans la tête de l'époufer, & je veux que mon Pédagogue *St-Evremont* lui-même foit le prémier à m'en favoir gré. Quand à l'établiffement, je ferai ma paix avec le Roi, je lui demanderai qu'elle foit Dame du Palais. Il me l'accordera. *Toulongeon* crevera, fans que je l'aide ou que je l'en empêche, & Mademoifelle d'*Hamilton* aura *Semeat* avec le Chevalier *de Grammont*, pour la dédommager des *Nortfolks* & des *Richemonts*. Eh bien, as-tu quelque chofe à dire contre ce projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je dis. »

C'étoit dans ce tems-là que la faveur de Mademoifelle *Stwart* étoit fi déclarée, qu'on voioit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans fa conduite, pour être auffi maîtreffe de l'efprit du Roi, qu'elle l'étoit de fon cœur. L'occafion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le Duc *de Boukingham* fe mit en tête de la gouverner, pour fe mettre bien dans l'efprit du Roi. Dieu fait quel Gouverneur & quelle tête pour en conduire une autre! Cependant, c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'infinuer dans

un esprit comme celui de Mademoiselle *Stwart*. Elle avoit un caractere d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout, & son gout pour les amusemens frivoles, quoique naturels, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-tems les plus heureux. Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle; & l'on n'y voioit que des Courtisans empressez autour d'elle, qui lui en fournissoient les matériaux ou de nouveaux Architectes, qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laissoit pas de se plaire à la musique, & d'avoir quelque gout pour le chant. Le Duc de *Boukingham*, qui faisoit les plus beaux batimens de cartes qu'on put voir, chantoit agréablement. Elle ne haïssoit point la médisance : il en étoit le pere & la mere; il faisoit des Vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle; mais son talent particulier étoit d'attraper le ridicule & le discours des gens & de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçussent. Bref, il savoit faire toutes sortes de personnages, avec tant de grâce & d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusemens de la *Stwart*, qu'elle le faisoit chercher par tout lorsqu'il ne suivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croioit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eut beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetez qui n'étoient que pour ses bouffonneries & son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son prémier projet & sa maîtresse Portugaise, pour se prévaloir d'un gout auquel il s'étoit mépris; mais, dès qu'il voulut

prendre un perſonnage ſérieux auprès de Mademoiſelle *Stwart*, il fut renvoié ſi loin, qu'il abandonna tout à coup l'un & l'autre de ſes deſſeins ſur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'étoit élevé dans la ſuite.

Mylord *Arlington* entreprit le projet que le Duc de *Boukingham* venoit d'abbandonner, & voulut s'emparer de l'eſprit de la maitreſſe, pour gouverner celui du Maitre. Il y avoit pourtant dequoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naiſſance que lui, dans la fortune qu'il avoit déjà faite. Ses prémières Négotiations avoient été pendant le traité des Pyrénées. Quoi qu'il n'y eut pas réüſſi pour les intérêts de ſon maitre il n'y avoit pas tout-à-fait perdu ſon tems; car avoit parfaitement attrapé par ſon extérieur le ſérieux & la gravité des Eſpagnols, &, dans les affaires, il imitoit aſſez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche ou, pour mieux dire, une petite emplâtre en lozange.

Les bleſſures du viſage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne ſied pas mal. C'étoit tout le contraire à ſon égard, & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air miſtérieux du ſien, qu'elle sembloit y ajouter quelque choſe d'important & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance, compoſée d'une grande avidité pour le travail & d'une impénétrable ſtupidité pour le ſécret, s'étoit donné pour grand politique; &, n'aiant pas le loiſir de l'examiner, on l'avoit cru ſur ſa parole, & on l'avoit fait Sécrétaire & Miniſtre d'Etat ſur ſa mine.

Son ambition ne pouvant ſe borner à ces établiſſemens, après s'être pourvu de pluſieurs belles maximes

& de quelques exemples hiſtoriques, il avoit obtenu de Mademoiſelle *Stwart* une audience pour les étaler, en lui faiſant offre de ſes très humbles ſervices & de ſes avis les mieux raiſonnez, pour ſe conduire dans le poſte où il avoit plu au Ciel & à ſa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de ſon diſcours, quand elle ſe ſouvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc *de Boukingham* avoit coutume de contrefaire, &, comme ſa préſence & ſes diſcours renouvelloient éxactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combatu pour l'étouffer.

Le Miniſtre en fut indigné : ſon orgueil étoit digne du poſte qu'il occupoit, & ſa délicateſſe ſur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta bruſquement avec tous les beaux conſeils qu'il lui avoit préparez, tenté de les porter à la *Caſtelmaine* & de s'unir à ſes intérêts, ou bien de quitter le parti de la Cour pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire paſſer un acte pour la ſupreſſion des maitreſſes ; mais ſa prudence l'emporta ſur les reſſentimens, &, ne ſongeant plus qu'à joüir délicieuſement des biens de la fortune, il envoïa chercher une femme en Hollande pour mettre le comble à ſa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réüſſir dans le deſſein ou le Duc *de Boukingham* & Milord *Arlington* venoient d'échoüer. Il ſe l'étoit mis en tête ; mais ſa coquetterie naturelle vint à la traverſe & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courrir inutilement après les avances & les agaceries que la comteſſe de *Cheſterfield* s'aviſa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on put voir. Elle avoit la

plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fut pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, & des regards extrémement féduifans. Ses manieres étoient engageantes, fon efprit amufant & vif; mais fon cœur toûjours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point fcrupuleux fur la conftance, ni délicat fur la fincérité. Elle étoit fille du duc d'*Ormond*. *Hamilton* étoit fon coufin germain. Ils fe voioient tant qu'ils vouloient fans conféquence ; mais, dès qu'elle lui eut fait dire un mot par fes yeux, il ne fongea plus qu'à lui plaire, fans fe fouvenir de fa légereté, ni des obftacles qui s'oppofoient à fes deffeins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoifelle *Stwart* ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire ; mais elle fe trouva bien tot en état de fe paffer des inftructions qu'on avoit prétendu lui donner pour fa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la paffion du Roi, fans intéreffer fa vertu par les dernieres complaifances ; mais les empreffemens d'un amant paffionné, qui trouve les occafions favorables, font difficiles encore à vaincre, & la fageffe de Mademoifelle *Stwart* n'en pouvoit plus lorfque la Reine fut attaquée d'une fievre violente qui la mit bien tot à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle fe fut bon gré d'une réfiftance qui ne lui avoit pas peu couté. Mille efpérances de grandeur & de gloire s'emparérent de fon efprit, & les nouveaux refpects qu'on lui rendit par tout contribuerent à les augmenter. La Reine fut abbandonnée des Médecins. Le petit nombre des Portugaifes qu'on n'avoit point renvoiées rempliffoit la Cour de cris lugubres, & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princeffe qu'il n'aimoit pas, à la vé-

rité, mais qu'il eftimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement, &, croiant lui parler pour la derniere fois, elle lui dit que la fenfibilité qu'il témoignoit pour fa mort auroit de quoi lui faire regretter la vie, mais que, n'aiant pas affez de charmes pour mériter fa tendreffe, elle avoit du moins la confolation, en mourant, de faire place à quelque époufe qui en fut plus digne & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refufée. A ces mots, elle lui arrofa les mains de quelques larmes qu'il crut les dernieres. Il y joignit les fiennes, &, fans s'imaginer qu'elle dut le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit defobéi, &, quelques dangereux que foient les mouvemens foudains, quand on eft entre la mort & la vie, ce tranfport de joie, qui lui devoit être fatal, la fauva, & cet attendriffement merveilleux du Roi fit un effet dont tout le monde ne loüa pas également le Ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que *Germain* étoit remis de fes bleffures; cependant, la *Caftelmaine*, trouvant fa fanté tout auffi déplorable que devant, fe mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi; car, malgré la tendreffe de fes pleurs & la violence de fes emportemens, Mademoifelle *Stwart* le retint pour elle. Tantot c'étoient des promenades où les beautez de la Cour à cheval faifoient affaut de graces & d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois, on voioit fur la riviere un fpectacle que la feule ville de Londres peut offrir.

La Tamife lave les bords du vafte & peu magnifique Palais des Rois de la Grande-Bretagne. C'étoit des degrés de ce Palais que la Cour defcendoit pour s'embarquer fur le fleuve à la fin de ces jours d'Eté dont la chaleur & la pouffiere ne permettent pas la promenade

du Parc. Un nombre infini de batteaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faisoient cortege aux berges, où étoit la famille Roiale. Les collations, la musique & les feux d'artifice en étoient. Le Chevalier *de Grammont* en étoit toujours aussi, & c'étoit un grand hazard quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien, pour surprendre agréablement, par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantot c'étoient des concerts entiers de voix & d'instrumens qu'il faisoit venir de Paris à la sourdine & qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient aussi de France, pour encherir au milieu de Londres sur les collations du Roi. La chose étoit quelquefois au delà de ses espérances : quelquefois elle y répondoit moins; mais il est constant qu'elle lui coutoit toujours infiniment.

Milord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime & de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine, &, comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva *St-Evremont* seul & un repas pour six personnes qu'on auroit priées dans les formes : « Il ne faut point, dit-il, s'adressant au Chevalier de Grammont, me savoir gré de cette visite. Je viens du coucher, où le discours n'a roulé que sur vous, & je vous assure que la maniere dont le Roi s'est expliqué sur ce qui vous regarde, ne vous auroit pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. Vous savez bien qu'il y a longtems qu'il vous offre ses bons offices auprès du Roi de France ; &, pour moi, poursuivit-il, en riant, vous savez bien que je l'en féliciterois, si je ne craignois de vous perdre, dès que votre paix seroit faite ; mais, grâce à Mademoiselle d'*Hamilton*, vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant, j'ai ordre du Roi mon Maitre

de vous dire qu'en attendant que le vôtre vous rende ses bonnes grâces, il vous donne une pension de quinze cens Jacobus. C'est peu pour la figure que fait le Chevalier de Grammont parmi nous ; mais ce sera, dit-il en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper. »

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. « Je reconnois, dit-il, les bontez du Roi dans cette proposition ; mais j'y reconnois encore mieux le caractere de Mylord *Falmouth*, & je le supplie d'assurer Sa Majesté que j'en ai toute la reconnoissance du monde. Le Roi mon Maître ne me laissera pas manquer lorsqu'il voudra bien me rappeler. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore quelques soupers à Messieurs les Anglois. »

Il fit apporter, en disant cela, son coffre fort, & lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde. Mylord *Falmouth*, voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à Monsieur de *Comminge*, alors Ambassadeur en Angleterre, & Monsieur de *Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode, dans la belle saison, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages, s'empressoit à ce rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaisoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les carosses à glaces étoient en usage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaisir d'être vües presque toutes entiéres, aux commoditez

des caroffes modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chofe de galant qui tint de l'ancienne mode & qui renchérit fur la nouvelle, fit fécretement partir *Termes* avec toutes les inftructions néceffaires. Le Duc *de Guife* fut encore chargé de cette commiffion, & le courrier, au bout d'un mois, s'étant par la grace de Dieu, fauvé cette fois des fables mouvans, fit paffer heureufement en Angleterre la calêche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vüe.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mit quinze cents louis, & le Duc *de Guife*, qui étoit de fes amis, y en fit mettre jufqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce préfent, & le Roi, charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les chofes qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit fe laffer de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un prefent de cette conféquence qu'à condition qu'il n'en refuferoit pas quelqu'autre de fa part.

La Reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la prémiere avec Madame la Ducheffe d'*York*. Madame *de Caftelmaine*, qui les y avoit vües, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce caroffe que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y repréfenter le prémier beau jour de Hyde-Park. La *Stwart* eut la même envie & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre enfemble deux divinitez dont la prémiere union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embarraffé ; car chacune y vouloit être la prémiere.

La *Caſtelmaine* étoit groſſe & menaçoit d'acoucher avant terme, ſi ſa rivale avoit la préférence. Mademoiſelle *Stwart* proteſta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher ſi on la refuſoit. Cette menace l'emporta ſur l'autre, & les fureurs de la *Caſtelmaine* furent telles, qu'elle en penſa tenir ſa parole ; & l'on tient que ce triomphe en couta quelque peu d'innocence à ſa rivale.

La Reine Mere, qui, ſans faire de tracaſſeries, ne laiſſoit pas de les aimer, eut la bonté de ſe divertir de cet événement, ſelon ſa coutume. Elle prit occaſion de faire la guerre au Chevalier de Grammont ſur ce qu'il avoit jetté cette pomme de diſcorde parmi de telles Concurrentes. Elle ne laiſſa pas de lui donner, en préſence de toute la Cour, les louanges que méritoit un préſent ſi magnifique. « Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici ſans équipage, vous qui faites une ſi groſſe dépenſe ? car on dit que vous n'avez pas ſeulement un laquais & que c'eſt un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches de poix dont ils empuantiſſent toute la Ville. — Madame, lui dit-il, le Chevalier de Grammont n'aime point le faſte. Mon Linck, dont vous parlez, eſt affectionné pour mon ſervice, outre que c'eſt un des braves hommes du monde. Votre Majeſté ne connoit pas la paſſion des Links. Elle eſt trop charmante. On ne ſauroit faire un pas la nuit, qu'on n'en voie accourrir une douzaine. La prémiere fois que je fis connoiſſance avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs ſervices ; ſi bien qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cens autour de ma chaiſe. Le ſpectacle étoit nouveau ; car ceux qui m'avoient vu paſſer avec cette illumination, avoient demandé quel enterrement c'étoit. Ces Meſſieurs ne laiſſerent pas d'entrer en différend ſur quelques douzaines de schelins que je leur avois jettés, & celui dont

Votre Majefté fait mention en aiant battu trois ou quatre lui feul, je le retins pour fa valeur. Non, Madame, je ne compte pour rien la parade des caroffes & des laquais. Je me fuis vu cinq ou fix valets de chambre à la fois, fans avoir jamais eu de domeftique en livrée, excepté mon Aumonier *Pouffatin*. — Comment ! dit la Reine en éclatant de rire, un Aumonier portant vos couleurs ! Ce n'étoit pas apparemment un Prêtre. — Pardonnez-moi, Madame, dit-il, & le prémier Prêtre du monde pour la danfe Bafque. — Chevalier, dit le Roi, je veux que vous nous contiés tout à l'heure l'hiftoire de l'Aumonier *Pouffatin*. »





CHAPITRE V



IRE, dit-il, Monſieur le Prince aſſiégeoſ *Lérida*. La Place n'étoit rien ; mais Dom *Gregorio Brice* étoit quelque choſe. C'étoi un de ces Eſpagnols de la Vieille Roche vaillant comme le Cid, fier comme tous les *Guſmans* enſemble & plus galant que toutes les *Abencerrages* de Grenade. Il nous laiſſa faire les prémieres approches de ſa Place, ſans donner le moindre ſigne de vie. Le Maréchal de Grammont, dont la maxime étoit qu'un Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord & qui brule ſes fauxbourgs pour faire une belle défenſe, la fait d'ordinaire aſſez mauvaiſe, n'augura pas bien pour nous de la politeſſe de *Grégoire de Brice;* mais Monſieur le Prince, couvert de gloire, & fier des cam-

pagnes de *Rocroy*, de *Norlingue* & de *Fribourg*, pour infulter la Place & le Gouverneur, fit monter la prémiere tranchée en plein jour par fon Régiment, à la tête duquel marchoient vingt-quatre violons, comme fi c'eut été pour une noce.

« La nuit venüe, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à joüer des airs tendres, & grande chere par tout. Dieu fait les brocards qu'on jettoit au pauvre Gouverneur & à fa fraife, que nous nous promettions de prendre l'un & l'autre dans vingt-quatre heures! Cela fe paffoit à la tranchée, d'où nous entendimes un cri de mauvais augure qui partoit du rempart & qui répéta deux ou trois fois : « Alerte à la muraille. » Ce cri fut fuivi d'une falve de canon & de moufqueterie, & cette falve d'une vigoureufe fortie qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jufqu'à notre grande-garde.

« Le lendemain, *Gregorio Brice* envoia, par un Trompette, des préfens de glaces & de fruits à Monfieur le Prince, priant bien humblement Son Alteffe de l'excufer s'il n'avoit point de violons pour répondre à la férénade qu'il avoit eu la bonté de lui donner, mais que, s'il avoit pour agréable la mufique de la nuit précédente, il tâcheroit de la faire durer tant qu'il lui feroit l'honneur de refter devant fa Place. Le bourreau nous tint parole; &, dès que nous entendions : « Alerte à la muraille! » nous n'avions qu'à compter ur une fortie, qui nettoioit la tranchée, combloit nos travaux & qui tuoit ce que nous avions de meilleurs en Soldats & en Officiers. Monfieur le Prince en fut fi piqué, qu'il s'opiniatra, malgré le fentiment des Officiers Généraux, à continuer un fiege qui penfa ruiner fon armée & qu'il fut encore obligé de lever affez brufquement.

« Comme nos troupes fe retiroient, Dom *Grégoire*, bien loin de fe donner de ces airs que prennent les Gouverneurs en pareille occafion, ne fit de fortie que pour envoier faire un compliment plein de refpect à Monfieur le Prince. Le Seigneur *Brice* partit quelque-tems après pour rendre compte à Madrid de fa conduite & pour en recevoir la récompenfe. Votre Majefté fera peut-être bien aife de favoir le traitement qu'on fit au petit *Brice*, après la plus brillante action que les Efpagnols euffent faite de toute la guerre. On le mit à l'Inquifition.

— Quoi ! dit la Reine Mere, à l'Inquifition pour fes fervices. — Non, pas tout à fait pour fes fervices, dit-il. Mais, fans égard à fes fervices, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantot au Roi.

« La campagne de Catalogne finie de cette maniere, nous revenions médiocrement couverts de lauriers. Mais, comme Monfieur le Prince en avoit fait provifion en d'autres rencontres, & qu'il avoit de grands deffeins en tête, il eut bientot oublié cette petite difgrace. Nous ne faifions que goguenarder pendant le voiage. Monfieur le Prince étoit le prémier à nous mettre en train fur fon fiege. Nous fimes quelques couplets de ces *Lerida*, qui ont tant couru, afin qu'on n'en fit pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien : nous eumes beau nous traiter cavalierement dans nos chanfons, on en fit à Paris où on nous traitoit encore plus mal. Nous arrivâmes enfin à *Perpignan* un jour de fête. Une troupe de Catalans qui danfoient au milieu de la rüe, vinrent danfer fous les fenêtres de Monfieur le Prince pour lui faire honneur. Monfieur *Pouffatin*, couvert d'un petit cafaquin noir, danfoit au milieu de cette troupe comme un vrai poffédé. Je reconnus

d'abord la danse de notre païs aux sauts & aux bonds qu'il faisoit. Monsieur le Prince fut charmé de sa disposition & de sa légereté. Je le fis venir après la danse, &, lui aiant demandé ce qu'il étoit : « Prêtre indigne, à vôtre service, Monseigneur, me dit-il. Je m'appelle *Poussatin*, & suis de Bearn. J'allois en Catalogne pour servir d'Aumonier dans l'Infanterie ; car, Dieu merci, je vais bien du pied ; mais, puisque la guerre est heureusement finie, s'il plaisoit à votre Grandeur de me prendre à son service, je la suivrois par tout, & la servirois fidelement. — M. *Poussatin*, lui dis-je, ma Grandeur n'a pas besoin autrement d'Aumonier, mais, puisque vous êtes de si bonne volonté, je veux bien vous prendre à mon service.

« Monsieur le Prince, présent à toute cette conversation, fut ravi de me voir un Aumonier. Comme le pauvre *Poussatin* étoit fort délabré, je n'eus pas le tems de le mettre en équipage à *Perpignan ;* mais, lui aiant fait donner le justaucorps d'un des laquais du Maréchal de Grammont, qui restoit avec l'équipage, je le fis monter derriere le carosse de Monsieur le Prince, qui mouroit de rire toutes les fois qu'il voioit la mine peu orthodoxe que le petit *Poussatin* avoit en livrée jaune.

» Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la Reine, qui d'abord en fut un peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulut voir danser mon Aumonier. Car en Espagne il n'est pas tout à fait si rare de voir danser les Ecclésiastiques, que de les voir en livrée.

» *Poussatin* fit des merveilles devant la Reine; mais, comme sa danse étoit un peu vive, elle ne put supporter l'odeur que son agitation violente répandit dans son cabinet. Les Dames lui demandérent quartier. Il y avoit de quoi vaincre tous les parfums & toutes les es-

ſences dont elles étoient munies. *Pouſſatin* ne laiſſa pas d'en remporter beaucoup de louanges & quelques loüis.

» J'obtins au bout de quelque-tems un petit Bénéfice de campagne pour mon Aumonier, & j'ai ſu depuis que *Pouſſatin* préchoit avec la même légéreté dans ſon Village, qu'il danſoit aux noces de ſes Paroiſſiennes. »

Le conte de *Pouſſatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus ſi mauvais qu'on l'eut mis en livrée. Le traitement de *Grégoire Brice* la ſcandaliſa bien davantage ; &, voulant juſtifier la Cour d'Eſpagne ſur un procédé qui paroiſſoit ſi dur : « Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle héréſie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel attentat contre la Religion étoit il accuſé, pour qu'on le mit à l'Inquiſition? — Madame, dit-il, l'hiſtoire n'en eſt pas trop bonne à conter devant votre Majeſté. C'étoit une petite gentilleſſe d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaiſe intention. Son crime n'auroit pas mérité le foüet dans le plus ſérieux collége de France, puiſque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendreſſe à certaine petite Eſpagnolette, qui avoit les yeux ſur lui dans une occaſion ſolemnelle. »

Le Roi voulut un détail précis de l'avanture ; & le Chevalier de Grammont ſatisfit ſa curioſité, dès que la Reine & le reſte de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faiſoit bon l'écouter quand il faiſoit quelque récit ; mais il ne faiſoit pas bon ſe trouver en ſon chemin, par la concurrence ou par le ridicule. Il eſt vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre qui euſſent alors mérité ſon indignation. Le ſeul *Rouſſel* étoit de tems en tems l'objet de ſes railleries ; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaiſon de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce *Rouſſel* étoit un des fiers danſeurs d'Angleterre, je veux dire pour les contre-danſes. Il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il danſoit toutes à livre-ouvert, &, pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il danſoit quelquefois juſqu'à extinction. Sa danſe reſſembloit aſſez à ſes habits: il y avoit vingt ans que la mode en étoit paſſée.

Le Chevalier de Grammont voioit bien qu'il étoit fort amoureux; &, quoiqu'il vit bien auſſi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laiſſa pas de s'allarmer du deſſein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiſelle d'*Hamilton*; mais il fut bien tot délivré de cette inquiétude.

Rouſſel, ſur le point de faire un voiage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer ſa maitreſſe de ſes deſſeins avant ſon départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obſtacle aux audiences qu'on ſouhaitoit d'elle ; mais, un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame de *Caſtelmaine*, *Rouſſel* prit ſon tems, &, s'addreſſant à Mademoiſelle d'*Hamilton*, d'un air moins embarraſſé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occaſions, il lui fit ſa déclaration de cette maniere : « Je ſuis frere du comte *de Bedfort*. Je commande le Régiment des Gardes. J'ai trois mille Jacobus de rente & quinze mille en argent comptant. Je viens, Mademoiſelle, vous les offrir avec ma perſonne. L'un des préſens ne vaut pas grand choſe ſans l'autre ; j'en conviens. C'eſt pourquoi je les mets enſemble. On m'a conſeillé d'aller aux eaux pour un petit aſme qui vrai-ſemblablement ne durera pas long-tems, car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai la propoſition à Monſieur votre pere, à qui je n'ai pas cru devoir m'addreſſer avant que de ſavoir vos ſentimens. Mon neveu Guillaume ne fait encore rien

de mon deſſein; mais je crois qu'il n'en ſera pas fâché, quoiqu'il ſe voie par-là fruſtré d'un bien aſſez conſidérable; car il a beaucoup d'égard pour moi, outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'aperçoit que je vous aime. Je ſuis fort aiſe qu'il me faſſe ſa cour par ſes aſſiduitez ici; car il ne faiſoit que dépenſer ſon argent auprès de cette coquine de *Midleton*, au lieu qu'il ne lui en coute rien à préſent dans la meilleure compagnie d'*Angleterre*. »

Mademoiſelle d'*Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant, elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ſes intentions pour elle, encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la conſulter avant de les déclarer à ſes parens. « Il ſera, lui dit-elle, aſſez tems de leur en parler à votre retour des eaux; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils diſpoſent de moi que vous ne ſoiez venu. En tout cas, ſi l'on me preſſoit beaucoup, votre neveu *Guillaume* aura ſoin de vous en avertir. Ainſi, vous n'avez qu'à partîr quand il vous plaira; mais gardez-vous bien de négliger votre ſanté pour précipiter votre retour. »

Le Chevalier de Grammont apprit le détail de cette converſation, & s'en divertit le mieux qu'il put; car il y avoit de certaines circonſtances de la déclaration qui ne laiſſoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas faché de ſon départ. Il en reprit un ton plaiſant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui faiſoit de lui ôter un rival ſi dangereux. « Il eſt donc parti, Chevali[illegible] dit le Roi. — Surement, Sire, dit-il. J'ai eu l'ho[illegible]r de le voir embarquer dans un cochemen, avec ſon aſme & ſon équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée avec un ruban feuille-morte, & le chapeau ambigu, couvert d'un

étui de toile cirée, qui lui ſied à merveille. Ainſi, je n'aurai plus à faire qu'à *Guillaume Rouſſel*, qu'il laiſſe réſident auprès de Mademoiſelle d'*Hamilton*; &, pour lui, je ne le crains ni ſur ſon compte, ni ſur celui de ſon oncle; il eſt trop amoureux lui-même, pour appuier les intérêts d'un autre, &, comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les ſiens, ſçavoir : de ſacrifier les portraits ou quelques lettres de la *Midleton*, j'ai, ma foi, de quoi faire paroly de ces ſortes de faveurs. J'avouë qu'il m'en coute un peu.

— Puiſque vos affaires vont ſi bien du côté des *Rouſſels*, lui dit le Roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre rival beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon frere eſt nouvellement amoureux de Madame *de Cheſterfield*. — Que de bénédictions à la fois! s'écria le Chevalier de Grammont. Je lui fais ſi bon gré de cette inconſtance, que je lui ſervirois de bon cœur auprès de ſa nouvelle maitreſſe, s'il n'avoit *Hamilton* pour rival. Votre Majeſté ne ſauroit trouver mauvais que je ſerve le frere de ma maitreſſe contre le vôtre. — *Hamilton* n'a pourtant pas ſi beſoin de ſecours, dans une affaire comme celle-ci, que le Duc d'*Yorck*, lui dit le Roi; mais, de l'humeur dont je connois Milord *Cheſterfield*, il ne ſouffrira pas ſi patiemment que le bon *Shrewsbury* qu'on ſe batte pour ſa femme. Il mérite pourtant aſſez la même deſtinée. » Voici ce que c'étoit que ce Milord *Cheſterfield*.

Il avoit le viſage fort agréable, la tête aſſez belle, peu de taille & moins d'air. Il ne manquoit pas d'eſprit. Un long ſéjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Caſtelmaine*. Le bruit

commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes graces avant qu'elle fut mariée; &, comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croioit assez volontiers.

Il avoit cherché la fille ainée du Duc d'*Ormond* dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa prémiere passion. Celle du Roi pour la *Castelmaine* & l'établissement qu'il espéroit par cette alliance firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eut été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame *de Chesterfield* sans l'aimer & vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris: elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite, &, dans le tems que son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de tendresse pour la *Castelmaine*. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manieres, ses hauteurs à contre-tems & ses imaginations & inégalitez perpétuelles. La *Chesterfield*, au contraire, savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'*Ormond*, à *White-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur ou plutot le dégout qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressements de son mari, réveillérent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un

nouvel entêtement ; &, ſelon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne ſon expérience & ſon induſtrie, pour la découverte d'une choſe qui devoit troubler ſon repos.

Hamilton, qui le connoiſſoit, ſe mit de ſon côté ſur ſes gardes, &, plus ſes affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter juſqu'aux moindres ſoupçons. Il lui faiſoit les confidences les plus belles & les moins ſinceres du monde ſur ſa paſſion pour la *Caſtelmaine*, ſe plaignoit de ſes emportemens, & lui demandoit à deux genoux ſes conſeils pour réüſſir auprès d'une perſonne dont lui ſeul avoit véritablement poſſédé les affections.

Cheſterfield, que ces diſcours flattoient, lui promit ſa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarraſſé que de la conduite de Madame *de Cheſterfield*, de qui les gracieuſetez ſe déclaroient un peu trop hautement à ſon gré. Mais, tandis qu'il étoit diſcrétement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en ſa faveur & à la conjurer de tenir ſes regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'*Yorck* ; &, qui plus eſt, leur faiſoit des réponſes aſſez favorables.

Il crut s'en apercevoir, comme tout le monde ; mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moien de croire ſes yeux ſur ce que ceux de la *Cheſterfield* ſembloient dire à ce nouveau rival ! Il ne trouvoit pas de vrai-ſemblance à ſe figurer qu'un eſprit comme le ſien put avoir du gout pour des manieres dont ils avoient mille fois ri tête-à-tête ; mais ce qu'il jugeoit encore moins poſſible, étoit qu'elle voulut commencer une autre avanture, ſans avoir mis la derniere main à celle où ſes avances l'avoient engagée. Cependant, il ſe mit à l'obſerver de plus près, & toutes les découvertes

qu'il fit par ſes obſervations, lui firent voir que, ſi elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit ſi haut, & le traita tellement de viſionnaire, qu'il parut confus ſans être convaincu. Toute la ſatisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fiérement qu'il méritoit que des reproches ſi déraiſonnables fuſſent mieux fondez.

Mylord *Cheſterfield* avoit pris les mêmes allarmes, &, ne doutant plus, par les obſervations qu'il avoit faites de ſon côté, qu'il n'eut trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de ſa femme, il ſe le tint pour dit, &, ſans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant que de prendre ſon parti.

Comment, après tout, rendre raiſon du procédé de Madame *de Cheſterfield*, ſi on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en uſage pour enlever la conquête d'une autre & n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais, avant que de paſſer au détail de cette avanture, jettons la vûe ſur les fortunes galantes de ſon Alteſſe, avant la déclaration de ſon mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il eſt permis de s'écarter un peu du fil de ſon récit lorſque les faits véritables & peu connus répandent ſur la digreſſion une variété qui la rend excuſable. Voions ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'*York* avec la fille du Chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonſtances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'intention, de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins & le point eſſentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouſe ne fut pas abſolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour d'Hollande qui l'effaçât, le

Duc, dans les prémieres douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, fembloit ne fouhaiter le rétabliffement du Roi que pour le déclarer avec éclat ; mais, dès qu'il fe vit poffeffeur d'un rang qui touchoit de fi près au throne, que la poffeffion de Mademoifelle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui, que l'Angleterre, fi fertile en beautez, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi fon frere, & qu'il fe voioit l'unique exemple d'un Prince qui, d'une élevation fuprême, fut defcendu fi bas, il fe mit à faire des réflexions. D'un côté, fon mariage lui paroiffoit horriblement mal afforti de toutes les manieres. Il fe fouvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoifelle *Hyde* qu'après lui avoir fait voir, par certains petits exemples, la facilité d'y réüffir. Il envifageoit fon mariage comme un attentat contre le refpect & l'obéïffance qu'il devoit au Roi. L'indignation qu'en auroit la Cour & tout le Roiaume s'offrit à fes yeux, avec l'impoffibilité d'obtenir le confentement du Roi fur une chofe qu'il fembloit par mille raifons être obligé de lui refufer. D'un autre côté, fe préfentoient les larmes & le défefpoir de la pauvre *Hyde ;* mais, plus que cela, les remors d'une confcience dont la délicateffe commençoit dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Mylord *Falmouth* & le confulta fur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adreffer pour fes intérêts, ni plus mal pour Mademoifelle *Hyde. Falmouth* lui foutint d'abord, non-feulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impoffible qu'il y eut jamais fongé, qu'un mariage étoit nul pour lui, fans le confentement du Roi, quand même le parti fe fut trouvé d'ailleurs fortable, mais que c'étoit une mocquerie de mettre en jeu la fille d'un petit Avocat que la faveur

du Roi venoit de faire Pair du Roiaume ſans Nobleſſe, & Chancelier ſans capacité ; qu'à l'égard de ſes ſcrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'inſtruiroient à fond de la conduite que Mademoiſelle *Hyde* avoit tenuë avant qu'il la connut, & que, pourvu qu'il ne leur dit point que la choſe fut déjà faite, il auroit bientot de quoi ſe déterminer.

Le Duc d'*Yorck* conſentit, & Mylord *Falmouth*, aiant aſſemblé ſon Conſeil & ſes témoins, les mena dans le cabinet de ſon Alteſſe, après les avoir inſtruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Meſſieurs étoient le Comte d'*Arran*, *Germain*, *Talbot* & *Killegrew*, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'*Yorck* à celui de Mademoiſelle *Hyde* & qui, de plus, étoient révoltez, avec toute la Cour, contre l'inſolente autorité du prémier Miniſtre.

Le Duc leur aiant dit, après une eſpece de préambule, que, quoiqu'ils n'ignoraſſent pas ſa tendreſſe pour Mademoiſelle *Hyde*, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendreſſe l'avoit porté, qu'il ſe croioit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner ; mais que, comme l'innocence des perſonnes de ſon âge étoit expoſée d'ordinaire aux médiſances d'une Cour, & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au ſujet de ſa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire ſincérement ce qu'ils en ſavoient, d'autant qu'il étoit réſolu de régler ſur leurs témoignages les deſſeins qu'il avoit pour elle. On ſe fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit ſemblant de n'ôſer prononcer ſur une matiere ſi ſérieuſe & ſi délicate ; mais, le Duc d'*Yorck* aiant réïtéré ſes inſtances, chacun ſe mit à déduire par le menu ce qu'il ſavoit, & peut-être ce qu'il ne ſavoit pas de la pauvre *Hyde*. On

y joignit toutes les circonſtances qu'il falloit pour appuier le témoignage. Par exemple, le Comte d'*Arran*, qui parla le prémier, dépoſa que, dans la gallerie de Hons-laerdik, où la Comteſſe d'*Oſſery*, ſa belle-ſœur & *Germain* joüoient un jour aux quilles, Mademoiſelle *Hyde* avoit fait ſemblant de ſe trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la gallerie ; que lui dépoſant l'avoit ſuivie, & que, lui aiant coupé ſon lacet pour donner plus de vraiſemblance aux vapeurs, il avoit fait de ſon mieux pour la ſecourir, ou pour la déſennuier. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conſeil, à telles enſeignes, que, n'aiant pas tant d'attention aux choſes qui étoient ſur la table qu'à celle qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille ſur une dépêche de quatre pages, & que le ſinge du Roi, qu'on accuſoit de ce deſordre, en avoit été long-tems en diſgrace.

Germain indiqua pluſieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant, tous ces chefs d'accuſation ne rouloient que ſur quelques tendres privautez, ou tout au plus ſur ce qu'on appelle les menus plaiſirs d'un commerce ; mais *Killegrew*, voulant renchérir ſur ces foibles dépoſitions, dit tout net qu'il avoit eu l'honneur de ſes bonnes-graces. Il avoit l'eſprit vif & badin & ſavoit donner un tour agréable à ſes récits par des figures gracieuſes & ſenſibles. Il aſſura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet conſtruit au-deſſus de l'eau, à toute autre fin que d'être favorable aux empreſſemens amoureux ; qu'il avoit eu pour témoins de ſon bonheur trois ou quatre Cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y alloit ſouvent & qu'elle s'y plaiſoit fort.

Le Duc d'*Yorck* trouva cette derniere accufation outrée, perfuadé qu'il avoit par devers lui des preuves fuffifantes du contraire. Il remercia Meffieurs fes témoins à bonne fortune de leur franchife, leur impofa filence à l'avenir fur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & paffa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans fon cabinet, Mylord *Falmouth*, qui l'avoit fuivi, conta ce qui venoit de fe paffer au Comte d'*Offery*, qu'il trouva chez le Roi. Ils fe doutérent bien de ce qui faifoit la converfation des deux freres, car elle fut longue. Le Duc d'*Yorck*, en fortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutérent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Mylord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de fa difgrace & fe repentoit un peu de la part qu'il y avoit euë, lorfque le Duc d'*Yorck* lui dit de fe trouver avec le Comte d'*Offery* chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu furpris qu'il eut la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvérent à l'heure marquée Son Alteffe dans la chambre de Mademoifelle *Hyde*. Ses yeux paroiffoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuié contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chofe. Ils ne douterent point que ce ne fut de rage & de défefpoir. Le Duc d'*Yorck* leur dit de cet air content & ferain dont on annonce les bonnes nouvelles : « Comme vous êtes les deux hommes de la Cour que j'eftime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de faluer la Ducheffe d'*Yorck* : la voilà. »

La furprife ne fervoit de rien, & l'étonnement n'étoit pas de faifon dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant fi remplis, que, pour s'en cacher, ils fe jettérent vitement à genoux pour lui baifer la main qu'elle

leur tendit avec autant de majeſté que ſi de ſa vie elle n'eut fait autre choſe.

Le lendemain, la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empreſſa par devoir à lui témoigner des reſpects, qui devinrent très ſinceres dans la ſuite.

Les petits-maitres qui avoient dépoſé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voioient, ſe trouvérent fort déconcertés. Les femmes ne ſont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, &, quand elles ſe promettent le plaiſir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte; cependant, ils n'en eurent que la peur.

La Ducheſſe d'*Yorck*, inſtruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet ſur ſon chapitre, loin d'en témoigner du reſſentiment, affecta de diſtinguer par toutes ſortes de gracieuſetez & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits ſi ſenſibles. Jamais elle ne leur en parla que pour loüer leur zêle & pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête-homme que de prendre ùn peu ſur ſa probité pour donner aux intérêts d'un maitre ou d'un ami. Rare exemple de prudence & de modération, non ſeulement pour le ſexe, mais pour ceux qui ſe parent le plus de Philoſophie dans le nôtre.

Le Duc d'*Yorck*, aiant mis ſa conſcience en repos par la déclaration de ſon mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à ſon inconſtance, en vertu de ce généreux effort. Il ſe prit donc à ce qui ſe trouva d'abord ſous ſa main. Ce fut Madame *de Carneguy*, qui s'étoit trouvée ſous la main de bien d'autres. Elle étoit encore aſſez belle, & ſa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir ſon nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque-tems. Mylord *Carneguy*, ſon époux, étoit encore en Ecoſſe ; mais,

fon pere étant mort fubitement, il en revint auffi fubitement, avec le nom de *Southask*, que fa femme haïffoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que fon retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faifoit pendant fon abfence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais, comme il étoit bien-aife de s'éclaircir fur la vérité du fait, il tenoit l'œil fur ceux de fa femme. Il y avoit long-tems que les chofes étoient entre elle & le Duc d'*Yorck* à ne plus s'amufer à la bagatelle ; cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'eft-à-dire toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de vifite.

En ce temps-là, *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant fon abfence, &, fans favoir ce que c'étoit que Madame *Southask*, il apprit que fon Maitre en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de là. Le Duc le préfenta. Quelques complimens fe firent de part & d'autre, après lefquels il crut devoir laiffer à Son Alteffe la liberté de faire le fien, & fe retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit fur la rue : *Talbot* fe mit à la fenêtre pour y regarder les paffans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces fortes d'occafions ; mais il étoit fi fujet aux diftractions & aux inadvertences, qu'il avoit laiffé bonnement à Londres la lettre de complimens dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit apperçu que dans le tems qu'on le menoit à fon audience.

Il étoit donc en fentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à fes inftructions, lorfqu'il vit arréter un caroffe à la porte, fans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit fortir & qu'il entendit bientot monter.

Le diable, qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mylord *Southask* en perſonne. On avoit eu ſoin de renvoier l'équipage de ſon Alteſſe, parceque la *Southask* avoit aſſuré que ſon époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours & aux taureaux, ſpectacles qui l'amuſoient agréablement & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il il y eut ſi bonne Compagnie au logis, n'y voiant aucun caroſſe; mais, s'il fut d'abord ſurpris de voir *Talbot* tranquillement aſſis dans l'anti-chambre de ſa femme, ſon étonnement ne dura guères. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandre ; &, ſans s'imaginer qu'il eut changé de nom : « Eh, bon jour, *Carneguy*, bon jour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main : d'où diable ſors-tu qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en voudrois-tu point auſſi à la *Southask* ? Si cela eſt, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer païs; car je t'apprends que le Duc d'*Yorck* en eſt amoureux, & je te veux bien confier qu'à l'heure que je te parle, il eſt là-dedans, qui lui en dit deux mots.

Southask interdit, comme on peut ſe l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles queſtions. *Talbot* le mit dehors comme ſon ami & comme ſon ſerviteur, lui conſeilla de chercher fortune ailleurs. *Southask*, ne ſachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans ſon caroſſe; & *Talbot*, charmé de l'avanture, mouroit d'envie que le Duc ſortit pour lui en faire le récit; mais il fut bien ſurpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaiſant pour ceux qui y étoient de quelque choſe ; ſurtout il trouva fort mauvais que cet animal de *Carneguy* n'eut changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'*Yorck* n'eut pas grand regret & bien lui prit de son indifférence; car, le traitre de *Southask* se mit à préparer une vengeance par laquelle, sans emploier le fer ni le poison, il eut tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur intrigue eut encore duré.

Il chercha, dans les lieux les plus infames, le mal le plus infame qu'ils puissent fournir & le trouva, mais sans être vangé qu'à demi; car, après avoir passé par les remedes extrêmes pour s'en défaire, Madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'aiant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame *Roberts* brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord; cependant, avec tout l'éclat des plus belles couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'*Yorck* n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultez presque invincibles n'eussent fait échoüer ses bonnes intentions pour elle. Milord *Roberts*, mari de la belle, étoit un vieux *sacripante*, incommode & revêche au possible, amoureux à la désespérer &, pour surcroit de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'apperçut de l'attention que Son Altesse avoit pour elle, & laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressemens & toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin; mais, l'éternel *Roberts* redoublant de vigilance & d'assiduité à mesure que ces approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice & l'ambition. Des personnes qui avoient part à sa confiance lui dirent

qu'il ne tiendroit qu'à lui que Madame *Roberts*, si digne d'être à la Cour, n'y fut reçüe dans un poste considérable auprès de la Reine ou de la duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le Duc d'*Yorck* avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolüe, moiennant qu'il partit en diligence, pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions, il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a qui garantissent de la destinée. Le vilain le savoit à merveille ; c'est pourquoi, sous prétexte d'un pélerinage à Sainte-Winyfrede, vierge & martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eut mis les plus hautes montagnes du païs de Galles entre la sienne & le dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres, apres son départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusemens passagers qu'il donna dans ceux de l'amour ; mais, ces gouts s'étant passez avec le souvenir de Madame *Roberts*, ses regards & ses vœux se tournèrent vers Mademoiselle *Brouk*, & ce fut au fort de cette poursuite que Madame de *Chesterfield* se mit d'elle-même entre ses mains comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

Le Comte *de Bristol* ambitieux & toujours inquiet, avoit essaié toutes sortes de moiens pour se mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même *Dighby* dont *Bussy* fait mention dans ses Annales, il suffira de

dire qu'il n'avoit pas changé de caractere. Il ſavoit que l'amour & les plaiſirs gouvernoient un Maitre qu'il gouvernoit à l'excluſion du Chancelier ; ainſi, c'étoit Fêtes ſur Fêtes chez lui : le luxe & la délicateſſe régnoient dans ces repas nocturnes, qui ſont l'enchainement des autres voluptez. De tous ces repas étoient Meſdemoiſelles *Brouk*, ſes parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. *Briſtol* voioit les choſes en train de lui donner bonne opinion de ſon projet ; mais la *Caſtelmaine*, nouvellement en poſſeſſion de toute la tendreſſe du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit ſottement depuis, en mépriſant Mademoiſelle *Stwart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, ſous prétexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte de *Briſtol* n'eut qu'à renguainer ſes deſſeins, & Mademoiſelle *Brouk* ſes avances. Le Roi n'ôſoit plus y ſonger ; mais Monſieur ſon Frere voulut bien ſe charger de ſon refus, & Mademoiſelle *Brouk* accepta l'offre de ſon cœur, en attendant qu'il plut au Ciel de diſpoſer autrement d'elle ; ce qui arriva bientot de cette maniere.

Le Chevalier *Denam*, comblé de richeſſes auſſi bien que d'années, avoit paſſé ſa jeuneſſe au milieu de tous les plaiſirs que, ſans ſcrupule, on ſe permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'eſprit. Satirique & goguenard dans ſes poëſies, il n'y pardonnoit ni aux froids Ecrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouſe. Tout y reſpiroit les bons-mots & les Contes agréables ; mais ſa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire ſur les avantures du mariage, &, comme s'il eut voulu ſoutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans ſa jeuneſſe, il prit pour femme, à l'âge de ſoixante &

dix-neuf ans, cette Mademoiſelle *Brouk*, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le duc d'*Yorck* l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant ; mais les circonſtances d'un mariage ſi mal aſſorti réveillerent ſes empreſſemens. Elle, de ſon côté, lui laiſſa concevoir des eſpérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étoient oppoſez avant ſon mariage. Elle vouloit être de la Cour, &, pour la promeſſe qu'elle éxigeoit d'être Dame du Palais de la Ducheſſe, elle étoit ſur le point de lui en faire une autre ou de paier comptant, lorſque la *Cheſterfield*, au milieu de ce traité, fut tentée par ſon mauvais deſtin de lui ôter ſon Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux aſſemblées publiques, il falloit de néceſſité qu'elle y fit de grands frais en avances, pour le ſéduire, &, comme c'étoit le lorgneur le moins circonſpect de ſon tems, toute la Cour fut inſtruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étoient pas les moins intéreſſés. *Hamilton* & Milord *Cheſterfield* les obſervoient de près ; mais la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit couru ſur ſon marché, prit la liberté de ſe dechaîner de toute ſa force contre ſa rivale. *Hamilton* s'étoit flatté juſques-là que la vanité ſeule intéreſſoit le cœur de Madame de *Cheſterfield* dans cette avanture ; mais il fut bientot détrompé : de quelque indifférence qu'elle eut d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en ſortit pas de même. On fait ſouvent plus de chemin qu'on ne veut quand on ſe permet des agaceries qu'on croit ſans conſéquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement, il n'eſt pas ſur qu'il n'en prenne dans la ſuite.

Tout reſpiroit à la Cour, comme on l'a déjà dit, les

jeux, les plaiſirs & tout ce que les penchans d'un Prince tendre & galant inſpirent de magnificence & de politeſſe. Les beautez vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faiſoit valoir ſes talens le mieux qu'il pouvoit. Les uns ſe ſignaloient par la danſe; d'autres par l'air & la magnificence; quelques-uns par l'eſprit; beaucoup par la tendreſſe, & peu par la conſtance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la Guitarre. Il avoit du génie pour la muſique, & c'eſt le ſeul qui de la Guitarre ait pu faire quelque choſe. Mais ſa compoſition étoit ſi gracieuſe & ſi tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les inſtrumens. La vérité eſt que rien n'étoit plus difficile que de joüer à ſa maniere. Le goût du Roi pour ſes compoſitions avoit tellement mis cet inſtrument à la mode, que tout le monde en joüoit bien ou mal, &, ſur la toilette des belles, on étoit auſſi ſur de voir une guitarre que d'y trouver du rouge & des mouches. Le Duc d'*Yorck* en joüoit paſſablement, & le Comte d'*Arran*, comme *Franciſco* lui-même. Ce *Franciſque* venoit de faire une ſarabande qui charmoit ou déſoloit tout le monde; car toute la guitarrerie de la Cour ſe mit à l'apprendre, & Dieu ſait la raclerie univerſelle que c'étoit. Le Duc d'*Yorck* prétendoit ne la pas bien ſavoir, & pria Milord *Arran* de la joüer devant lui. Madame *de Cheſterfield* avoit la meilleure guitarre d'Angleterre. Le Comte d'*Arran*, qui vouloit joüer de ſon mieux, mena ſon Alteſſe à l'appartement de Madame ſa ſœur. Elle étoit logée à la Cour, chez le Duc d'*Ormond*, ſon pere, & cette merveilleuſe guitarre y logeoit avec elle. Je ne ſais ſi la choſe avoit été concertée; mais il eſt certain qu'ils trouvérent la Dame & la guitarre au logis. Ils y trouverent auſſi Milord *Cheſterfield*, tellement effraié de cette viſite inopinée, qu'il

fut quelque-tems avant que de fonger à fe lever, pour la recevoir avec le refpect qu'il lui devoit.

La jaloufie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille foupçons plus noirs que l'encre, s'emparerent de fon imagination. Ils ne firent que croître & embellir ; car, tandis que le frere joüoit de la guitarre, la fœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eut point eu d'ennemi en campagne. Cette farabande fut répétée plus de vingt fois. Le Duc affura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Chefterfield* fe récria fur la piece ; mais fon époux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la joüoit, la trouva déteftable. Cependant, quoiqu'il fouffrit mort & paffion de ce qu'il falloit fe contraindre, tandis qu'on fe contraignoit fi peu devant lui, il étoit réfolu de voir à quoi cette vifite aboutiroit ; mais il n'en fut pas le maitre. Comme il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son prémier mouvement fut de dire qu'il étoit malade, le fecond de croire que la Reine, qui l'envoyoit chercher fi mal à propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme foupçonneux & toutes les irréfolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les allarmes font pour les jaloux ce que les defaftres font pour les malheureux. Ils arrivent rarement feuls, & ne ceffent jamais de perfécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une Audience que la Reine donnoit à fept ou huit Ambaffadeurs de Mofcovie. A peine commençoit-il à maudire les Mofcovites, que fon beau-frere parut & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambaffade. Il ne douta plus qu'il ne fut d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laiffer enfemble, &, dans fon cœur, il lui en fut le gré que

méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empécher de lui témoigner ſur le champ ce qu'il penſoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fut beſoin d'autre preuve du commerce de ſa femme, que ce qu'il venoit de voir; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi ſe perſuader qu'on avoit profité de ſon abſence & de l'honnêteté de ſon officieux beau-frere. Il paſſa tranquillement cette nuit; &, comme il falloit ou crever ou communiquer ſes chagrins & ſes conjectures, il ne fit que réver & ſe promener le lendemain juſqu'à l'heure du Park. Il fut à la Cour : il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le ſujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde; mais, à la fin, *Hamilton* ſe trouvant ſur ſon chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit, &, l'aiant prié qu'ils puſſent faire un tour de promenade enſemble à Hyde-Park, il le prit dans ſon caroſſe, & ils arrivérent au cours en grand ſilence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout réveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voioit depuis long-tems. *Cheſterfield*, après un petit préambule qui ne ſignifioit pas grande choſe, lui demanda comme ſes affaires alloient auprès de Madame de *Caſtelmaine*. *Hamilton*, qui vit bien que cette queſtion n'alloit pas au fait, ne laiſſa pas de l'en remercier, &, comme il méditoit quelque réponſe : « Madame votre Couſine, lui dit *Cheſterfield*, eſt extrémement coquette, & il ne tiendroit qu'à moi de croire qu'elle n'eſt pas extrémement ſage. » *Hamilton* trouva ce dernier article un peu fort; &, s'étant mis à le réfuter « Mon Dieu, lui dit Milord *Cheſterfield*, vous voyez, auſſi bien que toute la Cour, les airs qu'elle ſe donne. Les Maris ſont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde; mais ils ne ſont pas toujours les

derniers à s'en apperçevoir. Je ne ſuis pas ſurpris, que, m'aiant fait d'autres confidences, vous m'aiés caché celle-là ; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre eſtime, je ſerois fâché que vous cruſſiés que je ſuis aſſez ſot pour ne rien voir, quoique je ſois aſſez honnête pour ne rien dire. Cependant, on outre tellement les choſes, qu'il faut à la fin prendre un parti. Dieu me préſerve de faire le jaloux, le perſonnage eſt odieux ; mais auſſi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la Ville. Soiés donc juge par les choſes que je vais vous dire, ſi je dois m'armer d'indolence, ou ſi je dois prendre des meſures pour m'en garantir.

« Son Alteſſe me fit hier l'honneur de venir voir ma femme.» *Hamilton* treſſaillit à ce début. « Oüi, pourſuivit l'autre, il ſe donna cette peine, & M. d'*Arran* prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de ſa naiſſance faſſe un tel Perſonnage ? Quelle fortune peut-il eſpérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes ſervices ? Mais il y a long-tems que nous le connoiſſons pour la plus pauvre eſpece d'Angleterre, avec ſa guitarre & ſes autres nigauderies. » *Cheſterfield*, apres cette légere ébauche du mérite de ſon beau-frere, ſe mit à conter les obſervations qu'il avoit faites pendant ſa viſite, & lui demanda ce qu'il croioit de ſon couſin d'*Arran*, qui les avoit ſi bonnement laiſſés enſemble. « Cela vous ſurprendra donc ? pourſuivit-il. Or, écoutez ſi j'ai raiſon de croire que la fin de cette belle viſite ſe ſoit paſſée dans la derniere innocence. Madame *de Cheſterfield* eſt aimable, il en faut convenir ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ſoit auſſi merveilleuſe qu'elle ſe l'imagine. Vous ſavez qu'elle a le pied vilain ; mais vous ne ſavez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. — Pardonnez-moi, diſoit *Hamilton* en lui-même,



[illegible]

[illegible] mémoire. [illegible]

[illegible]

[illegible] Porte [illegible]

[illegible]

[illegible] dans [illegible]

[illegible]



Chauvet del. et sculp. Imp. Ch. Delâtre

& l'autre, continuant fa defcription : « Elle l'a groffe & courte, pourfuivit-il ; &, pour diminuer ces défauts, autant que cela fe peut, elle ne porte prefque que des bas verds. »

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi Diable tout cela vifoit, & *Chefterfield*, devinant fa penfée : « Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il. Je me trouvai hier chez Mademoifelle *Stwart*, après l'Audience de ces damnés Mofcovites. Le Roi venoit d'y arriver, &, comme fi le Duc eut juré de me pourfuivre par-tout ce jour-là, il vint un moment après. La converfation roula fur la figure extraordinaire des Ambaffadeurs. Je ne fais où ce fou de *Crafs* avoit pris que les Mofcovites avoient tous de belles femmes, & que leurs femmes avoient toutes la jambe belle. Le Roi foutint qu'il n'y en avoit point de fi belles que celles de Mademoifelle *Stwart*. Elle, pour foutenir la gageure, fe mit à la montrer jufqu'au deffus du genou. On étoit prêt de fe profterner pour en adorer la beauté ; car effectivement il n'y en a point de plus belle. Mais le Duc tout feul fe mit à la critiquer. Il foutint qu'elle étoit trop menue, & prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus groffe & moins longue, & conclud en difant qu'il n'y avoit point de falut pour une jambe fans bas verds. C'étoit, felon moi, déclarer qu'il en venoit de voir & qu'il en avoit encore la mémoire toute fraîche. »

Hamilton ne favoit quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il hauffa les épaules en difant foiblement que les apparences étoient fouvent trompeufes, que Madame de *Chefterfield* avoit la foibleffe de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit fur le nombre des adorateurs, & que, quelques airs qu'elle fe fut imprudemment donnés pour ne pas rebuter Son Alteffe, il

n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulut consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas : *Chesterfield* vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voioit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame sa cousine. Le stile de ce billet ne ressembloit en rien à celui des prémiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces & tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composoient cet Epître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses yeux ne lui témoignerent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri ; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eut donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imimposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier & le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour ôser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie ; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la pré-

miere fois depuis leur commerce qu'il ne l'avoit point cherchée. Il ſe tenoit à l'écart, n'oſoit lever les yeux ſur elle & paroiſſoit d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorſque, s'étant approchée de lui : « N'eſt-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la ſituation du monde la plus ſotte pour un homme d'eſprit ? vous voudriés n'avoir point écrit, vous voudriés une réponſe, vous n'en eſpérez pas ; cependant, vous la ſouhaitez & la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une. » Elle n'eut que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Vénus* avec toutes ſes Graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de ſavoir quand ou par où ſortiroit cette réponſe, lorſqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ſes gans & ſon évantail. Il les reçut avec le billet dont il étoit queſtion. Il n'avoit rien trouvé de ſévere ni d'ennemi dans le diſcours qu'elle lui avoit tenu; c'eſt pourquoi, il ſe hâta d'ouvrir ſon billet. Voici ce qu'il y trouva :

« Vos emportemens ſont ſi ridicules, que c'eſt vous faire grace que de les attribuer à un excès de tendreſſe qui vous tourne la tête. Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir de celui dont vous me parlez. Bon Dieu ! quel Amant pour donner de l'inquiétude à un homme d'eſprit, & quel eſprit pour s'être emparé du mien ! N'avez-vous point de honte de donner dans les viſions d'un jaloux qui n'a rapporté que cela d'Italie? La fable des bas verds, qui s'eſt trouvée l'objet de ſes caprices, vous a pu ſéduire par des circonſtances ſi pitoiables ! Que ne s'eſt-il vanté, dans les confidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pieces ma pauvre guitarre ? Cet exploit vous auroit peut-être plus convaincu que tout le reſte. Rentrez en vous-même, & ſi

vous m'aimez, loüez la fortune de ce qu'une jaloufie fi mal fondée détourne l'attention qu'on devroit avoir fur mes fentimens pour l'homme le plus aimable & le plus dangereux de la Cour.»

Hamilton penfa pleurer de tendreffe à ces marques d'une bonté dont il fe croioit indigne. Il ne fe contenta pas de porter la bouche avec tranfport fur toutes les parties de ce billet : il baifa trois ou quatre fois fes gans & fon éventail. Le jeu fini, la *Chefterfield* les reçut de fes mains, & lut dans fes yeux toute la joie que fon billet avoit répandu dans fon ame. Il n'avoit garde de fe contenter de ce que les regards avoient pû lui marquer : il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'efprit quand on demande pardon que quand on offenfe & il s'en faut bien que le ftile des douceurs foit auffi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en foit, la paix fut faite. Leur intelligence devint plus vive après cette querelle, & la *Chefterfield*, pour le rendre auffi tranquille qu'il avoit été défiant, fe paroit à tous momens d'un feint mépris pour fon rival & d'une averfion fincere pour fon mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il confentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc pour fauver celles de leur commerce fecret. Ainfi, rien ne troubloit le repos de fon cœur que l'impatience de trouver une occafion favorable pour mettre le comble à fes vœux. Il lui fembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obftacles dont elle faifoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute fon induftrie & tous fes empreffemens.

Cela lui fermoit la bouche; &, tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes qui se vouloient tant de bien & qui étoient d'accord ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une avanture imprévüe qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa Maitresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on craint le plus, & souvent ils accablent lorsqu'on les mérite & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à Madame de *Chesterfield*, lorsque son mari vint lui annoncer les particularitez de cette derniere découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit en-encore le cœur & l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à Madame de *Chesterfield*, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations, outre qu'il arrivoit mal à propos à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le prémier moment d'attention lui fit bien changer de sentimens. Il ouvroit de grands yeux, à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroiables, malgré les particularitez du fait. « Vous avez raison d'en être surpris, lui dit *Chesterfield*, en finissant; mais, pour peu que vous doutiés de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer; car la scene de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique que l'est la chambre où l'on joue chez la Reine, & cette chambre étoit alors, Dieu-merci, honnêtement remplie de monde. La *Denam* s'est apperçüe la premiere de ce qu'ils croioient finement cacher dans la foule. Vous jugez combien la

Denam a tenu le cas ſecret. La vérité eſt qu'elle s'eſt addreſſée à moi tout le prémier comme j'entrois, pour me dire d'avertir ma femme que d'autres pourroient s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

» Madame votre couſine jouoit comme je vous ai dit. Le Duc étoit aſſis auprès d'elle. Je ne ſais ce que ſa main étoit devenue ; mais je ſais bien qu'il s'en falloit juſqu'au coude qu'on ne lui vit le bras tout entier. J'étois derriere eux, dans la place que la *Denam* venoit de quitter. Il me vit en ſe retournant, & fut ſi troublé de ma préſence, qu'il penſa deshabiller Madame de *Cheſterfield* en retirant ſa main. Je ne ſais s'ils ſe ſont apperçus qu'on les ait découverts ; mais je ſais bien que Madame *Denam* mettra bon ordre que perſonne ne l'ignore. Je vous avoue que je ſuis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon parti, ſi les reſſentimens m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je ſaurois bien m'en faire raiſon, ſi, toute indigne qu'elle eſt d'aucun ménagement, je n'avois des égards pour une famille illuſtre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettroit au déſeſpoir. Vous y avez par là quelque intérêt ; vous êtes de mes amis, & je vous ouvre mon cœur ſur la choſe du monde la plus délicate. Voyons donc enſemble ce que je dois faire dans une occaſion ſi déſagréable. »

Hamilton, plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conſeils. Il n'écoutoit que la jalouſie, & ne reſpiroit que la vengeance. Mais, ces mouvemens s'étant un peu calmés ſur l'eſpoir qu'il y avoit de la calomnie ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputoit à la *Cheſterfield*, il pria ſon mari de ſuſpendre ſes réſolutions juſqu'à ce qu'il fut plus amplement informé du fait. Il

l'aſſura pourtant, s'il trouvoit que les choſes fuſſent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les ſiens.

Ils ſe ſéparerent là-deſſus, &, dès les premieres enquêtes, *Hamilton* trouva preſque tout le monde inſtruit d'une avanture à laquelle chacun ajoutoit quelque choſe en la contant. Le dépit & le reſſentiment s'allumoient dans ſon cœur, à meſure que toute ſa tendreſſe pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on eſt preſſé de faire dans ces occaſions. Mais il étoit trop en colere pour en donner des marques qui euſſent attiré quelque éclairciſſement. Il ſe conſidéroit comme le ſeul qui fût véritablement outragé dans cette avanture, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaiſon de celle d'un amant.

Il courut chez Mylord *Cheſterfield*, dans le tranſport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit aſſez appris pour lui donner enfin un conſeil qu'il ſuivroit lui-même en cas pareil; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit ſauver une femme ſi ſottement prévenüe & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute ſon innocence, en perdant toute ſa raiſon; qu'il falloit inceſſamment la mener à la campagne, & que, pour ne lui pas donner le tems de ſe reconnoître, le plutot ſeroit le mieux.

Mylord *Cheſterfield* n'eut pas de peine à ſuivre un conſeil qu'il avoit déjà regardé comme le ſeul qu'on lui put donner en ami. Mais ſa femme, qui ne ſe doutoit pas encore qu'on eut fait cette nouvelle découverte ſur ſa conduite, crut qu'il ſe moquoit lorſqu'il lui dit qu'il falloit ſe préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle ſe l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrémemen trude ; mais elle s'apperçut bientot que c'étoit tout de bon. Elle connut, à l'air &

aux manieres de ſon mari, qu'il croyoit avoir quelque ſujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; &, voyant tous ſes parens froids & ſérieux ſur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'eſpéra plus, dans cet abandonnement univerſel,, qu'en la tendreſſe d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle ſeroit éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignoroit la cauſe, & que ſa paſſion trouveroit enfin un moyen de rompre un voiage dont elle ſe flattoit qu'il ſeroit encore plus outré qu'elle; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de ſon départ, que tous les préparatifs d'un long voiage étoient faits, qu'elle recevoit des viſites d'adieu dans les formes & que, cependant, elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton*, ſa patience & ſon eſpoir furent à bout dans cet état funeſte. Quelques larmes l'auroient ſoulagée; mais elle aima mieux ſe contraindre ſur ce ſoulagement, que d'en donner le plaiſir à ſon époux. Le procédé d'*Hamilton* lui paroiſſoit inconcevable, &, ne le voiant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet :

« Seriés-vous du nombre de ceux qui, ſans daigner m'apprendre pour quel crime on me traite en eſclave, conſentent à mon enlévement? Que veulent dire votre ſilence & votre inaction, dans une conjoncture où votre tendreſſe devroit être la plus vive? Je touche au moment de mon départ, & j'ai honte de ſentir que vous me le faites enviſager avec horreur, puiſque j'ai raiſon de croire que vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins ſavoir où l'on m'entraine, ce qu'on veut faire de moi dans les déſerts, & pourquoi vous paroiſſez, avec toute la terre, changé pour une perſonne que toute la terre n'obligeroit pas à changer, ſi votre foibleſſe ou votre ingratitude ne vous rendoit indigne de ſa tendreſſe. »

Ce billet ne fit que l'endurcir & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, & se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse, par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoiable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu se joignant à tant de disgraces reunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuverent le procédé de Mylord *Chesterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme; mais, dans la Ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors de voir un mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalousie. On éxcusoit pourtant le pauvre *Chesterfield*, autant qu'on l'ôsoit, sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit euë. Toutes les meres promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

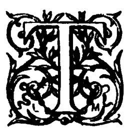
Comme ce fut long-temps l'entretien de la Cour, le Chevalier de Grammont, qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchainé contre cette tirannie, que tous les bourgeois de Londres ensemble; & ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fa-

tale ſarrabande qui, malheureuſement, avoit eu tant de part à l'avanture. Elles paſſoient pour être de lui; mais, ſi *S. Evremont* y avoit travaillé, ce n'étoit pas aſſurément le plus beau de ſes ouvrages, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.





CHAPITRE IX



OUT homme qui croit que ſon honneur dépend de celui de ſa femme, eſt un fou qui ſe tourmente & qui la déſeſpere ; mais celu qui, naturellement jaloux, a, par deſſus ce malheur, celui d'aimer ſa femme & de vouloir qu'elle ne reſpire que pour lui, eſt un forcené que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, ſans que perſonne en ait pitié. Tous les raiſonnemens que l'on fait ſur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions ſont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuſe après.

Les Eſpagnols, tirans de leurs femmes, plutot par tradition que par jalouſie, ſe contentent de pourvoir à la délicateſſe de leur honneur par les Duegnes, les gril-

Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ſes plus chers deſirs ;
On prend cent plaiſirs;
Mais, pour les ſoins
De cent Témoins,
En ſecret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont paſſoit pour Auteur. La juſteſſe ni le tour n'y brilloient point exceſſivement ; mais, comme elles contenoient quelques véritez, qui flattoient le génie de la Nation & de ceux qui prenoient les intérêts du beau ſexe, toutes les Dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'*Yorck*, qui ne voyoit plus Madame de *Cheſterfield*, ne ſe fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son abſence avoit pourtant des circonſtances bien ſenſibles pour un homme qui cauſoit ſon éloignement ; mais il y a des tempéramens heureux qui ſe conſolent de tout, parce qu'ils ne ſentent rien vivement. Cependant, comme ſon cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la *Cheſterfield*, il ſe reſſouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que Mademoiſelle d'*Hamilton* ne lui cauſat une rechute de tendreſſe.

Il y avoit à Londres un Peintre aſſez renommé pour les Portraits. Il s'appelloit *Lély*. La grande quantité de peintures du fameux *Van Dyx*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'eſt celui qui, dans le gout de tous ſes ouvrages, a le mieux imité ſa maniere & qui en a le plus approché. La Ducheſſe d'*Yorck* voulut avoir les portraits des plus belles perſonnes de lá Cour. *Lély* les peignit. Il employa tout ſon Art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux Sujets. Chaque portrait parut

un Chef-d'œuvre, & celui de Mademoiſelle d'*Hamilton* parut le plus achevé. *Lély* avoua qu'il y avoit pris plaiſir. Le Duc d'*Yorck* en eut à le regarder, & ſe mit à lorgner tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire là pour ſes eſpérances ; &, dans le même-tems que ſa tendreſſe, inutilement réveillée pour elle, allarmoit celle du Chevalier de Grammont, la *Denam* s'aviſa de remettre ſur pied le traité qu'on avoit ſi mal-à-propos interrompu. Bientot, on en vit la concluſion. Quand les deux parties ſont de bonne-foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté ; cependant, je ne ſais quelle fatalité mit obſtacle aux prétentions de l'autre. Le Duc preſſa fort la Ducheſſe de mettre la *Denam* en poſſeſſion de cette Charge, qui faiſoit l'objet de ſon ambition ; mais, comme elle n'étoit pas caution des articles ſecrets du traité, quoiqu'elle eut paru juſqu'alors commode pour les inconſtances & ſoumiſe aux volontés du Duc, il lui parut dur & deshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'expoſeroit à faire un aſſez triſte perſonnage au milieu de ſa Cour. Cependant, elle ſe vit ſur le point d'y être forcée par autorité, lorſqu'un obſtacle beaucoup plus funeſte interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'eſpérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empreſſement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus & ſentoit qu'il avoit raiſon. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoutant. Quelle raiſon de ſe flatter que le Ciel voulut le diſpenſer du ſort des maris de ſon âge & de ſa figure ? Il ſe le diſoit continuellement ; mais, aux complimens qu'on lui fit de tous côtés ſur la charge que Madame ſa femme alloit avoir auprès de la Ducheſſe, il ſe dit tout ce qu'il falloit pour ſe pendre, s'il en eut eu la fermeté. Le traître aima

mieux éprouver ſon courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ſes reſſentimens dans un païs privilégié. Celui de Milord *Cheſterfield* ne ſuffiſoit pas pour ce qu'il méditoit, outre qu'il n'avoit pas de maiſon de campagne où mener l'infortunée *Denam.* Ainſi, le vieux ſcélérat lui fit faire un voyage bien plus long, ſans ſortir de Londres. La mort impitoiable l'enleva du milieu de ſes plus cheres eſpérances & de ſes plus beaux jours !

Comme perſonne ne douta qu'il ne l'eut empoiſonnée, la populace de ſon quartier tint conſeil pour le lapider dès qu'il ſortiroit ; mais il ſe tint renfermé pour pleurer la mort de ſa femme, juſqu'à ce que leur fureur fut appaiſée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit diſtribuer au peuple quatre fois plus de vin brulé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand déſaſtre pour l'expiation de ces funeſtes effets de la jalouſie, *Hamilton* n'étoit pas tout à fait ſi content qu'il s'étoit flaté de l'être après le départ de Madame de *Cheſterfield.* Il n'avoit conſulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit ſatisfaite ; mais ſon amour ne l'étoit pas, &, depuis l'abſence de ce qu'il aimoit encore, malgré ſes reſſentimens, ayant eu le loiſir de faire quelques réfléxions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : « A quoi bon, diſoit-il, m'être ſi fort preſſé de rendre malheureuſe une perſonne qui, toute coupable qu'elle ſoit, peut ſeule faire mon bonheur? Maudite jalouſie! pourſuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui ſont tourmentés! Que m'importe d'avoir arraché la *Cheſterfield* aux eſpérances & aux deſirs d'un rival plus heureux, ſi je ne l'ai pu faire ſans m'arracher

à ce qu'il y avoit de plus cher & de plus ſenſible aux penchans de mon cœur ? »

Quantité d'autres raiſonnemens de cette force, & tous hors de ſaiſon, lui prouvant nettement que, dans un engagement comme le ſien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il ſe rempliſſoit l'eſprit de vains repentirs & d'inutiles remords, lorſqu'il reçut une lettre de celle qui les cauſoit, mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il ſe regarda comme le plus grand ſcélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici :

« Vous ſerez auſſi ſurpris de cette lettre que je le fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon départ. Je veux croire que vous vous étiés imaginé des raiſons qui juſtifioient dans votre eſprit un procédé ſi peu convenable. Si vous êtes encore dans la dureté de ces ſentimens, ce ſera vous faire plaiſir que de vous apprendre ce que je ſouffre dans la plus affreuſe des priſons. Tout ce qu'une campagne a de plus triſte dans cette ſaiſon, s'offre partout à ma vue. Aſſiégée par d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois des rochers, de l'autre des précipices ; mais, de quelque côté que je tourne mes regards dans la maiſon, j'y rencontre ceux d'un jaloux, moins ſupportables encore que les triſtes objets qui m'environnent. J'ajouterois aux malheurs de ma vie celui de paroître criminelle aux yeux d'un homme qui devroit m'avoir juſtifiée contre les apparences convaincantes, ſi, par une innocence avérée, j'étois en droit de me plaindre ou de faire des reproches. Mais comment ſe juſtifier de ſi loin, & comment ſe flatter que la deſcription d'un ſéjour épouvantable ne vous empêchera pas de m'écouter ? Mais êtes vous digne que je le ſouhaite? Ciel ! que je vous haïrois, ſi je ne vous aimois à la fureur ! Venez donc me

voir une feule fois pour entendre ma juftification, & je fuis perfuadée que, fi vous me trouvez coupable après cette vifite, ce ne fera pas envers vous. Notre Argus part demain pour un procès qui le retiendra huit jours à *Chefter*. Je ne fais s'il le gagnera ; mais je fais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins autant au cœur que celui qu'il va folliciter. »

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baiffée dans une avanture plus témeraire que celle qu'on lui propofoit, quoiqu'elle fut affez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour fe juftifier ; mais elle l'affuroit qu'il feroit content du voiage, & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de *Chefterfield*. Cette parente, qui l'avoit bien voulu fuivre dans un exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les inftructions néceffaires fur fon départ & fur fon arrivée. Dans ces fortes d'expéditions le fecret eft néceffaire, du moins avant que d'avoir mis l'avanture à fin. Il prit la pofte & partit de nuit, animé d'efpérances fi tendres & fi flateufes, qu'en moins de rien, en comparaifon du tems & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la derniere pofte, il renvoya difcretement fon poftillon. Il n'étoit pas encore jour, &, de peur des rochers & des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec affez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureufement tous les mauvais pas, &, fuivant fes inftructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique ; mais, comme il avoit befoin de repos, il ne fe foucioit point de voir le jour, & fe fou-

cioit encore moins d'en être vu. C'eſt pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obſcure, il y dormit d'un profond ſommeil juſqu'à la moitié du jour. Comme il ſentoit une grande faim à ſon réveil, il mangea fort & ferme, &, comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il paſſa le reſte de la journée à ſe décraſſer & à ſe faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient, ſans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre queſtion à ſes hôtes. Enfin, les ordres qu'il attendoit avec impatience arriverent à l'entrée de la nuit, par une eſpece de griſon, qui, lui ſervant de guide, après avoir erré pendant une demi heure dans les boues d'un parc de vaſte étendue, le fit entrer dans un jardin où donnoit la porte d'une ſalle baſſe. Il fut poſté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bientot l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon ſoir. La nuit ſe ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant, il ſembloit qu'on ne fut qu'au commencement du froid. Il étoit crotté juſques aux genoux & ſentoit que, pour peu qu'il prit encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à ſec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obſcure eut été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui ſe flatoit d'en paſſer ſi délicieuſement la fin. Il ne laiſſa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'abſence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le ſoutint quelque tems contre les cruautés de l'impatience & contre les rigueurs du froid; mais il la ſentit petit à petit refroidir, &, deux heures, qui lui parurent deux ſiecles, s'étant paſſées ſans qu'on lui donnat le moindre ſigne de vie, ni de la porte ni des fenêtres, il ſe mit à

faire quelques raiſonnemens en lui-même ſur l'état préſent de ſes affaires, & ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. « Si nous frappions à cette maudite porte? diſoit-il. Car encore eſt-il plus honorable, ſi le malheur m'en veut, de périr dans la maiſon que de mourir de froid dans le jardin. Il eſt vrai, reprenoit-il, que ce parti peut expoſer une perſonne que quelque accident imprévu met peut-être à l'heure qu'il eſt encore plus au déſeſpoir que moi. » Cette penſée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il ſe mit à ſe promener à grands pas, réſolu d'attendre le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible, ſans en mourir, la fin d'une avanture qui commençoit ſi triſtement. Tout cela fut inutile, &, quelque mouvement qu'il ſe donnat, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdiſſement commençoit à le ſaiſir de tous côtés, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empreſſemens de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin, &, dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce ſeroit déſormais inutilement que cette porte enſorcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuſe expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maiſon pour le dégeler. Plus il ſongeoit à ſon avanture, plus les circonſtances lui en paroiſſoient bizarres & incompréhenſibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante *Cheſterfield*, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantot il s'imaginoit que ſon mari pouvoit être inopinément revenu; tantot que quelque mal ſubit l'avoit ſaiſie; enfin, que quelque obſtacle s'étoit malheureuſement mis à la traverſe pour s'oppoſer à ſon bonheur, juſtement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. « Mais, diſoit-il, pourquoi m'avoir oublié

dans ce maudit jardin ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque ſigne, puiſqu'on ne pouvoit ni me parler, ni me recevoir ? » Il ne ſçavoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux queſtions qu'il s'étoit faites ; mais, comme il ſe flata que tout iroit mieux la nuit ſuivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertit d'abord qu'on demanderoit à lui parler, ſe coucha dans le plus méchant lit du monde & ne laiſſa pas de s'endormir, comme il eut fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque meſſage de Madame de *Cheſterfield ;* mais il n'avoit pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumiere qui lui ſervoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appella ſon hôte pour ſavoir un peu que Diable c'étoit que cette chaſſe, qui ſembloit être au milieu de ſa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit que c'étoit Monſeigneur qui couroit le lievre dans ſon parc. « Quel Monſeigneur ? dit-il, tout étonné. — Monſeigneur le Comte de *Cheſterfield,* » répondit le païſan. Il fut ſi frappé de cette nouvelle, que, dans ſa prémiere ſurpriſe, il mit la tête ſous les couvertures, croiant déjà le voir entrer avec tous ſes chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de ſon étonnement, il ſe mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eut cauſé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de ſe rendormir après une telle allarme. Il ſe leva, pour repaſſer dans ſon eſprit tous les ſtratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'aviſoit de

négliger ſon procès pour obſéder ſa femme. Il achevoit de s'habiller & commençoit à queſtionner ſon hôte, lorſque le même griſon qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre & diſparut ſans attendre la réponſe. Cette lettre étoit de ſa parente, & voici ce qu'elle contenoit :

« Je ſuis au déſeſpoir d'avoir innocemment contribué à vous attirer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour ſe moquer de vous. Je m'étois oppoſée au projet de ce vôyage, quoique je fuſſe perſuadée que ſa tendreſſe ſeule y eut part; mais elle vient de m'en déſabuſer. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué. Non-ſeulement ſon mari n'a bougé d'ici, mais il y reſte par complaiſance. Il la traite le mieux du monde, & c'eſt dans leur racommodement qu'elle a ſu que vous lui aviez conſeillé de la mener à la campagne. Elle en a conçu tant de dépit & d'averſion pour vous, que, de la maniere dont elle m'en vient de parler, ſes reſſentimens ne ſont pas encore ſatisfaits. Conſolez-vous de la haine d'une créature dont le cœur ne méritoit pas votre tendreſſe. Partez : un plus long ſéjour ici ne feroit que vous attirer quelque nouvelle diſgrace. Je n'y reſterai pas long-tems : je la connois, Dieu merci. Je ne me repens pas de la compaſſion que j'en ai d'abord eue, mais je ſuis dégoutée d'un commerce qui ne convient guere à mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit & la fureur s'emparerent de ſon cœur après cette lecture. Les menaces enſuite, les invectives & les deſirs de vengeance exciterent tout à tour ſon aigreur & ſes reſſentimens ; mais, après y avoir bien penſé, tout cela ſe réduiſit à prendre doucement ſon petit cheval de poſte pour remporter à Londres un bon rhume par deſſus les deſirs & les tendres empreſſemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna

de ces perfides lieux avec un peu plus de vîteſſe qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eut pas à beaucoup près la tête remplie d'auſſi agréables penſées. Cependant, quand il ſe crut hors de portée de rencontrer Mylord *Cheſterfield* & ſa chaſſe, il voulut un peu ſe retourner, pour avoir au moins le plaiſir de voir la priſon où cette méchante bête étoit renfermée ; mais il fut bien ſurpris de voir une très belle maiſon, ſituée ſur le bord d'une riviere, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on put voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau ſujet de reſſentiment & de confuſion pour un homme qui s'étoit cru ſavant dans les ruſes auſſi bien que dans les foibleſſes du beau ſexe, & qui ſe voyoit la dupe d'une coquette, qui ſe raccommodoit avec un époux pour ſe venger d'un amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à ſoutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour ſe fier à la tendreſſe d'une femme qui nous a déja trompé, mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette avanture n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage & ſes circonſtances furent ſupprimés autant qu'il lui fut poſſible ; mais, comme on peut croire que la *Cheſterfield* n'en garda pas le ſecret, le Roi l'apprit, &, lui en ayant fait ſon compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier de Grammont étoit préſent à ce récit, &, n'ayant que fort peu déclamé contre la trahiſon qu'on lui avoit faite : « Si elle a eu tort, dit-il, de pouſſer la choſe ſi loin, vous avez eu tort auſſi de revenir ſur vos pas comme un étourdi. Je m'en vais parier cent piſtoles qu'elle s'eſt repentie plus d'une fois d'un reſſentiment que vous méritiez aſſez pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment la vengeance ; mais elles ne

tiennent pas toujours leur colere, &, ſi vous euſſiez reſté dans le voiſinage juſqu'au lendemain, je veux avoir les bras caſſés, si on ne vous eut fait amende honorable pour l'affront de la premiere nuit. » *Hamilton* n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier de Grammont voulut ſoutenir ſa theſe par un exemple, &, s'adreſſant au Roi : « Sire, dit-il, Votre Majeſté peut avoir connu *Marion de l'Orme.* La créature de France qui avoit le plus de charmes étoit celle-là. Quoiqu'elle eut de l'eſprit comme les Anges, elle étoit capricieuſe comme un Diable. Cette princeſſe, m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit aviſée de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du déſeſpoir où elle étoit d'un mal de tête qui l'obligeoit à garder le lit & qui la privoit du plaiſir de me voir juſqu'au lendemain. Ce mal de tête, ſoudainement arrivé, me parut ſuſpect, &, ne doutant point que ce ne fut une défaite : « Oh! parbleu, Madame la coquette, dis-je en moi-même, ſi vous ne jouiſſez pas du plaiſir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre. »

« Voilà tous mes griſons en campagne dont les uns battoient l'eſtrade autour de ſa maiſon, tandis que les autres aſſiégeoient ſa porte. Un de ces derniers me vint dire que perſonne n'étoit entré chez elle de toute l'après midi, mais qu'un petit laquais en étoit ſorti ſur la brune ; qu'il l'avoit ſuivi juſques dans la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avoit rencontré un autre, auquel il avoit dit ſeulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes ſoupçons, & pour former le deſſein d'être de la partie ou bien de la rompre.

« Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je logeois juſqu'au fond du Marais, dès que la nuit fut ve-

nue, je montai à cheval, fans vouloir qu'on me fuivit. Dès que j'eus gagné la Place Roiale, le grifon en fentinelle m'affura qu'il n'étoit encore entré perfonne chez Mademoifelle de *l'Orme*. Je pouffai vers la rue Saint-Antoine, &, juftement, comme je fortois de la Place Roiale, j'y vis entrer un homme à pied qui fe cachoit de moi tant qu'il pouvoit; mais il eut beau faire, je le reconnus. C'étoit le *Duc de Briffac*. Je ne doutai point que ce ne fut le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faifant femblant de douter fi je ne me trompois point, en mettant pied à terre d'un air fort empreffé: « *Briffac*, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me faffes un plaifir de la derniere importance : j'ai un rendez-vous, pour la prémiere fois, chez une perfonne à quatre pas d'ici. Comme ce n'eft que pour prendre des mefures, je n'y ferai pas long-tems. Prête-moi ton manteau, fi tu m'aimes, & promene un peu mon cheval, en attendant mon retour. Surtout, ne t'éloignes pas d'ici. Tu vois que j'en ufe librement ; mais c'eft, comme tu fais, à la charge d'autant. » Je pris fon manteau fans attendre fa réponfe. Il prit la bride de mon cheval, & me conduifit de l'œil. Cela ne lui fervit de rien ; car, après avoir fait femblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai, par deffous les arcades, jufqu'à la porte de la Nymphe *de l'Orme*. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois fi bien enveloppé du manteau de *Briffac*, qu'on me prit pour lui. La porte fe referma fans qu'on m'eut fait la moindre queftion, &, comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la chambre de la Demoifelle. Je la trouvai fur un lit de repos dans le déshabillé le plus galant & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été fi belle, ni fi furprife, &, la voyant toute interdite : « Qu'est-ce, ma belle ? lui dis-je. Il me paroit que voilà une petite mi-

graine bien parée. Le mal de tête eſt apparemment paſſé. — Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus, & vous me ferez plaiſir de vous en aller, & de me laiſſer mettre au lit. — Pour vous laiſſer mettre au lit, oui, lui dis-je; mais pour m'en aller, non, ma petite Infante. Le Chevalier de Grammont n'eſt pas un ſot; on ne ſe pare pas avec tant de ſoin pour rien.—Vous verrez pourtant que c'eſt pour rien, me dit-elle; car aſſurement il n'en fera pas autre choſe pour vous. — Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous... — Eh bien! me dit-elle bruſquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'eſt à moi de les tenir, ſi je veux, & à vous de vous en paſſer, ſi je ne le veux pas. — Cela feroit bon, lui dis-je, ſi ce n'étoit pour le donner à un autre. « Elle, auſſi fiere que celles qui ont le plus d'innocence, & auſſi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta ſur un ſoupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confuſion; &, voiant qu'elle montoit ſur ſes grands chevaux : « Mademoiſelle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, ſur ce ton. Je fais ce qui vous inquiete. Vous avez peur que *Briſſac* ne me trouve avec vous; mais ayez ſur cela l'eſprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, &, Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas ſitot viſite. » Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, &, me regardant avec ſurpriſe : « Que voulez-vous donc dire du Duc *de Briſſac?* me dit-elle. — « Je veux dire, répondis-je, qu'il eſt au bout de la rue qui promene mon cheval, &, ſi vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoier un de vos gens, ou voir ſon manteau, que je viens de laiſſer dans votre anti-chambre. » Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de ſon étonnement, &, me jettant les bras au cou : « Mon Chevalier, me dit-elle, je n'y ſaurais plus tenir :



[illegible]



Chauvet del. et sculp. Imp. Ch. Delâtre.

tu es trop aimable & trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. » Je lui racontai comme la chofe s'étoit paffée. Elle en penfa mourir de rire, &, nous étant féparés fort bons amis, elle m'affura que mon rival n'avoit qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

« Je le trouvai fidellement dans l'endroit où je l'avois laiffé. Je lui fis mille excufes de l'avoir fait attendre fi long-tems, & mille remercimens de fa complaifance. Il me dit que je me moquois ; que ces complimens ne fe faifoient point entre amis ; &, pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit fervice de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval, tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien le bon foir, en lui rendant fon manteau, & je me rendis chez mon Baigneur, également content de la maîtreffe & du rival. Voilà, pourfuivit-il comme il ne faut qu'un peu de patience & d'adreffe pour défarmer la colere des Belles, & pour mettre jufques à leurs fupercheries à profit. »

Il avoit beau divertir par fes récits, inftruire par fes exemples, & ne paroître à la Cour que pour y répandre la joie univerfelle, il y avoit long-tems qu'il étoit trop le feul étranger à la mode. La fortune, jaloufe de la juftice qu'on rend au mérite, & qui veut que les félicités dépendent de fes caprices, lui fufcita deux compétiteurs dans la poffeffion où il étoit de charmer toute l'Angleterre, & ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux, pour difpofer les fuffrages de la Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs perfonnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'épée. L'un étoit le Marquis *de Flamarin*, trifte objet des triftes élégies de la Comteffe *de la Suze*. L'autre étoit le Pré-

fident *Tambonneau*, très humble & très obéïssant serviteur & berger de la belle *Luine*. Comme ils arriverent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. *Tambonneau*, passablement laid, fondoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas ; & *Flamarin*, par son air & par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour y réussir. C'est pourquoi, dans leurs prémieres visites, l'un représentoit & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les Dames en Angleterre du gout de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Réthorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe. & la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre & qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'esprit de *Saint-Evremont* & aux agrémens naturels & singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglois, en général, ont une espece de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grace à *Flamarin*, en faveur d'un duel qui, le chassant de son païs, lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être distinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien ; &, charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grace de causer avec elle ; & peut-être ne se fut-il jamais apperçu qu'il l'ennuioit, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fut mis en tête d'assaillir

ſon cœur. C'étoit un peu trop pour la complaiſance de Mademoiſelle d'*Hamilton*, qui croioit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de ſon diſcours. On le pria de faire ailleurs l'eſſai de ſes fleurettes ſéduiſantes, & de ne pas perdre le mérite de ſa prémiere conſtance, par une infidélité qui feroit très inutile.

Il ſuivit ce conſeil en homme ſage & docile, &, quelque tems après, retournant aux pieds de ſes prémieres habitudes en France, il ſe mit à faire proviſion de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'eſt vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après ſon départ que le Chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine. Cependant, cela ne laiſſa pas de lui ſauver quelque peu de ridicule avant ſon départ. Son Collegue *Flamarin*, dénué de ce ſupport, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit eſpérés de l'amour & de la fortune. Mais Mylord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de ſon Maître pour les ſecours des illuſtres affligés, pourvut à ſa ſubſiſtance, & Madame *de Southask* à ſes plaiſirs. Il eut une penſion du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut ; trop heureux qu'elle n'eut plus de préſens à lui faire que celui de ſon cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention & qu'on a vu depuis Duc *de Tirconel*, devint amoureux de Mademoiſelle d'*Hamilton*. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maiſon, à la vérité, fort ancienne, mais conſidérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque diſtrait qu'il fut d'ailleurs, comme il étoit appliqué à ſa fortune, qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'*Yorck*, qu'il avoit mis cette faveur à profit, & que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit ſi bien fait, qu'il

ſe voioit en poſſeſſion de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à Mademoiſelle d'*Hamilton* avec cet établiſſement & des eſpérances preſque certaines d'être Pair du Royaume, par le crédit de ſon maitre, &, par-deſſus tout cela, tant de ſacrifices qu'il lui plairoit, des lettres, des portraits & des cheveux de la *Shrewsbury*, curioſités qui véritablement ne ſont comptées pour rien en ménage, mais qui faiſoient foi de ſon mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriſer, & le Chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuſe pour les intérêts de ſon cœur, qu'il voioit *Talbot* paſſionnément amoureux; qu'il n'étoit pas homme à ſe rebuter pour un refus; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ſes empreſſemens, & qu'outre cela, les freres commençoient à fréquenter la maiſon. De ſes freres, l'un étoit Aumônier de la Reine, Jéſuite intrigant & grand faiſeur de mariages; l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier, qui n'avoit de ſon ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue; du reſte, libre par tout, divertiſſant par rencontre, mais en poſſeſſion de dire des vérités offenſantes, & de rendre de bons offices.

Dans les réfléxions du Chevalier de Grammont ſur toutes ces choſes, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de diſpoſition que témoignoit Mademoiſelle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce rival n'étoit pas capable de le raſſurer. Elle ne pouvoit répondre que de ſes intentions, & dépendoit abſolument de celles de ſes parens. Mais la fortune qui ſembloit l'avoir pris ſous ſa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long temps porté pour Patron des Irlandois opprimés. Ce zele pour ſa Nation étoit fort

louable, mais il n'étoit pas tout-à-fait défintéreffé. De tous ceux que fon crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chofe; mais, comme chacun y trouvoit fon compte, perfonne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il eft difficile de fe contenir, quand la fortune ou la faveur fe mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans fon procédé, qui choquerent l'autorité du Duc d'*Ormond*, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoitre, avec affez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit affurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la foumiffion & les déférences; mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car, s'étant emporté mal-à-propos à quelques difcours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'*Ormond* de pardonner, on le mit à la Tour, d'où, voiant bien qu'il ne fortiroit pas qu'il n'eut fait toutes les foumiffions qu'il falloit au Duc d'*Ormond*, il y emploia fes amis, & fit beaucoup plus pour fortir de ce pas qu'il n'eut fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout efpoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune propofition de fa part.

Il fallut un peu prendre fur lui pour fe défaire d'une paffion qui avoit fait dans fon cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à fes affaires. Il crut qu'elles avoient befoin de fa préfence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoifelle d'*Hamilton* pour oublier une tendreffe qui troubloit encore fon repos. Son départ fuivit de près cette réfolution.

Il étoit gros joueur, & raifonnablement diftrait. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre

cens Guinées la veille de fon emprifonnement. Cette avanture lui avoit ôté de la tête l'exactitude de paier dès le lendemain, felon fa coutume, & cela lui étoit tellement forti de l'efprit, qu'il ne s'en fouvint pas après qu'il fut en liberté. Le Chevalier de Grammont, qui le voyoit partir fans lui donner le moindre figne de vie fur fa dette, crut qu'il falloit lui fouhaiter un bon voiage, &, l'aiant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé : « *Talbot*, lui dit-il, fi vous avez befoin de mes fervices ici pendant votre abfence, vous n'avez qu'à dire. Vous fçavez que le vieux *Rouffel* a laiffé fon Neveu, pour folliciter fes intérêts auprès de Mademoifelle d'*Hamilton*. Si vous voulez, je prendrai foin des vôtres. Adieu ; bon voiage. N'allez pas tomber malade par les chemins ; mais, fi cela vous arrivoit, fouvenez-vous de moi dans votre teftament. » *Talbot*, que ce compliment fit d'abord fouvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embraffant : « Mon cher Chevalier, je vous fçais fi bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laiffe ma Maîtreffe, & vais vous envoier votre argent. »

Le Chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive fur le paiement. Voici comme il s'y prit long-tems après, au fujet de Milord *Conwalis*. Ce Milord *Conwalis* avoit époufé la fille de *Fax*, Tréforier de la Maifon du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand diffipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne paioit pas de même. Son beau pere, qui n'avoit garde d'approuver fa conduite, ne laiffoit pas de paier en la redreffant. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées, qui n'arrivoient point,

quoiqu'il fut fur fon départ & qu'il eut pris congé de *Conwalis*, préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouva laconique. Le voici :

« *Milord*,

« *Souvenez-vous du* Comte de Grammont, *& n'oubliez pas* le Chevalier Fax. »

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché que ne le paroit un homme qui fait préfent de fa Maîtreffe. Son féjour en Irlande ni le foin de fes affaires ne le guérirent pas tout-à-fait, &, s'il fe trouva dégagé des fers de Mademoifelle d'*Hamilton* à fon retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour, caufa le fien. Difons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine jufqu'à préfent que pour faire mention de Mademoifelle *Stwart* & de Mademoifelle de *Warmeftré*. Les autres étoient Mademoifelle *Balantin*, Mademoifelle de *la Garde*, & Mademoifelle *Bardou*, toutes Filles d'Honneur, comme il plaifoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite & qui, n'aiant pas l'efprit d'être coquette dans les formes, faifoit tout de fon mieux pour contenter le monde par fa complaifance. Mademoifelle *de la Garde* & Mademoifelle *Bardou*, toutes deux Françoifes, avoient été placées par la Reine Mere. La prémiere étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de fes Compagnes ; & l'autre vouloit à toute force être admife au rang des Filles d'Honneur, quoiqu'elle ne fut que logée parmi les autres, & qu'on lui en conteftat à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guere être plus laide, avec une auffi jolie taille ; mais, en récompenfe, fa laideur étoit rehauffée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On fe fervoit d'elle pour danfer avec *Flamarin*, & quelquefois, fur la fin d'un bal, armée de caftagnettes & d'effronterie, elle fe mettoit à danfer quelque Sarrabande figurée qui faifoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoifelle *Stwart* ne fervoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus fur elle. Les autres défilerent prefqu'en même tems, par différentes avantures. Voici celle de Mademoifelle *Warmeftré*, dont on a dit quelque chofe au fujet du Chevalier de Grammont.

Milord *Taffe*, fils aîné du Comte *de Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle, & la *Warmeftré*, non-feulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'époufer à la prémiere occafion, &, en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de fon mieux. Il avoit fait confidence de fes affaires au Duc *de Richemont*. Ils s'aimoient beaucoup ; mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc *de Richemont*, malgré fa naiffance, ne brilloit que médiocrement à la Cour, & le Roi le confidéroit encore moins que ne faifoient les Courtifans. Ce fut apparemment pour fe mettre mieux dans fon efprit qu'il s'avifa de devenir amoureux de Mademoifelle *Stwart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffe* & lui fur leurs engagemens. Voici les mefures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargée de dire à Mademoifelle *Stwart* que ce Duc *de Richemont* mouroit d'amour pour elle, & que, toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'époufer dès qu'elle en auroit le loifir.

Taffe n'eut point de commiffion à donner pour Mademoifelle *Warmeftré* à la petite Ambaffadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là ; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce, comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroiffoit difficile ; mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles, qui, pour toutes chofes au monde, n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, confentit qu'on fouperoit tant qu'on voudroit chez Mademoifelle *Warmèftré*, pourvu que ce fut à bonne intention, & qu'elle fut de la partie. La bonne Dame aimoit les huîtres vertes & ne haïffoit pas le vin d'Efpagne. Elle trouvoit donc à coup fur dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres : l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter, &, dès qu'elle avoit pris fa dofe de vin, elle prenoit congé de l'affemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monfieur le Chevalier de Grammont avoit jetté les yeux fur elle, qu'on menoit ce petit train de vie, dans fa chambre. Dieu fçait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin & les autres provifions de fa libéralité qui s'y confommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes & de cet innocent commerce, un parent de *Killegrew* vint folliciter un procès à Londres. Il le gagna ; mais il y penfa perdre l'efprit.

C'étoit un Gentilhomme de campagne, veuf depuis fix mois, & poffeffeur de quinze à feize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir fon coufin *Killegrew*, qui n'avoit que faire de fa vifite. Il y vit Mademoifelle *Warmeftré*, &, dès cette premiere vue, en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien que n'aiant plus de repos ni

le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remedes extrêmes, c'eſt-à-dire qu'un beau matin il fut trouver ſon couſin *Killegrew*, lui conta ſa chance, & le pria bien inſtamment de demander Mademoiſelle *Warmeſtré* en mariage de ſa part.

Killegrew penſa tomber de ſon haut en apprenant ſon deſſein. Il ne pouvoit ceſſer d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fouré dans la tête pour en faire ſa femme. Il fut quelque tems ſans le vouloir croire ; mais, quand il vit que c'étoit tout de bon, il ſe mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entrepriſe ſi téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne ; que ce ſeroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer que de l'y mener, malgré qu'elle en eut; que, s'il conſentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits & en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais ſelon ſes caprices ; qu'il n'avoit qu'à ſupputer enſuite combien lui dureroient ſes quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà ſupputé tout cela ; mais, trouvant ſa raiſon moins preſſante que ſon amour, il demeura ferme dans ſa réſolution, & *Killegrew*, cédant à ſes importunités, fut offrir ſon couſin pieds & poings liés à la victorieuſe *Warmeſtré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaiſance de ſa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut ſa propoſition. La hauteur avec laquelle elle le refuſa lui fit croire qu'elle étoit bien ſure de ſon fait avec Milord *Taffe*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princeſſe avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouſer. Il ſe preſſa d'annoncer ce refus, avec toutes ſes circonſtances les plus offenſantes,

comme la nouvelle la plus falutaire qu'il put apprendre à fon coufin ; mais fon coufin ne fe le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguifoit la vérité, par es raifons qu'il lui avoit déjà expofées, &, n'ofant plus ui en parler, il prit la réfolution de la voir lui même. Il réveilla tout fon courage pour cette entreprife, & médita fon compliment ; mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans fa chambre pour lui parler d'une fotte affaire dont elle avoit donné la réponfe à *Killegrew ;* qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de fa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le refte. Il en partit fans voir fon coufin, regagna fa maifon de campagne, &, croiant qu'il lui feroit impoffible de vivre fans l'inhumaine, il réfolut de faire fon poffible pour mourir.

Mais, tandis que pour vaquer à fa douleur, il s'étoit fouftrait au commerce des chiens & des chevaux, c'eft-à-dire qu'il renonçoit aux plus cheres délices d'un Gentilhomme de campagne, la dedaigneufe *Warmeftré*, furprife apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une avanture fi publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchainée ; celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner ces fcandales en demandoient juftice. Mais la Gouvernante des Filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, affura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médifans. Elle eut une Audience de la Reine pour en développer le myftere, & elle expofa comme quoi la chofe s'étoit paffée de

ſon aveu, c'eſt-à-dire en tout bien & en tout honneur.

La Reine envoya demander à Milord *Taſſe* s'il reconnoiſſoit Mademoiſelle *Warmeſtré* pour ſa femme. Il aſſura très reſpectueuſement qu'il ne reconnoiſſoit ni Mademoiſelle *Warmeſtré* ni ſon enfant; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutot lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuſe *Warmeſtré*, plus indignée de cette réponſe qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la Cour dès qu'elle le put, réſolue de quitter le monde à la prémiere occaſion.

Killegrew, ſur le point de faire un voiage quand cette avanture arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre ſon chemin par la maiſon de ſon déplorable couſin, pour lui en faire part; &, dès qu'il le vit, ſans ménager la délicateſſe de ſon amour, ou de ſes ſentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent emploiées, pour le faire crever de honte & de reſſentiment.

Nous liſons que l'officieux *Tiridate* ſe laiſſa doucement mourir, au récit de la mort de *Mariamne ;* mais le tendre couſin de *Killegrew*, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel & fit cette Oraiſon :

« Loué ſoit le Seigneur d'une petite diſgrace qui ſera peut-être le bonheur de ma vie ! Que ſait-on ſi la belle *Warmeſtré* ne voudra point de moi à préſent, & ſi je n'aurai pas le bonheur de paſſer mes jours avec une femme que j'adore, & dont je puis eſpérer des héritiers? — Oui-da, dit *Killegrew*, plus confondu que l'autre n'auroit dû l'être, vous pouvez compter ſur l'un & ſur l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle ſera relevée ; & ce feroit une grande malice à elle, qui en ſait faire, de vous laiſſer manquer d'enfans. Je vous conſeille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres. »

Ce qui fut dit fut fait, nonobftant la raillerie. Cet amant fidele la rechercha comme il eut pu faire la chafte *Lucrece* ou la belle *Hélene*. Sa paffion ne fit qu'augmenter, après l'avoir époufée, & la généreufe *Warmeftré*, touchée d'abord de reconnoiffance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fut le pere, &, depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de fi fortuné.

Quelque tems après, Mademoifelle *Balantin*, que cet exemple n'avoit point effraiée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chaffée. La défagréable *Bardou* la fuivit de près; mais ce ne fut que pour d'autres raifons. On s'ennuia de fa farrabande comme de fon vifage. Le Roi, pour ne plus les revoir, ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite penfion. Il ne reftoit donc plus que la petite Mademoifelle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni affez de vices ni de vertus pour être chaffée de la Cour ou pour y refter. Dieu fçait ce qu'elle feroit devenue, fi le Seigneur *Silvius*, perfonnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eut auffi pris pour femme l'Infante *de la Garde!*

On a fait voir que toutes ces Princeffes méritoient qu'on les chaffat ou pour leurs déréglemens ou pour leur laideur; cependant, celles qui les remplacerent trouverent le moyen de les faire regretter, fi l'on en excepte Mademoifelle *Wels*.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui fe mettoit bien, qui marchoit comme une Déeffe & dont le vifage, fait comme ceux qui plaifent le plus, étoit un de ceux qui plaifent le moins. Le Ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la phyfionomie d'un mouton qui reve. Cela donnoit mauvaife opinion de fon

efprit, &, par malheur fon efprit faifoit bon fur tout ce que l'on en croioit. Cependant, comme elle étoit fraîche & qu'elle paroiffoit neuve, le Roi, que la belle *Stwart* ne gâtoit pas fur la fineffe des penfées, voulut voir fi les fens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoifelle *Wels* que les fentimens avec fon efprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille Roiale, &, comme fon pere avoit fidellement fervi Charles I, elle crut qu'il ne falloit pas fe révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des fuites fort avantageufes pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenfes qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendue à difcrétion, fans être vivement preffée, & d'autres difoient que Sa Majefté fe plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le Duc *de Boukingham* fit un couplet de Chanfon fur ce fujet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, confident de fes menus plaifirs. L'allufion de *Wels*, qui fignifie Puits, fait toute la penfée du couplet. En voici le fens :

Quand le Roi de ce Puits fentit l'horreur profonde :
« PROGERS, s'écria-t-il, que fuis-je devenu ?
Ah! depuis que j'y fonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y ferois parvenu. »

Mademoifelle *Wels*, avec cette efpece d'Anagramme fur fon nom & ces remarques fur fa perfonne, ne laiffoit pas de briller entre toutes fes nouvelles compagnes. C'étoient Mefdemoifelles *Leviſton*, *Filding* & *Bointon*, peu dignes qu'on en faffe mention dans ces Mémoires, & nous les laifferons dans l'obfcurité jufqu'à ce qu'il plaife à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'Honneur la nouvelle Cour de

la Reine. Celle de la Ducheffe d'*Yorck* fut prefque renouvellée dans le même tems; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette Princeffe montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes reffources en beauté. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les prémieres filles d'honneur & par quel hazard elles fortirent de chez Son Alteffe.

Outre Mademoifelle *Blake* & Mademoifelle *Price*, dont on a déjà parlé, la Chambre avoit été compofée de Mademoifelle *Bagett* & de Mademoifelle *Hubert*, Doyenne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement fu ce qui l'avoit brouillé avec le Marquis de *Brifacier*, s'en étoit prife à cette Lettre fatale qu'elle avoit reçue de fa part, dans laquelle, fans l'avertir que la *Price* devoit porter des gans & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de fa blonderie & de fes yeux marcaffins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chofe de bien merveilleux, puifqu'on y comparoit fes regards, &, voulant à quelque tems de là, fçavoir toute la vertu de l'expreffion, elle demanda ce que vouloit dire marcaffin. Il n'y a pas de fangliers en Angleterre, & ceux à qui elle s'adreffa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit foupçonné de fa perfidie. *Brifacier*, plus étonné de fon changement qu'elle n'étoit indignée de fa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieufe qu'elle n'étoit fade, & la planta là; mais le Chevalier *Yarbouroughs*, auffi blond qu'elle, s'offrit au fort de fon dépit, en fut écouté favorablement, & le fort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union fi blaffarde.

Mademoifelle *Price* avoit de l'efprit; &, comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la

renchérie, quand l'occafion s'en préfentoit, elle ne marchandoit feulement pas. Elle avoit de l'emportement dans fa colere, auffi-bien que dans fa tendreffe. Cela l'avoit expofée à quelques inconvéniens. Elle avoit très mal à propos pris querelle avec une jeune créature que Milord *Rochefter* aimoit. Ce commerce avoit été jufqu'alors affez fecret. Elle eut l'imprudence de faire tout de fon mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eut dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrement, de délicateffe & de facilité ; mais la plus implacable des plumes, en fait de fatyre, étoit la fienne.

La pauvre *Price*, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroiffoit chaque jour fous une figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles dont fon nom étoit le refrein & fa conduite le fujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour où l'on étoit avide des moindres chofes qui venoient de Milord *Rochefter!* Il ne lui fallut plus que la perte d'un Amant & la découverte qui s'en enfuivit pour mettre le comble aux perfécutions qu'on lui faifoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel *Blancfort*, depuis Comte *de Traversham*, fuccéda dans la Charge de Lieutenant des Gardes du Corps de fon Alteffe. Mademoifelle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au défefpoir ; mais on inventaire penfa la faire devenir folle. Certaine caffette, cachetée de tous côtés, en étoit. Elle étoit addreffée, de la main du défunt, à Mademoifelle *Price ;* mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas feulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de fa prudence de la recevoir au refus de la *Price*, & de fon devoir de la remettre entre les mains de la Ducheffe, comptant bien qu'elle étoit remplie de chofes curieufes

& utiles dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Ducheſſe ne crut pas tout-à-fait cela, la curioſité de voir ce que pouvoit contenir une caſſette ſi merveilleuſe & ſi ſoigneuſement cachetée la prit, & l'ouverture s'en fit en préſence de quelques Dames qui ſe trouverent alors dans ſon cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer y étoient, & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre comment une ſeule perſonne y avoit pu fournir; car, ſans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes ſortes, & mis en bracelets de tant de manieres que c'étoit une merveille. Après cela, venoient trois ou quatre paquets de lettres, d'une tendreſſe ſi vive, qu'on n'oſa jamais lire que les deux prémieres, tant les tranſports & les langueurs y étoient naturellement repréſentées.

La Ducheſſe ſe repentit d'avoir fait ouvrir cette caſſette en ſi bonne compagnie; car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'avanture fut ſupprimée; mais, comme il n'y en avoit pas auſſi de retenir une telle Fille d'Honneur, on rendit à Mademoiſelle *Price* ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de ſon Amant ou de s'en conſoler.

Mademoiſelle *Hubert* étoit d'un caractere auſſi nouveau pour lors en Angleterre que ſa figure paroiſſoit ſinguliere dans un pays où d'être jeune & de n'être pas plus ou moins belle eſt un reproche. Elle avoit beaucoup d'eſprit, & ſon eſprit étoit fort orné, ſans être fort diſcret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu reglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre; mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau Sexe.

Mademoiſelle *Bagett*, qui mérita la prémiere ſes

foins & fes empreffemens, y répondit d'abord de bon cœur & de bonne foi; mais, s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute fon amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laiffa cette conquête à la niece de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme Madame fa Tante fort obligée du foin qu'elle avoit de la petite fille.

Bien tot le bruit véritable ou faux de cette fingularité fe répandit dans la Cour. On y étoit affez groffier pour n'avoir jamais entendu parler de ce rafinement de l'ancienne Grece fur les gouts de la tendreffe, & l'on fe mit en tête que l'illuftre *Hubert*, qui paroiffoit fi tendre pour les Belles, étoit quelque chofe de plus que ce qu'elle paroiffoit.

Les Chanfons commencerent à lui faire compliment fur ces nouveaux attributs, & fes Compagnes commencerent à la craindre fur la foi de ces chanfons. La Gouvernante, toute allarmée de ces bruits, confulta Milord *Rochefter* fur le peril où fa Niece paroiffoit expofée. Elle ne pouvoit mieux s'adreffer. Il lui confeilla de la retirer des mains de Mademoifelle *Hubert* & fit fi bien qu'elle tomba dans les fiennes. La Ducheffe, trop généreufe pour ne pas traiter de vifions ce que l'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner fur des chanfons, l'ôta de la chambre pour la faire fervir auprès de fa perfonne.

Mademoifelle *Bagett* étoit la feule qui véritablement eut quelque air de fageffe & de beauté, dans cette premiere chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni qui plait tant quand il plait. Il plaifoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougiffoit de tout, fans rien faire dont elle eut à rougir. Milord *Falmouth* jetta les yeux fur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été

ceux de Mademoiſelle *Hubert*, &, quelque tems après, l'Amour l'éleva, du poſte de Fille d'Honneur de la Ducheſſe, à un rang que toutes les Filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Ducheſſe d'*Yorck*, pour former ſa Cour, voulut voir toutes les jeunes perſonnes qui s'offrirent, &, ſans égard aux recommandations, ne choiſit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiſelle *Jennings* & Mademoiſelle *Temple* étoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choiſit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiſelle *Jennings*, parée des prémiers tréſors de la jeuneſſe, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque choſe de vif & d'animé défendoit ſon teint du fade qui d'ordinaire ſe mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la derniere main. Le tour de ſon viſage étoit gracieux, & ſa gorge naiſſante étoit de même éclat que ſon teint. Pour achever en un mot, ſa figure donnoit une idée de l'Aurore ou de la Déeſſe du Printems, telles que Meſſieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais, comme il n'étoit pas juſte qu'une ſeule perſonne poſſédat tous les tréſors de la beauté, ſans aucuns défauts, il y auroit eu quelque choſe à refaire à ſes bras & à ſes mains, pour les rendre dignes du reſte. Son nez n'étoit pas de la derniere délicateſſe, & ſes yeux faiſoient un peu grace, tandis que ſa bouche & le reſte de ſes appas portoient mille coups juſqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante

d'efprit & de vivacité. Ses geftes & tous fes mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa converfation étoit féduifante quand elle vouloit plaire, fine & délicate quand elle vouloit donner du ridicule ; mais, comme fon imagination l'emportoit fouvent & qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penfer, fes expreffions ne fignifioient pas toujours ce qu'elle vouloit & fes paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les chofes qu'elle penfoit.

Mademoifelle *Temple*, à peu près du même âge, étoit brune, en comparaifon d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le fourire agréable & l'air fpirituel. Voilà ce que c'étoit que fon extérieur. Il feroit difficile de dire ce que c'étoit que le refte ; car elle étoit fimple, glorieufe, crédule, foupçonneufe, coquette, fage, fort fuffifante & fort fotte.

Dès que ces nouveaux aftres parurent à la Cour de la Ducheffe, chacun eut les yeux deffus, & l'on forma des deffeins fur l'une & fur l'autre, foit en bien, foit en mal. Mademoifelle *Jennings* ne fut pas long tems à fe diftinguer, & à ne laiffer d'adorateurs à fes compagnes que ceux que l'efpoir du fuccès y attachoit. Son éclat éblouiffant attiroit, & les charmes de fon efprit engageoient.

Le Duc d'*Yorck*, s'étant perfuadé qu'elle étoit de fon appanage, fe mit en tête de faire valoir fes prétentions, par le même droit que le Roi fon Frere s'étoit approprié les faveurs de Mademoifelle *Wels*. Mais il ne la trouva pas d'humeur à fe mettre à fon fervice, quoiqu'elle fut à celui de la Ducheffe. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards fe promenoient toujours ailleurs quand ceux de fon Alteffe les cherchoient, &

ſi, par hazard, il en ſurprenoit quelqu'un, elle n'en rougiſſoit ſeulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occaſion de parler, & ce fut tant pis. Je ne ſçais de quelle maniere il conta ſa chance ; mais les diſcours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la ſageſſe & de la fierté. Ce qu'il avoit à propoſer ne convenoit pas trop à l'une ni à l'autre. Quoiqu'on jugeat à ſes vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réfléxions, elle s'étoit munie de quelques maximes très ſalutaires pour la conduite d'une perſonne de ſon âge. La prémiere étoit qu'il falloit être jeune pour entrer agréablement à la Cour, & ne pas être vieille pour en ſortir de bonne grace ; qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuſe réſiſtance ou par d'illuſtres foibleſſes, & que, dans un ſéjour ſi dangereux, il falloit faire ſon poſſible pour ne diſpoſer de ſon cœur qu'en donnant ſa main.

Avec de tels ſentimens, elle eut moins de peine à réſiſter aux tentations du Duc qu'à ſe débarraſſer de ſa perſévérance. Elle fut ſourde aux traités d'établiſſement dont on voulut ſonder ſon ambition, & toutes les offres de préſens réuſſirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiſer une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raiſon ? Il y avoit de la honte à laiſſer échapper une petite étourdie dont les penchans devoient au moins tenir quelque choſe de la vivacité qui brilloit dans toutes ſes manieres, & qui cependant ſe mêloit d'avoir du ſolide quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien révé ſur ſon obſtination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les diſcours ni les ambaſſades. Le papier ſouffre tout ; mais, par malheur, elle ne ſouffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets, tendres en expreſ-

ſions qu magnifiques en promeſſes, ſe fourroient ou dans ſes poches ou dans ſon manchon. Cela ne ſe faiſoit pas trop imperceptiblement, & la malicieuſe petite bête avoit ſoin que ceux qui les y avoient vus entrer les en viſſent ſortir, ſans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faiſoit que ſecouer ſon manchon, ou tirer ſon mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, & les ramaſſoit qui vouloit. La Ducheſſe fut ſouvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de ſon manque de reſpect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours que des charmes & de la ſageſſe de Mademoiſelle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la Cour, en devînt ſitot l'ornement par ſes attraits, & l'exemple par ſa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée s'y étoient mal pris, ne lui paroiſſant pas naturel que les promeſſes ne puſſent l'éblouir, ni les empreſſemens la ſéduire, elle, qui vraiſemblablement ne tenoit pas cette diſcrete morale de la prudence de ſa mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de ſon eſprit & dans les charmes de ſa perſonne ; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curioſité de l'éprouver ſe changea bientot en deſir de réuſſir dans l'épreuve. Dieu ſçait ce qu'il en fut arrivé ; car il avoit tout l'eſprit du monde, & il étoit Roi. Ces qualités ne ſont pas indifférentes. Les réſolutions de la belle *Jennings* étoient louables & bien raiſonnées ; mais l'eſprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majeſté du Prince, humiliée devant une jeune perſonne qui l'écoute, eſt bien perſuaſive. Mais Mademoiſelle *Stwart* n'eut garde de conſentir au projet du Roi.

L'allarme la prit de bonne heure; elle pria Sa Majeſté de vouloir bien laiſſer au Duc ſon frère le ſoin d'inſtruire les filles de la ducheſſe ſa belle-ſœur, & de ne ſe mêler que de la conduite de ſon troupeau, s'il n'aimoit mieux, à ſon tour, lui permettre d'écouter certaines propoſitions d'établiſſement qui ne lui paroiſſoient pas déſavantageuſes. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit, & Mademoiſelle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits qui ſe répandirent ſur ce ſujet. Nouvelle eſtime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne ſçais combien de libertés, ſans intéreſſer la ſienne. Son heure n'étoit pas encore venue; mais elle n'étoit pas ſi loin. C'eſt ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment ſa compagne débuta.

Quoique la figure de Mademoiſelle *Temple* fut toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiſelle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par ſon eſprit. Deux perſonnes très capables de lui en donner, ſi ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord *Rocheſter* & Mademoiſelle *Hubert*. Le prémier commença par la gâter en lui faiſant part de ſes productions, comme à la perſonne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'aviſa de la flatter ſur les charmes de ſa perſonne. Il lui diſoit bien que, ſi le Ciel l'avoit fait d'humeur à ſe prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été poſſible de ſe ſauver auprès d'elle, mais que, n'étant, Dieu merci, touché que de l'eſprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, ſans que cela put tirer à la moindre conſéquence. C'étoit après un aveu ſi ſincere qu'il lui préſentoit des Vers ou quelque chanſon nouvelle, & c'étoit là que tout ce qui pouvoit diſputer quelque choſe à

Mademoiſelle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ſes appas pour en faire amende honorable. De telles inſinuations tournoient ſa petite tête, que c'étoit une pitié.

La Ducheſſe s'en apperçut, &, connoiſſant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre *Temple* ſe précipitoit ſans le ſçavoir. Mais, comme il n'eſt pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas ſongé, qu'il eſt difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiſelle *Hubert* fut chargée de mettre ordre, le plus diſcretement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues converſations n'euſſent point de ſuite. Elle accepta volontiers cette commiſſion, & ſe flatta d'y réüſſir.

Elle avoit déja fait toutes les avances pour s'emparer de ſa confiance & de ſa bonne volonté. La *Temple*, moins en garde contre elle que contre *Rocheſter*, y répondoit tout de ſon mieux. Elle étoit avide de louanges & friande de toutes ſortes de ſucreries, autant que ſi elle n'eut pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ſes gouts. Mademoiſelle *Hubert* avoit l'Intendance du cabinet des bains de la Ducheſſe. Son appartement étoit tout contre, &, dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes ſortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au gout de Mademoiſelle *Temple*, & il convenoit au gout de Mademoiſelle *Hubert*, laquelle y prit plaiſir.

La belle ſaiſon étant de retour, les plaiſirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, la *Temple*, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez Mademoiſelle *Hubert*, pour ſe remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permiſſion de ſe mettre en

chemiſe, c'eſt-à-dire de ſe déshabiller chez elle, pour changer de linge en ſa préſence. Cette permiſſion n'avoit garde d'être refuſée. « Je vous l'allois propoſer, dit la *Hubert*. Ce n'eſt pas que vous ne ſoyez jolie comme un Ange dans cet habillement ; mais il n'eſt rien tel que d'être fraîchement & à ſon aiſe. Vous ne ſçauriez croire, ma chere *Temple*, pourſuivit-elle en l'embraſſant, combien vous m'obligerez d'en uſer ainſi ; mais ſurtout ce gout pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choſes, de cette petite folle de *Jennings*. Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la Cour l'admirent pour quelque éclat qui n'eſt peut-être pas tout à elle, & pour des étourderies qui ne ſont d'aucune autre & qu'ils prennent pour des traits d'eſprit. Je ne lui ai pas aſſez parlé pour en démêler la gentilleſſe ; mais, s'il n'eſt pas mieux tourné que ſes pieds, ce n'eſt pas grand choſe. On m'en a conté de belles de ſon peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment ! jamais ne ſe laver pour ſoi-même, & ne décraſſer que ce qu'il faut néceſſairement que l'on montre, c'eſt-à-dire la gorge & les mains ! »

La *Temple* avaloit cela plus doux que les confitures, & l'officieuſe *Hubert*, pour ne pas perdre de tems, la déshabilloit, en attendant ſa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une perſonne conſtituée depuis quelque tems en dignité comme Mademoiſelle *Hubert* ; mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaiſir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & Mademoiſelle *Temple* déshabillée : « Paſſons, lui dit la *Hubert*, dans le cabinet des bains ; nous pourrons y cauſer un moment, ſans craindre que quelque ſotte viſite nous vienne lanterner. » Elle y

confentit, &, s'étant toutes deux mifes fur un lit de repos : « Vous êtes trop jeune, ma chere *Temple*, lui dit-elle, pour connoître la malignité du caractere des hommes en général, & trop neuve encore en ce pays-ci pour avoir pu démêler celui de fes habitans. Je vais vous donner une idée de ces Meffieurs, du mieux qu'il me fera poffible, fans offenfer perfonne ; car je n'aime point la médifance.

« Prémierement, il faut que vous comptiez que tous les hommes de la Cour manquent de probité, de bon fens, de jugement, d'efprit ou de fincérité, c'eft-à-dire que celui qui, par hazard, aura quelques unes de ces qualités, à coup fur n'aura pas les autres. Le fafte dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite & le mépris pour celui des autres font leurs entêtemens.

« L'intérêt ou les plaifirs font les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui fuivent le prémier, vendroient Dieu le Pere, comme *Judas* vendit fon maître, & pour moins d'argent. Je vous citerois de beaux exemples, fi j'en avois le tems. Pour les fectateurs des voluptés, ou foi-difans tels, car ils ne font pas tous fi méchans qu'ils affectent de le paroître, ces Meffieurs ne refpectent ni promeffes, ni fermens, ni foi, ni loi, c'eft-à-dire ni le Ciel, ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'honneur que comme des amufemens qu'on place exprès à la Cour pour les empêcher de s'y ennuier ; & plus on a de mérite, plus on eft expofé à leurs impertinences dès qu'on les écoute, & à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas. Pour les époufeurs, ce n'eft pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêlent, on auroit beau fe flatter d'être pourvue, la fageffe & les appas y font également inutiles. Madame *de Falmouth* eft l'unique exemple

d'une fille d'honneur bien mariée ſans dot, & demandez au pauvre imbécille d'époux pour quelle raiſon il l'a priſe, je ſuis perſuadée qu'il n'en ſçait aucune, ſi ce n'eſt qu'elle a les oreilles grandes & rouges, & le pied plat. Pour la blonde *Yarbourough*, qui paroiſſoit ſi fiere de ſon établiſſement, elle eſt femme, pour tout compter, d'un grand flandrin qui, la ſemaine d'après ſon mariage, lui fit prendre congé de la Ville pour jamais, en vertu de cinq ou ſix mille livres de rente qu'il poſſede ſur les confins de Cornouaille. Hélas ! la pauvre *Blake*, je la vis partir il y a bien un an, tirée à quatre chevaux ſi maigres, que je ne crois pas qu'elle ſoit encore à moitié chemin de ſon petit Château. Que voulez-vous ! toutes les filles ont la folie de ſe vouloir marier, &, dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à ſe montrer à la Cour pour choiſir leurs époux. Mais quand cela ſeroit, c'eſt la plus ſotte condition du monde pour une perſonne qui a des ſentimens. Croyez-moi, ma chere *Temple*, c'eſt ſi peu de choſe que les plaiſirs du mariage, au prix de ſes inconvéniens, que je ne ſçais comment on peut s'y réſoudre. Fuyez-donc un ſi fâcheux engagement, au lieu de le ſouhaiter. La jalouſie, jadis inconnue dans ces innocens climats-ci, devient à la mode. Vous en ſçavez des exemples. De quelque brillante apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre eſclave, en faire votre tyran. Maîtreſſe de votre liberté, vous la ferez toujours des autres. Je vais vous donner des preuves aſſez récentes de la perfidie des hommes pour notre ſexe, & de l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence. Le Comte d'*Oxford* devint amoureux d'une Comédienne de la troupe du Duc, belle, gracieuſe, & qui jouoit dans la perfection. Le rôle de *Roxelane*, dans une piece nouvelle, l'avoit miſe

en vogue, & le nom lui en étoit refté. Cette créature, pleine de vertu, de fageffe ou, fi vous voulez, d'obftination, refufa fierement les offres de fervice & les préfens du Comte d'*Oxford*. Cette réfiftance irrita fa paffion. Il eut recours aux inveɛtives & même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire & le manger. Ce n'étoit pas grande chofe pour lui ; mais fa paffion devint fi violente, qu'il ne jouoit ni ne fumoit plus. Dans cette extrémité, l'amour eut recours à l'Hymen. Le Comte d'*Oxford*, premier Pair du Royaume, a bonne mine, comme vous voyez. Il eft de l'Ordre de la Jarretiere, qui releve un air affez noble qu'il a naturellement. Enfin, à le voir, on diroit que c'eft quelque chofe ; mais à l'entendre, on voit bien que ce n'eft rien. Cet amant paffionné lui fit préfenter une belle promeffe de mariage, authentiquement fignée de fa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient ; mais elle crut qu'elle ne rifquoit rien, lorfqu'il vint le lendemain accompagné d'un Miniftre & d'un témoin. Une autre Comédienne de fes amies figna le contrat comme témoin pour elle. Le mariage fut fait & parfait de cette forte. Vous croyez peut-être que la nouvelle Comteffe n'avoit plus qu'à fe faire préfenter à la Cour, y prendre fon rang & arborer les armes d'*Oxford* ? Point du tout. Quand il en fut queftion, on trouva qu'elle n'étoit point mariée, c'eft-à-dire, on trouva que le prétendu Miniftre étoit un Trompette du Mylord, & le témoin, fon Timbalier. Cet Eccléfiaftique & ce témoin ne parurent plus après la cérémonie, & l'on foutint à l'autre témoin que la Sultane *Roxelane* avoit apparemment cru fe marier réellement dans quelque rôle de Comédie. La pauvre créature eut beau prendre à parti les loix & la Religion, violées auffi bien qu'elle par cette fupercherie ; elle eut beau fe jetter aux pieds du

Roi, pour en demander juftice : elle n'eut qu'à fe relever, trop heureufe d'avoir une penfion de mille écus pour douaire, & de reprendre le nom de *Roxelane*, au lieu de celui d'*Oxford*. Vous me direz que ce n'étoit qu'une Comédienne, que tous les hommes n'ont pas les mêmes fentimens, & qu'on peut au moins les écouter, quand ils ne font que rendre juftice au mérite d'une perfonne faite comme vous ; mais ne vous y fiez pas, quoique vous foyez à même ; car je fçais que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l'on eft pour la *Jennings*. Le beau *Sidney* vous lorgne, Mylord *Rochefter* fe plait à vous entretenir, & le très férieux Chevalier *Littleton* fent dégourdir fa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

« Pour le prémier, j'avoue qu'il eft d'une figure toute propre à féduire les penchans d'une perfonne de votre âge ; mais, quand cette figure feroit accompagnée de quelque chofe. comme elle ne l'eft pas, & qu'il fongeroit auffi férieufement à vous qu'il veut vous le perfuader & que vous le méritez, je ne vous confeillerois pas de fonger à lui pour des raifons qu'il ne m'eft pas permis de vous dire à préfent.

« Le Chevalier *Littleton*, y va fans doute de bonne foi, puifqu'il paroît honteux de l'état où vous l'avez mis, & je crois que s'il pouvoit tant faire que d'oublier les chimeres dont il a l'imagination remplie, fur ce qu'on appelle vulgairement *être Cocu*, le bon homme vous épouferoit, & vous iriez repréfenter dans fon petit Gouvernement, où vous pafferiez gaiement vos jours à tenir les comptes du ménage & à raccommoder fes ferviettes. Quelle gloire d'avoir un Caton pour époux, dont les difcours font pleins de cenfures, & les cenfures remplies de travers !

« Milord *Rochefter* eft, fans contredit, l'hómme d'An-

gleterre qui a le plus d'efprit & le moins d'honneur. Il n'eft dangereux que pour notre fexe ; mais il l'eft au point qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en foit pour fa réputation. C'eft une bonne fortune qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, puifqu'il la poffede dans fes écrits, s'il n'en peut avoir autre chofe, &, dans le fiecle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du Public. Cependant, rien n'eft fi dangereux que les infinuations avec lefquelles il s'empare de l'efprit. Il entre dans vos gouts, dans tous vos fentimens, &, tandis qu'il ne dit pas un feul mot de ce qu'il penfe, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la maniere qu'il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête homme du monde, & le plus fincere. Je ne fçaurois comprendre ce qu'il vous veut, dans les foins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'eft pas que vous ne foyez faite de maniere à mériter tous les empreffemens du monde ; mais, quand il vous auroit tourné la tête, il ne fçauroit que faire de la plus jolie créature de la Cour ; car il y a long tems que fes débauches y ont mis ordre, avec le fecours & les faveurs de toutes les coureufes de la Ville. Voyez donc, ma chere *Temple*, ce que c'eft que cette habitude effroyable de malignité qui le poffede, à la ruine & à la confufion de l'innocence. Un fcélérat qui n'a de foins & des empreffemens pour Mademoifelle *Temple* que pour donner plus de vrai-femblance aux calomnies dont il l'a déchirée ! Vous me regardez avec étonnement, & femblez douter de la vérité de ce que j'avance ; mais je ne veux pas que vous m'en croyez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de fa poche, voyez les Vers qu'il a faits à votre louange, tandis qu'il endort votre crédulité, par des difcours flatteurs & de feints refpects.

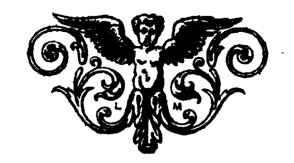
En difant cela, la perfide *Hubert* lui fait voir une

demi-douzaine de couplets outrés que *Rocheſter* avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits ſanglants & par la plus hideuſe anatomie de ſa perſonne qu'on put imaginer. *Hubert* n'avoit fait que ſubſtituer le nom de *Temple* à celui de *Price*. Cela s'accordoit avec le chant & la meſure. Il n'en fallut pas davantage, La crédule *Temple* n'eut pas plutot entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fut fait pour elle, &, dans le prémier mouvement de ſa colere, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti ſur le champ aux impoſtures du Poëte : « Ah ! pour celui-là, ma chere *Hubert*, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être auſſi belle qu'une autre ; mais, pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chere *Hubert*, j'oſe dire que perſonne n'en eſt plus éloignée ; nous ſommes ſeules, & j'aurois preſqu'envie de vous en convaincre. » La complaiſante *Hubert* le voulut bien ; mais, quoiqu'elle lui mit l'eſprit en repos, en ſe récriant avec éloge ſur tout ce qui réfutoit la Chanſon de *Rocheſter*, la *Temple* penſa ſe déſeſpérer de rage & d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eut écouté, non-ſeulement ne lui eut pas dit un mot de vrai, mais qu'il eut la cruauté de l'accuſer à faux, &, ne trouvant point d'expreſſion capable de remplir ſon dépit & la violence de ſes reſſentimens, elle ſe mit à pleurer comme une folle.

La *Hubert* la conſola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit ſi fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoiſſoit trop l'infamie, pour que de telles impoſtures euſſent lieu ; mais elle lui conſeilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ſes projets inutiles ; & lui fit voir que le mépris & le ſérieux étoient beaucoup plus

utiles dans ces occafions qu'un éclairciffement; que, s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutat, il feroit juftifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mademoifelle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces confeils. Elle fçavoit qu'un éclairciffement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, fi *Rochefter* avoit un fujet fi jufte de renouveler fes prémiers Panégyriques pour elle ; mais la précaution fut vaine. Cette converfation avoit été entendue, d'un bout à l'autre, par la niece de la Gouvernante. Cette niece avoit la mémoire du monde la plus fidelle, &, comme elle devoit voir *Rochefter* ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette converfation , pour n'en perdre pas un feul mot, lorqu'elle fe donneroit l'honneur d'en faire le récit à fon amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la chofe tourna.





CHAPITRE X

La conversation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour Mademoiselle *Hubert*, &, si la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que *Sidney* songeat à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert*, qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'assurer sur sa conduite avec Milord *Rochester*. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit sçavoir. *Temple* assura qu'elle ne regardoit plus *Rochester* que comme un monstre de perfidie, &

14

jura ſes grands Dieux qu'elle ne l'écouteroit de ſa vie & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent ſorties du cabinet, Miſſe *Sara* ſortit du bain où, durant toute cette converſation, elle avoit penſé tranſir de froid, ſans oſer s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de Mademoiſelle *Hubert* de ſe pouvoir un peu décraſſer à l'inſu de ſa maîtreſſe, &, l'autre y ayant conſenti, je ne ſçais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves, & la petite *Sara* ne faiſoit que de s'y mettre, lorſqu'elles furent allarmées de l'arrivée des deux autres. Une ſéparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui ſe tiroient par dedans, ôtoient la vue de ceux qui ſe baignoient. La femme de chambre de Mademoiſelle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux ſur la petite fille, de fermer la porte de la ſéparation & d'en ôter la clé, avant l'arrivée de ſa maîtreſſe & de Mademoiſelle *Temple.*

Elles s'étoient miſes ſur un canapé placé le long de cette ſéparation, & Mademoiſelle *Sara,* malgré ſes allarmes, avoit entendu toute la converſation, & l'avoit parfaitement retenue. Comme la belle ne s'étoit donnée tant de peine que pour recevoir plus promptement Milord *Rocheſter*, dès qu'elle put ſe ſauver, elle regagna ſon entre ſole, & *Rocheſter*, n'aiant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert* d'oſer lui faire une tracaſſerie de cette nature ; mais, quoiqu'il comprît bien que l'amour & la jalouſie en étoient cauſe, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut ſçavoir s'il étoit vrai qu'il en voulut à

Mademoiſelle *Temple*, comme la *Hubert* avoit dit qu'elle en mouroit de peur. « En pouvez-vous douter, répondit-il, puiſque cette ſincere perſonne l'a dit ? Mais vous voyez auſſi que je n'en pourrois profiter, quand la *Temple* le voudroit bien, puiſque mes débauches & les coureuſes de la ville y ont mis bon ordre. »

La niece de la Gouvernante ſe mit l'eſprit en repos ſur cette réponſe, jugeant que le reſte étoit faux, puiſqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord *Rocheſter* voulut aller dès ce même ſoir chez la Ducheſſe, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voiant, après le beau portrait que Mademoiſelle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver auſſi, dans le deſſein de lui faire une mine du plus effroiable dedain quelle put imaginer, quoiqu'elle ſe fut miſe tout de ſon mieux. Comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarraſſée de ce que tous ceux qui la rencontroient la croioient peut-être faite comme *Rocheſter* l'avoit dépeinte. Cependant, *Hubert*, qui ne ſe fioit pas trop aux promeſſes qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été ſi jolie. Chacun lui en diſoit quelque choſe ; mais, à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car, lorſqu'on lui parloit de ſa taille, de ſa fraîcheur, ou de ſes regards : « Bon ! diſoit-elle, on ſçait bien que je ne ſuis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres ; que ce qui reluit n'eſt pas or, & que, ſi j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reſte eſt une miſere.

La *Hubert* avoit beau la pouſſer, elle alloit toujours ſon train, &, ne ceſſant de ſe dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit. Lorſ-

que Milord *Rochefter* arriva, elle en rougit d'abord, pâlit enfuite, s'ébranla pour aller à lui, fe retint, tira fes gans l'un après l'autre jufques au coude, &, après avoir trois fois ouvert & refermé fon éventail avec violence, elle attendit qu'il la faluat à fon ordinaire, &, dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, & lui tourna le dos. *Rochefter* n'en fit que fourire, &, voulant que fes reffentimens fuffent encore plus marqués, il fit le tour de fa perfonne; &, s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoifelle, lui dit-il, rien n'eft fi glorieux que de briller comme vous faites, après une auffi fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois heures durant, & Mademoifelle *Hubert* au retour, fans en paroître abbatue, voilà ce qui s'appelle un tempérament. »

Mademoifelle *Temple* avoit naturellement le regard tendre ; mais elle fut tranfportée d'une colere fi violente, voiant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil, quand elle les tourna fur lui. *Hubert* la pinça par le bras, fur le point que ce regard alloit être foutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, &, remettant pour une autre fois les remercimens qu'il devoit à Mademoifelle *Hubert*, il fe retira tout doucement. *Hubert*, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fut rien de l'autre converfation, ne laiffa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire ; mais *Temple*, prête à fuffoquer de tout ce qu'elle fçavoit pour le confondre fans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la premiere occafion, malgré la parole qu'elle avoit donnée, quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochefter avoit un efpion fidele auprès de ces belles.

C'étoit la petite Miſſe *Sara*, raccommodée, par ſon conſeil & le conſentement de ſa tante, avec Mademoiſelle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il fut par cet eſpion que la femme de chambre de la *Hubert*, ſoupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit ſortie de ſon ſervice; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croioit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide & qu'elle mangeoit les confitures de Mademoiſelle *Temple*. Quoique ces avis fuſſent de peu de conſéquence, on ne laiſſa pas de louer la petite fille de ſon exactitude, &, quelques jours après, elle en vint donner un, tel qu'on le ſouhaitoit.

Rocheſter fut informé par elle que Mademoiſelle *Hubert* & ſa favorite devoient ſe promener à neuf heures du ſoir dans le Mail du Parc; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loups. Elle ajouta que Mademoiſelle *Hubert* s'étoit fort oppoſée à ce projet, mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* aiant réſolu d'en paſſer ſa fantaiſie.

Rocheſter prit ſa réſolution ſur cet avis. Il fut chercher *Killegrew*, ſe plaignit à lui du tour que Mademoiſelle *Hubert* avoit oſé lui jouer, lui demanda ſon aſſiſtance pour s'en venger, & l'obtint, &, l'aiant informé de la maniere qu'il vouloit s'y prendre & du rôle qui le regardoit dans cette avanture, ils ſe rendirent dans l'allée du Mail.

Bientot y parurent nos Nymphes, en maſcarades. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs viſages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leur loup. Il n'y avoit que peu de monde au Parc, &, d'auſſi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas, pour s'en approcher, dans le deſſein de laver la tête au perfide *Rocheſter*, ſous la figure d'un autre, quand *Hubert*

l'arrêtant : « Où courez-vous donc ? lui dit-elle ; n'auriez-vous point envie d'attaquer de converſation ces deux diables pour vous expoſer à toutes les impertinences qu'ils ſont capables de vous dire? « Ces rémontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'avanture, & tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que *Rocheſter* pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. *Rocheſter* choiſit *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de ſa répugnance, &, faiſant ſemblant de ſe méprendre à ſes habits : « Eh ! Mademoiſelle *Hubert*, lui dit-il, ne tournez point tant la tête devers eux. Je ne ſçais par quel hazard vous êtes toutes deux ici ; mais je ſçais bien que c'eſt fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre ſerviteur & votre ami. »

Ce début donna de la curioſité pour le reſte, & Mademoiſelle *Temple* parut plus diſpoſée à l'écouter. *Killegrew*, voiant que les autres s'étoient inſenſiblement éloignés : « Au nom de Dieu, dit-il, de quoi vous aviſez-vous de vous déchaîner contre Milord *Rocheſter*, que vous connoiſſez pour le plus honnête homme de la Cour, & que vous donnez cependant pour le plus grand ſcélérat à la perſonne qu'il eſtime & qu'il honore le plus ? Que deviendriez-vous s'il ſçavoit que vous avez fait accroire à Mademoiſelle *Temple* que c'eſt ſur elle qu'il a fait certains couplets de Chanſon faits, comme vous ſçavez auſſi bien que moi, contre la groſſe *Price* plus d'un an avant qu'il fut queſtion de la belle *Temple*. Ne ſoyez point ſurpriſe que j'en ſçache tant ; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous

dire de bonne amitié. Votre paſſion & vos déſirs pour la jeune *Temple* ne ſont plus ignorés que d'elle ; car, de quelque maniere que vous ayez ſurpris ſon innocence, on lui rend aſſez de juſtice pour croire qu'elle vous traiteroit comme a fait Madame *de Falmouth*, ſi la pauvre fille ſçavoit ce que vous lui voulez. Je vous conſeille donc de ne point pouſſer les choſes plus loin auprès d'une perſonne trop ſage pour vous le permettre. Je vous conſeille encore de reprendre votre femme de chambre pour ſupprimer le ſcandale de ſes diſcours. Elle dit partout qu'elle eſt groſſe, vous impute le fait, & vous accuſe de la derniere ingratitude ſur de ſimples ſoupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces ſortes de choſes ; mais, afin que vous ne doutiez point que ce ne ſoit de ſa propre bouche que je les tiens, elle m'a parlé de votre converſation dans le cabinet des bains, des portraits que vous y aviez faits de tous les hommes de la Cour, de la malice artificieuſe dont vous aviez donné les couplets ſi peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite ; de quelle maniere la pauvre *Temple* avoit donné dans le panneau que vous lui tendiez, pour juſtifier ſes appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien, c'eſt d'avoir révélé certains ſecrets que la Ducheſſe ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ſes filles d'Honneur. Songez-y bien, & ne négligez pas de faire quelque réparation au Chevalier *Littleton*, pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne ſçais ſi c'eſt de votre femme de chambre qu'il le tient ; mais je ſçais bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il eſt homme à tenir ſa parole ; car, afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de Stoïcien & cette gravité de Juriſconſulte, je veux bien vous apprendre que c'eſt le plus emporté de tous les hommes.

Comment ! ce ſont des choſes horribles que ces invectives. Il dit que c'eſt bien à faire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalouſie, qu'il s'en plaindra ſi vous continuez ; que ſi Son Alteſſe ne lui fait pas juſtice, il ſe la fera lui-même, & vous donnera de ſon épée dans le ventre, quand ce ſeroit entre les bras de Mademoiſelle *Temple ;* qu'il eſt bien ſcandaleux que toutes les filles d'Honneur paſſent par vos mains avant que de pouvoir ſe reconnoître.

« Voilà Mademoiſelle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous ſavez mieux que moi ſi ce que je viens de vous dire eſt véritable, & c'eſt à vous à voir quel uſage il vous plaira faire de mes avis. Mais, ſi j'étois à votre place, je ferois la paix de Milord *Rocheſter* auprès de Mademoiſelle *Temple*. Encore une fois, qu'il ne ſçache pas que vous ayez abuſé de l'innocence de cette fille pour noircir la ſienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement & qui, de la probité dont il eſt, ſe ſeroit bien gardé de jetter les yeux ſur elle, s'il n'avoit eu deſſein de l'épouſer. »

Mademoiſelle *Temple* avoit exactement tenu ſa parole pendant ce diſcours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confuſion l'avoient ſaiſie.

La *Hubert* & *Rocheſter* la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre, choſes incroyables à ſon avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonſtances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa tête fut remplie à ce récit.

Rocheſter & *Killegrew* les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue ; mais, dès qu'elle eut un peu repris ſes eſprits, elle regagna Saint-James à grands pas, ſans répondre à ce que l'autre lui put dire, &, s'étant enfermée dans ſa chambre, la prémiere choſe

qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de Mademoiselle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la confidéroit plus que comme un monftre funefte à l'innocence du beau fexe, de quelque fexe qu'elle put être. Elle rougiffoit des privautés qu'avoit eues auprès d'elle une créature dont la femme de chambre étoit groffe, fans avoir été dans un autre fervice que le fien. Elle lui renvoya donc toutes fes hardes, redemanda les fiennes, & réfolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiselle *Hubert*, d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit prife pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faifoit prendre, depuis cette converfation, des airs fi furprenans ; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit refter la femme de chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer fes habits, &, voulant la furprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclairciffemens, elle entra tout doucement dans fa chambre, comme elle alloit changer de linge & l'embraffa. La *Temple* fe trouva entre fes bras, avant que de l'avoir apperçue : tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à fon imagination. Elle crut lui voir les regards d'un fatyre, avec des empreffemens encore plus odieux, &, fe démêlant avec indignation d'entre fes bras, elle fe mit à faire des cris effroiables, appellant le Ciel & la terre à fon fecours.

Les prémieres qui vinrent à cette allarme furent la Gouvernante & fa niece. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemife, toute effraiée, repouffoit Mademoiselle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en approchoit que pour apprendre le fujet de fes tranfports. Dès que la Gouvernante vit cette fcene, elle fe mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie

Gouvernante, lui demanda ſi c'étoit pour elle que Son Alteſſe entretenoit des filles d'Honneur, ſi elle n'avoit point de honte de venir juſques dans leur appartement à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Ducheſſe. Tout cela confirmoit *Temple* dans ſes erreurs, & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, ſans pouvoir faire entendre raiſon à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou poſſédées. Le lendemain Miſſe *Sara* ne manqua pas de conter cette avanture à ſon amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient allarmé l'appartement des filles, & comme elle & ſa tante, accourant à ſon ſecours, avoient penſé ſurprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après, l'avanture, avec pluſieurs circonſtances qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faiſoit foi, contant par tout comme la pudeur de Mademoiſelle *Temple* l'avoit échappé belle, & que Miſſe *Sara* ſa niece n'avoit conſervé ſon honneur que parce que les bons avis de Milord *Rocheſter* l'avoient dès long tems obligée de lui défendre tout commerce avec une perſonne ſi dangereuſe. *Temple* ſut dans la ſuite que les couplets qui l'avoient ſi fort aigrie n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde l'en aſſuroit, en concevant une nouvelle horreur pour *Hubert* ſur cette ſupercherie. Tant de refroidiſſement après tant de familiarités, fit croire à bien des gens que l'avanture n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit aſſez pour diſgracier la *Hubert* de la Cour, & pour la décrier dans la Ville ; mais la Ducheſſe la ſoutint, comme elle avoit déjà fait, traita l'hiſtoire d'un bout à l'autre de chimere ou de calomnie, gronda *Temple* de ſon impertinente crédulité, chaſſa la Gouvernante avec la niece, pour les impoſtures dont elles

ſoutenoient cette fable, & fit quantité d'injuſtices pour rétablir l'honneur d'*Hubert*, ſans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ſes raiſons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la ſuite.

Mademoiſelle *Temple*, qui ne ceſſoit de s'accuſer d'injuſtice au ſujet de Mylord *Rocheſter*, & qui, ſur la parole de *Killegrew*, le croioit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occaſion de ſe juſtifier dans ſon eſprit, en lui faiſant quelque ſorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables diſpoſitions entre les mains d'un homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croioit; mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car, dès qu'un mot ſe trouvoit au bout de ſa langue ou de ſa plume, il le lâchoit ſur le papier ou dans la converſation, ſans aucun égard aux conſéquences. Les Miniſtres, les Maîtreſſes & ſouvent le Maître lui-même en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la premiere de ſes diſgraces eut été la derniere.

Ce fut dans le tems que *Temple* le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mademoiſelle *Hubert* leur avoient à tous deux couté que la Cour lui fut interdite pour la troiſieme fois. Il partit ſans avoir vu *Temple*, mena la Gouvernante diſgraciée à ſa maiſon de campagne, fit ſon poſſible pour cultiver quelques diſpoſitions que ſa niece ſe trouvoit pour le Théatre; mais, voyant qu'il n'y réüſſiſſoit pas ſi bien que dans ſes autres inſtructions, après l'avoir eue quelques mois avec Madame ſa tante à ſa maiſon de campagne, il ne laiſſa pas de la faire recevoir dans la Troupe

du Roi l'hyver d'après, & le public lui fut obligé de la plus jolie mais de la plus mauvaiſe Comédienne du Roiaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiſelle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la ſuite. Un reſte de tendreſſe pour elle ſubſiſtoit encore dans ſon cœur, malgré l'abſence & ce qu'il avoit promis au Chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant ſon abſence; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritat ſon attention. Mademoiſelle *Bointon* s'aviſa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un aſſez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languiſſante, de parler gras & d'avoir deux ou trois foibleſſes par jour. La prémiere fois que *Talbot* jetta les yeux ſur elle, une de ſes foibleſſes la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanoüiſſoit à ſon intention. Il le crut, s'empreſſa pour la ſecourir, &, depuis cet accident, il ſe donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutot pour lui ſauver la vie que pour lui marquer de la tendreſſe. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, &, ſelon les apparences un des plus robuſtes. Cependant, elle laiſſoit aſſez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicateſſe d'une compléxion comme la ſienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir ſa femme; & peut-être l'eut-elle été dès lors, comme elle le fut après, ſi les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fuſſent oppoſés.

Je ne ſçais par quel hazard elle ne s'étoit point encore

offerte à ſes yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, ſon eſprit & ſa vivacité lui furent également vantés. Il le crut ſur la foi publique. Il trouva quelque choſe d'aſſez rare de voir la diſcrétion & la vivacité ſi bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante ; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de ſa perſonne au-deſſous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda gueres à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fut dans la vraiſemblance, & Mademoiſelle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, ſans trop ſe flatter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de nobleſſe, pour ne pas dire de faſte, dans ſes manieres. La faveur du Duc, qui le diſtinguoit aſſez, relevoit tout cela ; mais le plus eſſentiel de ſon mérite pour elle étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de ſon maître. Toutes ces qualités étoient du reſſort des maximes & regles qu'elle s'étoit propoſée de ſuivre en fait d'amans. Ainſi, quoiqu'il ne vit pas ſes penchans entiérement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient préſentés avant lui.

Perſonne ne ſe mit en tête de traverſer ſon bonheur, & Mademoiſelle *Jennings*, voyant que la Ducheſſe approuvoit les deſſeins de *Talbot*, après s'être bien conſultée, ſentit qu'en l'épouſant ſans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour ſon ſervice, & que ſa raiſon lui étoit plus favorable que ſon cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point ſi c'étoit à ſon cœur ou bien à ſa raiſon qu'il en étoit redevable, & ne ſongea qu'à preſſer l'accompliſſement de ſon bonheur. On eut juré qu'il y touchoit ; mais l'amour ne feroit plus

amour s'il ne se plaisoit à reculer les félicités ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation ni à la sagesse de Mademoiselle *Jennings* fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire, &, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la Duchesse, sous la protection de Madame de *Castelmaine*. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, & la sienne avoit un fond de gaieté qui réjouissoit par tout. Elle avoit fait connoissance avec *Jennings* avant *Talbot*. Comme elle sçavoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mademoiselle *Jennings*, & les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car, quoiqu'elle ne voulut rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'apperçut du gout extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fut avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un ton de tuteur, plutot que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance quand elle se le mettoit en tête, &, comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de *Price* que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de lui dire qu'il se mêlat de ses affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa con-

duite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner. Il s'offença d'une ſortie qu'on lui faiſoit ſi mal à propos dans les termes où ils en étoient; &, la quittant plus bruſquement qu'il ne convenoit aux reſpects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il ſe laſſa de ce perſonnage quand il vit qu'il ne ſervoit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui ſervit auſſi peu. Son repentir ni ſes ſoumiſſions ne la ramenerent pas, & la petite mutine boudoit encore, lorſque *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foibleſſes de la *Caſtelmaine*, & plus de deux que le Roi s'ennuioit de ſes triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des prémiers, & l'avoit obligé de s'abſenter de la Cour pour quelque tems, ſur le point qu'on alloit lui envoier les ordres; car, quoique Sa Majeſté n'eut plus que de certains égards pour Madame de *Caſtelmaine*, il ne trouva pas bon qu'une Princeſſe qu'il avoit honorée d'une diſtinction publique & qui ſe trouvoit encore couchée ſur l'état de ſes dépenſes pour d'aſſez gros articles, parut attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu pluſieurs démêlés avec la Belle ſur ce ſujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés que, lui conſeillant de faire plutot des graces à *Jacob Hall* pour quelque choſe, que de mettre ſon argent à *Germain* pour rien, puiſqu'il lui ſeroit encore plus glorieux de paſſer pour la maîtreſſe du prémier que pour la très humble ſervante de l'autre, la *Caſtelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuoſité de ſon tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritoit le moins; qu'il ne ceſſoit de lui

faire de ces querelles injuftes depuis que la baffeffe de fes penchans s'étoit déclarée ; qu'il ne falloit, pour un gout comme le fien, que des oifons bridés, tels que la *Stwart*, la *Wels* & cette petite gueufe de Comédienne qu'il leur avoit depuis quelque tems affociée. Des larmes de fureur fe mêloient ordinairement à ces orages; enfuite reprenant le rôle de *Médée*, la fcene fe fermoit en le menaçant de mettre fes enfans en capilotade & fon Palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée qui, toute belle qu'elle fut, reffembloit bien moins à *Médée* qu'à fes dragons quand elle étoit dans fes tranfports ?

Le bon Prince aimoit la paix, &, comme il ne fe commettoit gueres à ces occafions qu'il ne lui en coutat quelque chofe pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun fe plaignoit de fon côté, le Chevalier de Grammont, du confentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent repréfentés de part & d'autre; &, ce qu'il y a de rare, il trouva le moïen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils accepterent, favoir :

Que Madame de *Caftelmaine* abandonneroit *Germain;* que, pour preuve de fa difgrace, elle confentiroit qu'on l'envoiat faire un tour à la campagne ; qu'elle ne feroit plus de railleries au fujet de la *Wels*, ni de vacarmes fur celui de la *Stwart*, fans que le Roi fut tenu de rien changer en fa conduite pour elle ; que, moïennant ces condefcendances, il lui donneroit inceffamment le titre de Ducheffe, avec tous fes honneurs, tous fes priviléges & une augmentation d'appointement pour en foutenir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les cenfeurs, car il y

en a toujours ſur les conventions de l'Etat, prétendirent que le Médiateur du traité, joüant tous les jours avec Madame de *Caſtelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuié ce dernier article en ſa faveur.

Quelques jours après, aiant pris le titre de Ducheſſe de *Cléveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maiſon de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours, & le Chevalier de Grammont, en aiant obtenu la permiſſion du Roi, l'avoit portée au bon-homme *St. Albans*. C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoier à ſon neveu, ce fut inutilement. Car, ſoit qu'il voulut faire déplorer ſon abſence aux beautez de Londres & les faire crier contre l'injuſtice du ſiecle & la tyrannie du Prince, il reſta plus de ſix mois à la campagne, faiſant du petit Philoſophe aux yeux des chaſſeurs du voiſinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la Fortune. Cela lui parut ſi beau, qu'il y ſeroit reſté bien plus long-tems, s'il n'eut entendu parler de Mademoiſelle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ſes charmes, perſuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de ſa réſiſtance & de ſa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de ſa colere; &, quittant ſon exil pour la ſubjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot*, raiſonnablement amoureux, étoit brouillé, ſelon lui, ſi peu raiſonnablement, avec Mademoiſelle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un Héros en amour. La *Price*, en lui contant les avantures de Madame de *Cléveland* en avoit ſouvent fait mention, ſans rien diminuer de la foibleſſe dont la Renommée vouloit que ce Héros ſe portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eut la derniere cu-

riofité de voir un homme dont la perfonne entiere ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertez du beau Sexe.

Germain étoit donc venu fatisfaire cette curiofité par fa préfence ; &, quoiqu'on trouvât fon brillant un peu brouillé du féjour de la campagne, que fa tête parut plus groffe & fes jambes plus menuës qu'à l'ordinaire, la petite tète de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de fi parfait, &, cédant à fa destinée, la belle s'en laiffa coëffer encore moins raifonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chofe de plus de la délicateffe d'une perfonne jufqu'alors affez difficile.

Germain ne fut point furpris de cette conquête, quoiqu'il y fut affez fenfible ; car fon cœur y prit bientôt autant de part que fa vanité. *Talbot*, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de fa défaite, en penfa créver de dépit & de jaloufie ; mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en créver que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; &, s'étant paré d'une feinte indifférence, il fe mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement qui commençoit de cet air.

Cependant, *Germain* joüiffait tranquillement du plaifir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarez pour lui. La Ducheffe, qui l'avoit prife fous fa protection depuis qu'elle avoit refufé de fe mettre fous celle du Duc, fonda les intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des affurances que lui donnoit un homme dont la probité furpaffoit de beaucoup le mérite en amour. Il laiffa donc voir à toute la Cour qu'il vouloit bien l'époufer, quoiqu'il ne voulut pas la preffer fur la conclufion. Tout le monde faifoit compliment à la belle *Jennings* d'avoir réduit à cet état la terreur des maris,

& le fleau des amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un établiſſement heureux & prochain ; mais il faut toujours compter avec la Fortune, avant que de compter ſur la certitude des félicitez.

Le Roi n'avoit pas coutume de laiſſer ſi long-tems Milord *Rocheſter* en exil. Il s'en ennuia, &, trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plut à Sa Majeſté de l'y rappeller. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands, où la politeſſe, à la vérité, ne régne pas tant qu'à la Cour, mais où les plaiſirs, le luxe & l'abondance régnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son deſſein, au commencement, n'étoit que de ſe faire initier aux miſteres de ces habitans fortunez, c'eſt-à-dire, en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs feſtins, à leurs commerces de plaiſirs, &, ſuivant les occaſions, à ceux de Meſdames leurs épouſes. Comme ſon eſprit étoit de la portée de tous les eſprits qu'il vouloit, il faut voir comment il s'inſinua dans l'épaiſſeur de celui des opulens Echevins, & dans la délicateſſe de celui de leurs tendres & très magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les aſſemblées ; &, tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes & les foibleſſes du Gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter poüille aux vices des Dames de la Cour, & à ſe révolter contre les maîtreſſes du Roi. Il diſoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple que ce maudit uſage étoit introduit ; que les beautez de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville, & que, cependant, un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien aſſez d'une femme ; enſuite de quoi, renchériſſant ſur tous leurs murmures, il diſoit qu'il ne

comprenoit pas que le feu du Ciel ne fut déja tombé ſur *White-Hall*, vu qu'on y ſouffroit des garnemens comme *Rocheſter*, *Killegrew* & *Sidney*, qui ſoutenoient que tous les Maris de Londres étoient cocus & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu ſi cher & ſi déſiré dans toutes leurs cotteries, qu'il ſe laſſa de l'empiffrerie des feſtins & de l'empreſſement des Marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité, & ce fut là que, changeant encore d'habits & de nom pour un nouveau perſonnage, il fit ſous-main courrir des billets portant qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un Medecin Allemand farci de ſecrets merveilleux & de remêdes infaillibles. Les ſecrets étoient de lire dans le paſſé, comme de prédire l'avenir, par le ſecours de l'Aſtrologie. La vertu des remêdes conſiſtoit principalement à ſoulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, ſoit par trop de charité pour le prochain, ſoit par trop de complaiſance pour elles-mêmes.

Ses prémieres pratiques ne s'étendant que ſur le voiſinage, ne furent pas trop conſidérables; mais, ſa réputation s'étant bientot répandue juſqu'à l'autre bout de la Ville, bientot arriverent les ſoubrettes de la Cour & les femmes de chambre de qualité, qui, ſur les merveilles qu'elles publioient du Medecin Allemand, furent ſuivies de quelques-unes de leurs Maitreſſes.

Parmi les ouvrages d'eſprit peu ſérieux, jamais il n'y en eut de ſi agréables & de ſi remplis de feu que ceux de Milord *Rocheſter*; & de tous ſes ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertiſſant eſt un détail de toutes les fortunes & des différentes avantures qui lui paſſe-

rent par les mains, pendant qu'il profeffoit la Medecine & l'Aftrologie dans les Faux-bourgs de Londres.

La belle *Jennings* penfa bien être placée dans ce Recueil; mais l'avanture qui la fauva, n'empêcha pas qu'on n'apprit dans la fuite le deffein qu'elle avoit eu de rendre vifite au difeur de bonne avanture.

Les prémieres femmes de chambre qui l'avoient confulté, n'étoient autres que celles des filles-d'honneur. Elles avoient grand nombre de queftions à faire & quelques doutes à propofer, tant fur leur compte que fur celui de leurs maitreffes. Elles eurent beau fe déguifer, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la *Temple*, de la *Price* & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chaffée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de fraieur. Celle de Mademoifelle *Temple* jura qu'il l'avoit affurée qu'elle auroit la petite verolle, & fa Maitresse l'autre, dans deux mois au plûtard, fi fa Maitreffe ne fe donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La foubrette de la *Price* affura que, fans la connoitre, n'aiant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit dit que, felon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fut au fervice de quelque bonne perfonne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque chofe de particulier touchant leurs affaires, en avoit allarmé ou diverti leurs Maitreffes, n'aiant pas manqué, felon la coutume, d'ajouter à la vérité pour rendre la chofe plus merveilleufe.

Price entretenoit un jour fa nouvelle amie, & le diable tenta fur le champ fa nouvelle amie d'aller en perfonne voir ce que c'étoit que ce nouveau Magicien.

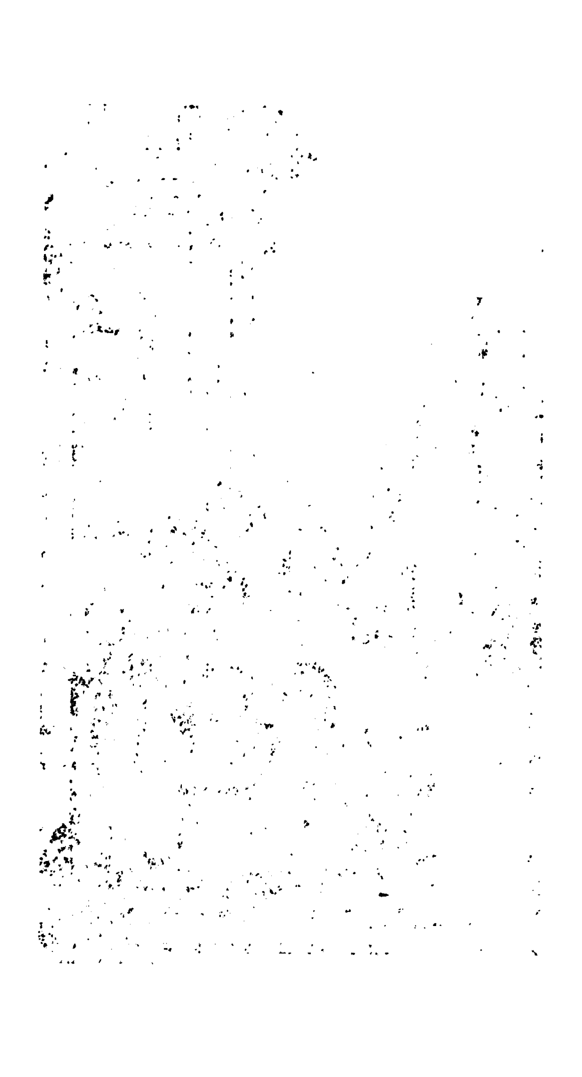
L'entreprife étoit des plus étourdies ; mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings*, qui croioit qu'on pouvoit

ſe moquer des apparences, pourvu qu'on fut innocente dans le fonds. *Price* étoit la complaiſance même, &, cette belle réſolution priſe, on ne ſongea plus qu'aux moiens de l'exécuter.

Jennings étoit très difficile à déguiſer, à cauſe de ſon éclat extrême & de quelque choſe de ſingulier dans ſon air & ſes manieres. Cependant, après avoir bien révé, ce qu'elles imaginerent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges aux Comédies & dans les promenades publiques. Cela fut bien tot fait. La *Price* ſe traveſtit à-peu-près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges ; &, s'étant embarquées dans un Fiacre, elles s'abandonnerent à la Fortune ſans autre eſcorte que celle du caprice & de l'indiſcrétion.

La Ducheſſe étoit à la Comédie avec ſa ſœur : Mademoiſelle *Jennings* s'en étoit diſpenſée ſur une feinte indiſpoſition. Elle nageoit dans la joie, voiant cet heureux commencement de leur avanture ; car elles s'étoient déguiſées, avoient traverſé le Parc, & pris leur fiacre à la porte de *White-Hall*, ſans aucun obſtacle. Elles s'en félicitoient réciproquement ; & la *Price*, aiant bien auguré de l'iſſue de leur entrepriſe par un début ſi fortuné, s'aviſa de demander à ſa compagne ce qu'elles alloient faire chez le ſorcier, & ce qu'elles avoient à lui propoſer.

Mademoiſelle *Jennings* lui dit que, pour elle, c'étoit la curioſité plutot qu'autre choſe qui l'y menoit ; qu'elle étoit pourtant réſolue de lui demander, ſans nommer perſonne, par quel hazard un homme, amoureux d'une jeune perſonne aſſez jolie, ne ſe preſſoit pas de l'épouſer, puiſque cela devoit être aſſez divertiſſant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit en riant que, ſans aller au Devin, rien n'étoit plus aiſé que d'expliquer



[illegible] sujet [illegible]

[illegible] à la [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] que [illegible]

[illegible] à la [illegible] de cette [illegible]

[illegible] de leur [illegible]

[illegible] chez [illegible]

Mademoiselle [illegible] pour [illegible], la curiosité [illegible] étoit pourtant [illegible] une bonne [illegible] assez [illegible] fort [illegible] cela [illegible] à [illegible]



Chauvet del. et sculp *Imp. Ch. Delâtre.*

cette énigme, lui en aiant déjà dit quelque chofe dans le Journal des actions de Madame de *Cléveland*.

A cet endroit de la converfation, elles fe trouverent près de la Comédie. La *Price*, après un moment de réflexion, lui dit que, puifque la fortune les favorifoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jufques dans la falle de la Comédie, à la barbe de la Ducheffe & de toute fa Cour. La propofition fe trouvant digne des fentimens de l'une & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, paierent leur fiacre &, fe coulant le long d'une infinité de caroffes, elles gagnerent à grande peine la porte de la Comédie. *Sidney*, plus beau que le bel Adonis & plus paré qu'à fon ordinaire, y defcendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il fe donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même pour fonger à elle, & paffa fans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le fecond qui débarqua. La belle *Jennings*, un peu raffurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui préfentant fon panier, tandis que la *Price*, plus faite au langage, lui difoit d'acheter fes belles oranges. « Pas pour le préfent, dit-il, en les regardant avec attention; mais, fi tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. » Et, tandis qu'il tenoit ce difcours à l'une, il tenoit la main fous le menton à l'autre en vifitant quelque peu fa gorge Ces familiaritez faifant oublier à la petite *Jennings* le perfonnage qu'elle repréfentoit, après l'avoir repouffé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation qu'il étoit bien infolent d'ôfer... « Ha, ha! dit-il, voici, ma foi, qui eft nouveau! une petite P... qui, pour faire valoir fa marchandife, fait la prétieufe & prétend avoir des fentimens! »

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu ſi dangereux ; &, l'aiant priſe ſous le bras, elle l'emmena toute émue encore de l'inſulte qu'on venoit de faire à ſa fierté.

Mademoiſelle *Jennings*, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner ſans mettre fin à l'autre avanture ; mais, *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foibleſſe, après tant de valeur, elle conſentit à voir promptement l'Aſtrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adreſſe ; mais il n'en fut pas beſoin : le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit qu'il ſavoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Medecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorſque la fortune s'aviſa de leur tourner le dos.

Broncard avoit diné par hazard chez un Marchand de ces quartiers, &, juſtement comme il en ſortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuſes d'oranges en caroſſe, dont l'une paroiſſoit avoir un fort joli viſage, lui donnerent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces ſortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour qui avoit le moins d'eſtime pour le beau Sexe, & avoit le moins de miſéricorde pour ſa réputation. Il n'étoit point jeune, ſa figure étoit déſagréable ; cependant, avec beaucoup d'eſprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il ſe rendoit juſtice ſur ſon mérite, &, perſuadé qu'il ne pouvoit réuſſir qu'auprès de celles qui voudroient de ſon argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit, à quatre ou cinq milles de Londres, une petite maiſon de campagne, toujours meublée de quelques griſettes. Du reſte, fort homme-de-bien & le prémier joüeur d'échecs du Roiaume.

Price, allarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles puſſent rencontrer, détourna la tète, dit à ſa compagne d'en faire autant & au fiacre d'avancer. *Broncard* les ſuivit à pied, ſans qu'elles s'en fuſſent apperçues, &, le caroſſe étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en ſortirent. Il venoit derriere, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins témeraire dans ſes préjugez. Il ne douta pas que Mademoiſelle *Jennings* ne fut une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fut ſa femme d'affaire. Il avoit été ſurpris de les voir beaucoup mieux chauſſées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en ſortant d'un caroſſe fort haut, eut montré la plus jolie jambe qu'on put voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ſes deſſeins, il réſolut de l'acquérir, à quelque prix que ce fut pour la mettre dans ſon Serrail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre juſtement dans cet endroit. *Broncard* ſe mit d'abord entre elles; &, dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues; mais, ſans faire attention à leur ſurpriſe, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant ſa bourſe de l'autre, il entroit en matiere, quand il vit qu'elle tournoit le viſage de l'autre côté, ſans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda ſous le nez, malgré qu'elle en eut. Il en fit autant à l'autre; &, les aiant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire ſemblant.

Le vieux renard ſe poſſédoit à merveille dans ces occaſions; &, les aiant un peu tourmentées pour leur ôter tout ſoupçon, il les quitta, diſant à *Price* qu'elle étoit bien ſotte de refuſer ſes offres, & que la petite créature ne gagneroit peut-être pas d'un an ce qu'il ne

tenoit qu'à elle de gagner dans un jour ; que les tems étoient bien changés depuis que les filles d'honneur de la Reine & de la Ducheſſe couroient ſur le marché des pauvres avanturieres de la Ville. Il regagna ſon caroſſe en diſant cela, tandis qu'elles ſe cachoient le nez en loüant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de ſortir de ce danger, ſans être découvertes.

Broncard, de ſon côté, qui n'eut pas pris mille belles guinées de cette rencontre, loüoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas aſſez allarmées pour rompre leur deſſein ; car il ne doutoit pas que Mademoiſelle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte qui ne leur auroit d'abord donné que de la confuſion.

C'eſt pourquoi, bien que *Germain* fut le meilleur de ſes amis, il ſentoit une joie ſecrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fut cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le ſauver de cette avanture, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient eſſuié ces allarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, aſſemblés autour du caroſſe pour en eſcamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorſqu'après avoir abandonné le projet de voir le diſeur de bonne avanture, elles étoient revenues pour ſe mettre en carroſſe. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour ſe tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille fraieurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient diſtinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnerent le

Palais Saint-James, faifant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des fraieurs & allarmes qu'elles venoient d'effuier.

Broncard, qui, felon le peu d'eftime qu'il avoit pour la fageffe du beau Sexe, auroit mis fa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laiffa pas d'en garder religieufement le fecret, parce qu'il vouloit abfolument que le bienheureux *Germain* époufât une petite coureufe de bonnes fortunes qui fe donnoit pour le modele de la fageffe, afin qu'il put, dès le lendemain de fon mariage, lui faire compliment fur la créature qu'il avoit époufée. Mais il ne plut pas au Ciel de lui donner ce plaifir, comme nous verrons dans la fuite.

Mademoifelle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de fes parentes, comme on a dit. Le Chevalier de Grammont avoit beaucoup fouffert pendant cette petite abfence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une vifite, fur quelque prétexte que ce put être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit fecours dans l'extrémité de fon impatience.

Mademoifelle d'*Hamilton* revint enfin. Madame *Whittnell* voulut la ramener par politeffe, en apparence. La cérémonie, par tout emploiée jufqu'à outrance, eft le cheval de bataille de la nobleffe campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on fe fervoit pour faire confentir un mari quelque peu bizarre au voiage de Madame fa femme. Peut-être fe fut-il donné lui-même l'honneur de conduire Mademoifelle d'*Hamilton* jufques à Londres, s'il n'eut été occupé de certaines remarques fur l'Hiftoire Eccléfiaftique, auxquelles il travailloit depuis long-tems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *Whittnell* n'y auroit pas trouvé fon compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute Angloise : pétrie de lis & de roses, de neige & de lait, quant aux couleurs ; faite de cire, à l'égard des bras & des mains, de la gorge & des pieds ; mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus mignons ; mais c'étoit toujours le même visage. On eut dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servi durant la journée. Que voulez-vous ? la nature en avoit fait une poupée dès son enfance, & poupée jusqu'à la mort resta la blanche *Whittnell*. Son mari, Monsieur de *Whittnell*, avoit étudié pour être d'Eglise, mais, son frere aîné s'étant laissé mourir dans le tems que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiselle *Beddingfield*, dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; il avoit un air spéculatif & sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands Théologiens du Roiaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les Livres, se couchoit de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit ; &, quand il la quittoit, il la laissoit profondement endormie. Sa conversation eut été vive pendant le repas, si Madame *Whittnell* eut possédé comme lui le Docteur Angélique, ou qu'elle eut aimé la dispute ; mais, n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême desir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres ; mais, quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu satisfaire cette envie ; & ce n'étoit donc pas sans raison, qu'elle s'ennuioit de la vie qu'on lui faisoit mener à *Pékam*. L'oisiveté d'un si triste lieu par sa si-

tuation lui parut insupportable ; &, comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espece de réproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner ; car elle étoit persuadée que, quoique le Ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réfléxions, & quelques raisonnemens sur ces réfléxions, comme par exemple que, puisque son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux Livres que de jeunes appas & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessiteux, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions de maniere que le malin esprit n'eut que faire dans cette affaire. Monsieur *Whittnell*, partisan zélé de la doctrine des Casuistes, n'eut peut-être pas approuvé ces décisions, mais il ne fut pas consulté.

Le malheur étoit que, dans le solitaire *Pékam*, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour ses desseins, ni pour les secours de la pauvre *Whittnell*. Elle y séchoit sur pied, & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de Mademoiselle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whittnell* l'avoit menée, six mois après son mariage, pour acheter des Livres. Mademoiselle d'*Hamilton*, qui l'avoit fort plainte dès lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, & le projet avoit réüssi.

Le Chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *George Hamilton* d'aller

avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi que, dans une telle occasion, sa personne n'étoit pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les Dames parurent enfin, &, Mademoiselle d'*Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eut donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frere.

Madame *Whittnell* en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguerent à cette entrevue à sa beauté, dont sa beauté sçut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur ; &, comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe Ville, elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vu que la rue St Jacques & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez Mademoiselle d'*Hamilton*. Elle fut présentée, vue & aprouvée dans toutes les Cours.

Le Chevalier de Grammont, inépuisable en fête & galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler sa magnificence, ce n'étoit que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes partout. La *Whittnel* étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la

Comédie qui l'ennuioit un peu, quand c'étoient des pieces férieufes. Elle convenoit pourtant que le fpectacle étoit bien touchant quand on tuoit bien du monde fur le théatre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands droles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raifonnablement bien traité, s'il y avoit de la raifon à un homme amoureux qui demande, toujours quelque chofe. Il faifoit fon poffible pour qu'elle fe déterminât fur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pékam*. Madame *Whittnell* le trouvoit fort à fon gré. C'eft celui qu'on a vu fervir en France avec quelque diftinction. Il étoit agréable & bien fait. Toutes les commoditez imaginables confpiroient à l'établiffement d'un commerce dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin ; mais, à mefure qu'on la preffoit fur la conclufion, le courage lui manquoit, & des reftes importuns de quelques fcrupules qu'elle n'avoit pas bien éxaminés la tenoient en fufpens. Il eft à croire qu'un peu de perfévérance les auroit vaincus. Cependant, les chofes en demeurerent-là pour cette fois. *Hamilton*, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puifque les prémiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroiffoient faits à l'égard du Public, s'avifa de l'abandonner à fes irréfolutions, au lieu de la redreffer par de nouveaux empreffemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en fi bon chemin pour de tels obftacles ; mais il s'étoit déjà laiffé coëffer de chimeres & de vifions qui le réfroidirent mal-à-propos pour s'égarer inutilement dans une autre pourfuite.

Je ne fçais fi la petite *Whittnell* s'en donna le tort ; mais elle en fut extremement mortifiée. Bientot après il fallut retourner à fes choux & à fes dictons de *Pé-*

kam. Elle s'en penſa deſeſperer. Ce ſéjour lui paroiſſoit mille fois plus effroiable depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois pour les eaux de *Tunnebrige*, il fallut céder à la néceſſité de revoir le Philoſophe *Whittnell*; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiſelle d'*Hamilton* qu'elle ne prendroit point d'autre maiſon que la ſienne, qui étoit à trois ou quatre lieües de *Tunnebrige*, tant que la Cour y ſeroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans ſa ſolitude, & ſurtout qu'on y meneroit cette fois le Chevalier de Grammont, dont l'humeur & la converſation la charmoient; & le Chevalier de Grammont, ſujet en tout tems à rompre en viſiere ſur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir juſques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en paſſer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus ſimple & le plus ruſtique, mais le plus agréable & le plus divertiſſant.

Tunnebrige eſt à la même diſtance de Londres que Fontainebleau l'eſt de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & l'autre Sexe s'y raſſemble au tems des eaux. La compagnie, toujours nombreuſe, y eſt toujours choiſie : comme ceux qui ne cherchent qu'à ſe divertir l'emportent toujours ſur le nombre de ceux qui n'y vont que par néceſſité, tout y reſpire les plaiſirs & la joie. La contrainte en eſt bannie, la familiarité établie dès la premiere connoiſſance, & la vie qu'on y mene eſt délicieuſe.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, ſéparées les unes des autres & répandües partout à un demi mille des eaux. On s'aſſemble le matin à l'endroit où ſont les fontaines. C'eſt une grande

allée d'arbres touffu, ſous leſquels on ſe promene en prenant les eaux. D'un côté de cette allée, regne une longue ſuite de boutiques garnies de toutes ſortes de bijoux, de dentelles, de bas & de gans, où l'on va joüer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée, ſe tient le marché ; &, comme chacun y va choiſir & marchander ſes proviſions, on n'y voit point d'étalage qui ſoit dégoutant. Ce ſont de petites Villageoiſes blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille &, proprement chauſſées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs & du fruit. On y fait auſſi bonne-chere qu'on veut. On y joüe gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le ſoir arrive, chacun quitte ſon petit palais pour s'aſſembler au Boulingrin. C'eſt là qu'en plein air, on danſe, ſi l'on veut, ſur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord *Monſery* avoit, à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige*, une belle maiſon appellée *Summerhill*. Mademoiſelle d'*Hamilton*, après avoir paſſé huit ou dix jours à *Pékam*, ne put ſe diſpenſer d'y venir demeurer pendant le reſte du voiage. Elle obtint du Seigneur *Whittnell* que Madame ſa femme y vint auſſi ; &, quittant le triſte *Pékam* & ſon ennuieux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à *Summerhill*

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elles. La Reine ſe ſurpaſſoit dans le ſoin de faire naître ou de ſoutenir les divertiſſemens. Elle affecta de redoubler l'aiſance naturelle de *Tunnebrige*, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les reſpects qu'éxigeoit ſa préſence. Elle deffendit abſolument l'un & l'autre, &, renfermant au fond de ſon cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stwart* menoit en triomphe la tendreſſe du Roi, ſans qu'elle lui en fit mauvaiſe mine.

Jamais l'amour n'avoit vu ſon Empire ſi floriſſant que dans ce ſéjour. Ceux qui s'étoient trouvez atteints avant que d'y venir, y ſentoient augmenter leurs feux ; & ceux qui ſembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau perſonnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant juſqu'à la témérité. Son eſprit étoit ſujet à quelques travers dont il eut été bien fâché de ſe corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chimie. Poli juſques à l'excès quand l'occaſion ne le demandoit pas, fier & même brutal quand il étoit queſtion de s'humaniſer, il étoit grand & n'avoit que trop mauvais air. Son viſage étoit ſec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais, dans ſes mauvaiſes humeurs, c'étoit une vraie phiſionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comédiens pour ne laiſſer aucun vuide dans les plaiſirs, ou peut-être pour rendre à Mademoiſelle *Stwart*, par la préſence de Mademoiſelle *Goüin*, une partie des inquiétudes que lui cauſoit la ſienne, le Prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une petite Comédienne appelée *Fiwes*, qui mirent à la raiſon tout ce que ſes penchans naturels avoient de plus ſauvage. Adieu les alembics, les creuſets, les fourneaux & le noir attirail de la ſoufflerie ; adieu tous les inſtruments de Mathématiques & ſes ſpéculations. Il ne fut plus queſtion chez lui que de poudre & d'eſſence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, &, réſiſtant fierement à l'argent, pour vendre ſes faveurs plus chérement dans la ſuite, elle faiſoit faire un perſonnage ſi neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroiſſoit pas vraiſemblable. Le Roi fut charmé de cet événement. On én fit de grandes

réjouiſſances à *Tunnebrige ;* mais perſonne ne fut aſſez hardi pour en faire des plaiſanteries. On ne ſe contraignoit pas même ſur le ridicule des autres.

On dansoit tous les jours chez la Reine, parce que les Medecins le trouvoient bon & que perſonne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en ſoucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour diriger les eaux, que ſe promener. Milord *Monſery* ſe croioit en sureté ſur toutes les demangeaiſons de ſa femme pour la danſe; car, quoiqu'il en fut aſſez honteux, la Princeſſe de *Babilonne* étoit, par la grace de Dieu, groſſe de ſix ou ſept mois; &, pour comble de malheur pour elle, ſon enfant s'étoit mis tout d'un côté ; ſi bien qu'on ne ſavoit plus ce que c'étoit que ſa figure. La déſolée *Monſery* voioit donc partir tous les matins Mademoiſelle d'*Hamilton* & Madame *Whittnell*, tantot à cheval, tantot en carroſſe, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire & pour les ramener. Elle ſe figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & ſon imagination ne ceſſoit de danſer à *Summerhill* toutes les contre-danſes qu'elle s'imaginoit qu'on avoit danſées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus reſiſter à ces tourmens d'eſprit, lorſque le Ciel, aiant pitié de ſon impatience & de ſes deſirs, fit partir Milord *Monſery* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours ; &, dès qu'il eut le dos tourné, la *Babilonienne* déclara qu'elle vouloit faire un petit voiage à la Cour.

Elle avoit un Confeſſeur, Aumônier de la Maiſon, qui ne manquoit pas de bon ſens. Milord *Monſery*, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conſeils & aux bonnes prieres de ce prudent Eccleſiaſtique; mais il eut beau la prêcher & l'exhorter à la réſidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de

ſon époux & les dangers où elle s'expoſoit dans cet état, & lui dire que, ſa groſſeſſe étant une bénédiction particuliere du Ciel, il falloit tâcher de la conſerver, d'autant qu'il en couteroit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir : ces remontrances furent inutiles, Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa couſine *Whittnell* aiant eu la bonté de la confirmer dans ſa réſolution. Elles aiderent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur addreſſe pour mettre quelque ſorte de ſimétrie dans ſa taille; mais, aiant à la fin fait tenir un petit oreiller ſous ſon jupon, pour figurer à droite avec ſon maudit enfant qui s'étoit jetté ſur la gauche, elles penſerent mourir de rire, en l'aſſurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit miſe en vertugadin pour faire ſa Cour à la Reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de fineſſe, l'aſſuroient bonnement qu'elle étoit groſſe de deux enfans ; & la Reine, qui ne laiſſoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parut dans cet état, n'eut garde de tromper ſes eſpérances, ſachant le motif de ſon voiage.

Dès que l'heure des contre-danſes fut arrivée, ſon couſin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons ſur ſon incommodité ; mais, ſe laïſſant vaincre, pour obéïr, diſoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vu de ſatisfaction ſi complete que la ſienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs ſont ſujets aux plus grands revers. La *Monſery*, fagotée comme elle étoit, ne paroiſſoit pas ſentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on ſe donne dans ces ſortes de contre-danſes ; au contraire, comme elle ne craignoit que la préſence de ſon mari

dans le bonheur dont elle joüiffoit, elle fe dépêchoit de danfer tant qu'elle pouvoit, de peur que fon mauvais deftin ne le ramenât avant qu'elle n'eut pris fa fuffifance. Ce fut donc en fe démenant d'une maniere fi peu difcrete que fon oreiller fe défit fans qu'elle s'en aperçut, & qu'il tomba dans le beau milieu de la prémiere danfe. Le Duc de *Boukingham*, qui la fuivoit, le ramaffa diligemment, l'enveloppa de fon jufte-au-corps; &, contre-faifant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demander une nourrice parmi les filles d'Honneur pour le pauvre petit *Monfery*.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, penfa faire évanoüir Mademoifelle *Stwart;* car la princeffe de *Babilone*, après fon accident, étoit éfflanquée du côté droit & toute bifcornüe de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnerent à l'envie de rire, voiant les éclats que faifoit Mademoifelle *Stwart*. Elle étoit horriblement déconcertée; tout le monde lui faifoit des excufes, & la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit femblant de trouver mauvais qu'on fe donnât cette liberté.

Tandis que Mademoifelle d'*Hamilton* & Madame *Whittnell* tâchoient de radouber la *Monfery* dans une autre chambre, le Duc de *Boukingham* dit au Roi que, s'il étoit permis de faire un peu d'exercice fitot après fes couches, le feul moien de rétablir Madame de *Monfery* feroit de lui donner fa révanche dès qu'on lui auroit remis fon enfant : ce confeil ne parut pas mauvais, & fut fuivi. La Reine propofa, dès qu'elle parut, une feconde reprife de contre-danfes; &, Madame de *Monfery* l'aiant acceptée, le remede fit fon effet, & ne lui laiffa pas feulement le fouvenir de cette petite difgrace.

Tandis que ces chofes fe paffoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'*Yorck* s'étoit mife en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voiage étoit de vifiter la Province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Ducheffe s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une fageffe, depuis fon élévation, qu'on ne pouvoit affez admirer. Ses manieres avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le fecret de contenter tout le monde, ce qui fembloit encore plus rare que la grandeur de fon établiffement. Mais, après s'être tant fait eftimer, elle s'avifa de vouloir être aimée, ou le maudit amour, pour mieux dire, fut affaillir fon cœur au travers de la difcrétion, de la prudence & de tous les raifonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit elle cent fois dit que, fi le Duc avoit eu la bonté de lui rendre juftice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'époufant ; que, dans les inconftances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plut au Ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à fuivre pour elle, à l'égard des foibleffes qui fembloient l'outrager, mais que, les reffentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit ; en vain, dis-je, s'étoit-elle foutenue fi long-tems par le fecours de ces maximes : quelque folide que foit la raifon & quelque opiniâtre que foit la fageffe, il eft de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la fageffe & la raifon s'ennuient à la fin.

La Ducheffe d'*Yorck* étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaifir permis, elle fe dédommageoit en mangeant de ce qu'elle fe retranchoit d'ailleurs. C'étoit auffi quelque chofe d'édifiant que de la voir à table. Le Duc, au contraire, fe

livrant fans ceffe à de nouvelles fantaifies, fe diffipoit par fes inconftances, & ne faifoit que dépérir, tandis que la pauvre Princeffe, fe nourriffant tout de fon mieux, engraiffoit que c'étoit une bénédiction. On ne fait combien les chofes auroient refté dans cet état, fi l'amour, qui vouloit avoir raifon d'une conduite fi différente de la prémiere, n'eut emploié l'artifice, auffi bien que la force, pour troubler fon repos.

Il mit d'abord en jeu le reffentiment & la jaloufie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée qu'elle avoit prife pour fille d'honneur, devint l'objet de fa jaloufie, parce qu'elle étoit alors celui des empreffemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill*. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du gout pour Madame de *Chefterfield*, Mademoifelle d'*Hamilton* & la petite *Jennings*, il en eut pour un vifage comme celui-là ; mais bientot on s'apperçut que quelque chofe de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à fon fervice.

La Ducheffe fut indignée d'un choix qui fembloit ravaler fon mérite beaucoup plus que les autres, &, dans le tems que le dépit & la jaloufie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à fon intention & à fes reffentimens l'aimable figure du beau *Sidney* ; &, tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts fur fa perfonne, il les fermoit fur fon efprit. Elle en fut éprife devant que de s'en appercevoir ; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de fon mérite, ne lui laiffa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête ; &, pour la rendre plus certaine, fes regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Alteffe avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de fa perfonne étoient rehauffez de l'éclat que l'ajuftement & la parure y pouvoient ajouter.

La Ducheſſe, prévoiant les conſéquences d'un tel engagement, combatit fort & ferme contre le penchant qui l'entraînoit ; mais Mademoiſelle *Hubert*, s'étant miſe du côté de ce penchant, la combattit elle-même & la vainquit. Cette fille s'étoit inſinuée dans ſa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvüe pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient ; du reſte, ce n'étoit pas ſon affaire qu'elles fuſſent toujours véritables ; mais elle prenoit ſoin qu'elles fuſſent toujours du gout de Son Alteſſe. Elle connoiſſoit auſſi celui qu'elle avoit pour la table, & ſavoit compoſer ou diverſifier les mets qui lui plaiſoient. Cela l'avoit rendue néceſſaire ; mais, voulant l'être davantage, & s'étant apperçüe des airs que *Sidney* ſe donnoit, comme de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſa Maîtreſſe au ſujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle ; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette maniere, qui ne perdoit le reſpect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, ſe brulât comme un papillon à la face du public ; qu'on s'en appercevroit bientot à moins qu'on n'y mît ordre, & qu'elle étoit d'avis que ſon Alteſſe eut pitié de ſon état, de façon ou d'autre. La Ducheſſe lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre. « Je veux dire, Madame, répondit *Hubert*, que, ſi ſa figure vous déplait ou que ſa paſſion vous importune, vous lui donniez ſon congé, ou bien, le retenant à votre ſervice, comme feroient toutes les Princeſſes du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part ſur ſa conduite, avec quelque peu d'eſpérance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moiens ſe trouvent de l'informer vous-même de vos volontés. — Quoi ! dit la Ducheſſe, vous me conſeilleriez, *Hubert*,

vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature, aux dépens de ma gloire, & aux périls de mille inconvéniens ! Si ces foibleſſes ſont quelquefois excuſables, ce n'eſt pas dans un rang comme celui que j'occupe ; & ce ſeroit mal reconnoître les bontez de celui qui m'éleve à ce rang, que de... — Hon, dit la *Hubert*, ne voit-on pas qu'il ne vous a épouſée que parce qu'il en étoit preſſé. La choſe faite, je m'en rapporte à vous s'il s'eſt contraint un moment à marquer le changement de ſon gout par mille inconſtances outrageantes ? Ne feriez-vous point d'humeur a perſévérer dans l'indolence & l'humilité, tandis que le Duc, après avoir eu les faveurs ou mérité le refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galoppe vos filles d'honneur l'une après l'autre, & met à préſent ſon ambition & ſes deſirs à la conquête de cette haridelle de *Churchill?* Quoi! Madame, vos beaux jours ſe paſſeront dans une eſpece de veuvage à déplorer vos malheurs, ſans qu'il vous ſoit permis de vous aider dans les occaſions ? Il faudroit être douée d'une patience bien coriace ou d'une réſignation bien endurante pour cela. Je ſerois vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit & jour, prétende que, pour boire & manger de grand appetit, comme fait, Dieu merci, Votre Alteſſe, elle n'ait plus beſoin que de bien dormir! Je ſuis, ma foi, ſa ſervante. Je vous le répete encore, Madame, il n'y a point de Princeſſe dans l'Univers qui refuſât les hommages d'un homme fait comme *Sidnei*, quand un époux porte les ſiens ailleurs. »

Ces raiſons n'étoient pas moralement bonnes, ſi l'on veut ; mais, quand elles auroient été plus mauvaiſes, la Ducheſſe s'y ſeroit rendue, tant ſon cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à bout de ſa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conſeilloit à la jeune *Temple* de ne point ſonger aux agaceries du beau *Sidnei*. Pour lui, dès qu'il apprit, par la confidente *Hubert*, que la Déeſſe acceptoit ſes hommages, il ne manqua pas de ſe munir de circonſpection & d'égards pour dépaïſer le public; mais le public n'eſt pas ſi ſot qu'on penſe.

Comme il y avoit trop de ſurveillans, trop de curieux, & trop de connoiſſeurs dans une groſſe Cour réſidente au milieu d'une groſſe Ville, la Ducheſſe, pour ne pas commettre les intérêts de ſon cœur à tant d'inſpections, porta le Duc d'*Yorck* à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la Reine & ſa Cour étoient à celui de *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent; elle s'en trouva bien, & ſa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réſerve de Mademoiſelle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage, &, ſelon elle, tout voiage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entrepriſe au-deſſus de ſa vigueur, c'eſt-à-dire qu'il avoit ſoutenu la gageure qu'on avoit ſoutenue & gagnée contre le Chevalier de Grammont. Il paria cinq cens guinées qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure ſur le même cheval. Le jour qu'il avoit choiſi pour cette courſe, étoit celui que Mademoiſelle *Jennings* avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans ſon entrepriſe. Il en étoit ſorti victorieux; mais, comme ſon courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que ſon tempéramment ne put ſoutenir, en gagnant la gageure, il gagna la fievre. Elle mit ſa délicateſſe fort bas. La *Jennings* s'informoit de ſa ſanté; mais c'étoit tout ce qu'elle ôſoit. Dans les Romans modernes, une Princeſſe n'avoit qu'à rendre viſite à quelque Héros aban-

donné des Medecins, pour le guérir dans trois jours; mais, comme ce n'étoit pas Mademoiselle *Jennings* qui avoit donné la fievre à *Germain*, elle n'étoit pas ſure de la lui ôter, quand elle eut été ſure qu'on n'eut point cenſuré dans une Cour maligne une viſite de charité. Ce fut donc ſans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir que la Cour partit ſans lui; mais elle eut le plaiſir de faire voir que tout lui déplaiſoit dans un voiage qui ſembloit faire le plaiſir de tous les autres.

Talbot en étoit, &, s'étant flatté que l'abſence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en ſa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres geſtes de la petite *Jennings*. Il y avoit aſſurément de quoi bien occuper ſon attention. Elle n'étoit pas faite pour un ſérieux de longue durée : ſon tempérament l'emportoit du milieu de ſes réveries les plus diſtraites, par des faillies de vivacité qui lui faiſoient eſpérer qu'elle oubliroit bientot *Germain*, pour ſe ſouvenir que ſa tendreſſe étoit la prémiere qu'elle eut écoutée. Cependant, il ſe tenoit à l'écart avec ſon amour & ſes eſpérances, eſtimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laiſſer voir la moindre ſoibleſſe ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiſelle *Jennings*, qui, bien loin de ſonger à ſes reſſentimens, ne ſe ſouvenoit ſeulement pas qu'il l'eut aimée & n'avoit l'eſprit rempli que du pauvre malade, en uſoit avec *Talbot* comme ſi de rien n'eut été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus ſouvent la main en entrant ou ſortant de caroſſe. Elle cauſoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faiſoit ſans deſſein tout ce qu'il falloit pour perſuader à la Cour qu'elle étoit revenue de ſon penchant pour *Germain* en faveur de ſon prémier Amant.

Il en fut perfuadé comme les autres; &, jugeant qu'il étoit à propos de changer de perfonnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de fentimens, il alloit lui dire quelque chofe de touchant & de bien paffionné fur ce fujet. La fortune fembloit lui rendre toutes chofes favorables pour cette harangue. Il étoit feul avec elle dans fa chambre; &, pour lui donner plus beau, elle ne ceffoit de le railler au fujet de Mademoifelle *Bointon*. Elle difoit qu'on lui étoit fort obligé d'être du voiage, tandis que la pauvre créature s'évanouiffoit d'amour pour lui deux fois le jour à *Tunnebrige*. Ce fut à ce difcours que *Talbot* fe crut obligé de commencer celui de fes fouffrances & de fa fidélité, lorfque la *Temple*, un papier à la main, entra dans la chambre de *Jennings*. C'étoit une Lettre en Vers que Milord *Rochefter* avoit écrite quelque tems auparavant fur les avantures de l'une & de l'autre Cour. Il y difoit, au fujet de la petite *Jennings*, que *Talbot* avoit jetté la terreur parmi le Peuple de Dieu par fa taille, mais que *Germain*, comme le petit *David*, avoit vaincu le grand *Goliath*. *Jennings*, charmée de cette allufion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaifant que *Talbot*, en rit de tout fon cœur dans le commencement; mais, prenant un air attendri. « Le pauvre petit David! » dit-elle avec un profond foupir; &, laiffant aller fa tête d'un côté pendant cette petite réverie, quelques larmes coulerent de fes yeux, qui n'étoient affurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua *Talbot* jufqu'au vif, &, fe voiant fi ridiculement déchu de fes efpérances, il fortit brufquement, & il fit vœu de ne plus occuper fon cœur d'une petite évaporée dont les manieres n'avoient ni rime ni raifon; mais il ne tint pas fon courage.

Il n'en alloit pas fi mal pour les autres amans de cette

Cour ; car tout en étoit plein, & le voiage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & feftins fur la route, chaffes & promenades pendant les féjours. Les tendres amans fongeoient à devenir heureux en chemin faifant, & les beautez qui régloient leur fort ne leur défendoient pas d'efpérer. *Sidney* faifoit fa cour d'une merveilleufe affiduité. La Ducheffe fit remarquer à M. le Duc d'*Yorck* comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Alteffe y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la prémiere occafion. Cela arriva bientot.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit Ecuier de Madame la Ducheffe. Il avoit de l'efprit, étoit clairvoiant & paffablement malin. Que faire d'un homme de ce caractere auprès de fa perfonne, dans le train que prenoient les affaires de fon cœur ? On en étoit embaraffé ; mais, le frere ainé de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour fon frere la charge d'Ecuier de la Reine, qu'il avoit eüe, & le beau *Sidney* fut mis en fa place auprès de la Ducheffe. Tout cela fe rencontroit le mieux du monde, & le Duc fe favoit bon gré d'avoir trouvé le fecret d'avancer ces deux Meffieurs à la fois, fans qu'il lui en coutât.

Mademoifelle *Hubert* applaudiffoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues converfations avec *Sidnei*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit fur fon compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc, qui le crut d'abord, ne ceffoit de faire remarquer à la Ducheffe la bizarrerie du gout de certaines perfonnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coeffé d'un vifage à faire peur.

La Ducheffe avoüa que les gouts étoient bien diffé-

rens, & lui dit qu'il en parloit fort à ſon aiſe, lui qui venoit de choiſir la belle *Helene* pour ſa Maîtreſſe. Je ne ſai ſi cette plaiſanterie l'avoit fait rentrer en lui-même ; mais il eſt conſtant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes cmpreſſemens pour la *Churchill ;* & peut-être eut-il abandonné cette pourſuite, ſans l'avanture qui lui donna pour elle un gout tout nouveau.

On étoit de ſéjour dans un païs ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce ſont des pleines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Ducheſſe y voulut voir courre des lévriers. Elle étoit en carroſſe, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit ſon Ecuier à ſes côtez. Il étoit bien raiſonnable que leur Maîtreſſe eut le ſien. Il étoit à ſa portiere, qui paioit merveilleuſement de mine, s'il ne fourniſſoit pas beaucoup à la converſation.

·Le Duc étoit auprès de Mademoiſelle *Churchill*, non pas à lui conter fleurette, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus pareſſeuſe, &, quoique les filles d'honneur ſoient d'ordinaire les Princeſſes de la Cour les plus mal montées, comme on la vouloit diſtinguer à cauſe de ſa faveur, on l'avoit miſe ſur un cheval aſſez joli, mais un peu vif. Elle ſe ſeroit bien paſſée de cette diſtinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté ſa paleur naturelle ; & dans cet état, ſa contenance achevoit d'en dégouter le Duc, lorſque ſon cheval, qui en vouloit joindre d'autres, ſe mit au galop malgré qu'elle en eut ; &, s'échauffant à meſure qu'elle faiſoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, ſ'imaginant qu'on le faiſoit courir contre le cheval de Son Alteſſe.

Mademoiſelle *Churchill* chancela, fit quelques cris & tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement ſi rapide ; cependant, elle lui fut favorable



[illegible]

[illegible] lui q[illegible]
[illegible] *Helene* [illegible] elle, le [illegible]
[illegible] l'ombre
[illegible] à n'avoir [illegible]
[illegible] *Chapelilie* [illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible] ce [illegible]
[illegible] & le [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] il [illegible]
[illegible] droit [illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] Mademoiselle [illegible]
pas [illegible] à la prendre [illegible]
[illegible] on [illegible]
[illegible]
[illegible] Comedies [illegible]
[illegible] pour [illegible]
[illegible] elle fut [illegible]
[illegible] rien [illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible] qu'elle [illegible]
[illegible] elle [illegible]
[illegible] par [illegible]
[illegible] le [illegible]
[illegible] *Quinault* [illegible]
[illegible] ne [illegible] être que [illegible]
[illegible] elle [illegible] fut [illegible]



Chauvet del. et sculp *Imp. Ch. Delâtre.*

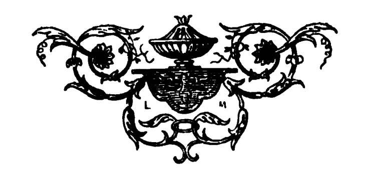
de toutes les manieres; car, ſans ſe faire aucun mal, elle démentit tout ce que ſon viſage avoit fait juger du reſte. Le Duc mit pied à terre pour la ſecourir. Elle étoit tellement étourdie qu'elle n'avoit garde de ſonger à la bienſéance dans cette occaſion; & ceux qui s'empreſſerent autour d'elle, la trouverent encore dans une ſituation aſſez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fut de quelque chóſe au viſage de Mademoiſelle *Churchill*. Depuis cet accident, on ſ'apperçut que les ſoins & la tendreſſe du Duc ne firent qu'augmenter; & l'on s'apperçut, ſur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tiranniſé ſes deſirs ni fait languir ſon impatience Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également ſatisfaites de leurs voiages; la Reine attendit pourtant en vain le ſuccès qu'elle en avoit eſpéré.

Ce fut à peu près dans ce tems que le Chevalier de Grammont reçut une lettre de la Marquiſe de *St. Chaumont*, ſa ſeur, par laquelle on l'avertiſſoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'aiant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon auſſi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eut pour lui; mais, dans l'état où ſon cœur ſe trouvoit alors, il ne pouvoit s'y réſoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voiage, vu tous les jours Mademoiſelle d'*Hamilton*, ſoit dans les marais du ſombre *Pékam*, ſoit dans les proménades délicieuſes du riant *Summerhill*, ou bien dans les divertiſſemens qui régnoient chaque jour chez la Reine; &, ſoit qu'il l'eut vüe à cheval, qu'il l'eut entendue ou qu'il l'eut vue danſer, il lui ſembloit bien que, dans ces lieux ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'eſprit & de bon-gout. Le

moien donc de fonger à s'en éloigner ? C'eſt ce qui lui paroiſſoit abſolument impraticable ; cependant, comme il voulut ſe faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ſes charmes, il lui montra la lettre de Madame ſa ſeur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiſelle d'*Hamilton*, en prémier lieu, le félicita ſur ſon rappel. Elle le remercia très humblement du ſacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais, comme ce témoignage de tendreſſe paſſoit les bornes de la ſimple galanterie, quelque ſenſible qu'elle y put être, elle n'avoit garde d'en abuſer. Il eut beau proteſter qu'il aimoit mieux mourir que de ſ'éloigner de ſes appas, ſes appas proteſterent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoit inceſſamment. Il falut bien obéir. On lui permit de ſe flatter que ces ordres ne partoient point de l'indifférence, quelques durs qu'ils paruſſent ; qu'on feroit toujours plus aiſe de ſon retour que d'un départ que l'on preſſoit tant ; &, Mademoiſelle d'*Hamilton* aiant bien voulu lui donner les aſſurances qui dépendoient d'elle qu'il trouveroit les choſes en l'état qu'il les laiſſoit à l'égard de ſes ſentimens, il fit ſon paquet, ne ſongeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.





CHAPITRE XI

PLUS le Chevalier de Grammont approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'eſt pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux, aux pieds d'un Maître dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais auſſi qui ſavoit pardonner d'une maniere à faire ſentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille penſées différentes l'occupoient en courant la poſte : tantot, c'étoit la joie que ſes parens & ſes amis auroient de le revoir ; tantot, c'étoient les félicitations & les embraſſades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laiſſeroient pas de l'accabler d'empreſſemens importuns. Mais tout cela ne lui paſſoit que légerement par

la tête ; car un homme bien amoureux fe fait un fcrupule de s'arrêter à d'autres penfées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres fouvenirs de ce qu'il laiffoit à Londres qui l'empêchoient de fonger à Paris, & c'étoient les tourmens de l'abfence qui l'empêchoient de fentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur proteftoit à Mademoifelle d'*Hamilton*, entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vîteffe que pour la revoir plutot. Enfuite, par une courte réfléxion, comparant le regret qu'il avoit eu fur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il fentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins fupportable que l'autre.

C'eft ainfi que s'amufe un cœur tendre par les chemins, ou, pour mieux dire, c'eft ainfi qu'un Ecrivain frivole abufe de la patience du Lecteur, ou pour étaler fes propres fentimens ou pour allonger quelque ennuieux récit ; mais à Dieu ne plaife que cela nous regarde, nous qui faifons profeffion de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits !

Qui jamais, excepté l'Ecuier *Feraulas*, a pu tenir compte des penfées, des foupirs & du nombre d'exclamations que fon illuftre Maître faifoit par tout? Pour moi, je ne me ferois jamais avifé de croire que l'attention du Comte de Grammont, fi vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eut permis autrefois de faire de tendres raifonnemens fur la route, s'il ne me dictoit à préfent ce que j'écris.

Mais fuivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Pofte étoit fon ancienne connoiffance. Son Hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eut entre Calais & Paris, & le Chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à

Termes qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fuſſent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente, qu'ils étoient débarqués, juſqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. *Termes*, loüant le Seigneur de ce que des ſentimens humains l'emportoient cette fois ſur l'inhumanité de ſon impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des ſentimens ſi raiſonnables.

Ils furent ſurpris, en entrant dans la cuiſine, où le Chevalier rendoit volontiers ſa prémiere viſite, de voir ſix broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un feſtin magnifique par toute la cuiſine. Le cœur de *Termes* en treſſaillit. Il donna ſous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu ſans repaître.

Bientot, une foule de violons & de Haut-bois, ſuivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte, à qui l'on demandoit raiſon de tant de préparatifs, dit à Monſieur le Chevalier de Grammont que c'étoit pour la nôce d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la Province ; que le repas ſe faiſoit chez lui ; qu'il ne tiendroit qu'à ſa Grandeur de voir bientot arriver les mariés de la Paroiſſe, puiſque la Muſique étoit déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, comblés de Laquais grands comme des Suiſſes & chamarrés de Livrées tranchantes, parurent dans la cour & débarquerent toute la nôce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde ſi naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les paſſemens ternis, le taffetas raié, de petits yeux & de groſſes gorges brilloient par tout.

Si le prémier coup d'œil du ſpectacle ſurprit le Chevalier de Grammont, le ſecond n'étonna pas moins le fidele *Termes*. Le peu qui paroiſſoit du viſage de la ma-

riée n'étoit pas ſans éclat; mais on ne pouvoit porter aucun jugement ſur le reſte. Quatre douzaines de mouches & dix ſerpentaux de chaque côté, qu'on avoit faits de ſes cheveux, en déroboient la vue; mais ce fut le nouvel Epoux qui mérita l'attention du Chevalier de Grammont.

Il étoit auſſi ridiculement paré que les autres, à la réſerve d'un juſte-au-corps de la plus grande magnificence & du meilleur gout du monde. Le Chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour éxaminer de près ſon habit, ſe mit à loüer la broderie de ſon juſte-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juſte-au-corps cent cinquante Louis, du tems qu'il faiſoit l'amour à Madame ſa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici? lui dit le Chevalier de Grammont. — Bon! lui répondit l'autre, je l'ai d'un Marchand de Londres, qui l'avoit commandé pour un Milord d Angleterre. » Le Chevalier de Grammont, qui ſentoit le dénouement de l'avanture, lui demanda s'il reconnoitroit bien le Marchand. « Si je le reconnoitrois? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché? » *Termes* s'étoit abſenté dès que ce juſte-au-corps avoit paru, ſans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dut en entretenir ſon Maître.

L'envie de rire & l'envie de faire pendre le Seigneur *Termes* partagerent quelque tems les ſentimens du Chevalier de Grammont; mais l'habitude de ſe laiſſer voler par ſes domeſtiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui ſon maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans ſon ſervice, le porterent à la clémence; &, cédant aux importunités du Campagnard pour confondre ſon fidele Ecuier, il ſe mit à table, lui trente-ſeptieme.

Quelques momens après, il dit aux Gens de la maiſon

de faire monter un Gentilhomme nommé *Termes*. Il vint, &, dès que le maître de la fête le vit, il fe leva de table, &, lui tendant la main : « Touchez-là, notre ami, lui dit-il ; vous voyez que j'ai bien confervé le jufte-au-corps que vous aviez tant de peine à me vendre, & que je n'en fais pas un mauvais ufage. »

Termes, s'étant fait un front d'airain, fit femblant de ne le pas connoitre, & fe mit à le repouffer affez brutalement. « Oh! parbleu, lui dit l'autre, puifqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raifon de la fanté de Madame la Mariée. » Le Chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté malgré fon effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, Monfieur le Marchand de Londres, mettez-vous-là, puifqu'on vous en prie de fi bonne grace ; nous ne fommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un auffi honnête homme que vous. » A ces mots, trente-cinq des conviés fe mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le fiege de l'époufée qui, par bienféance, demeura fixe ; & l'audacieux *Termes*, aiant bu la premiere honte de cet évenement, s'y prenoit d'une maniere à boire tout le vin de la nôce, fi fon maître ne fe fut levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour fervir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jufqu'à la fin d'un repas de nôces un homme qui paroiffoit fi preffé ; mais tout fut debout quand il fortit de table, & tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la nôce ne le conduiroit pas jufqu'à la porte de l'Hôtellerie. *Termes* eut voulu qu'ils ne l'euffent point quitté jufqu'à la fin du voiage, tant il craignoit de fe trouver tête à tête avec fon maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient fortis d'Ab-

beville & qu'ils couroient dans un profond ſilence. *Termes*, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la maniere, ſavoir, ſi ſon Maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithetes qui pouvoient lui convenir, ou ſi, ſe ſervant de quelque outrageante ironie, l'on emploieroit toutes les loüanges qui feroient les plus capables de le confondre. Mais, voiant, au lieu de tout cela, qu'on s'obſtinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laiſſer réver plus long tems ; &, s'armant de toute ſon effronterie : « Vous voilà bien en colere, Monſieur, lui dit-il, & vous croyez avoir raiſon ; mais je me donne au Diable ſi vous n'avez tort dans le fond.

— Comment, traître ! dans le fond ? dit le Chevalier de Grammont. C'eſt donc parce que je ne te fais pas rouer, comme tu l'as depuis longtems mérité ? — Voilà-t-il pas ? dit *Termes*. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raiſon. Oui, Monſieur, je vous ſoutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre bien. — Et le ſable mouvant n'étoit-il pas pour mon ſervice ? dit le Chevalier de Grammont. — Patience, s'il vous plait, pourſuivit l'autre. Je ne ſçais comment diable ce nigaut de marié s'eſt rencontré chez les Gens de la Douane quand on viſita ma valiſe à Calais ; mais ces cocus là ſe fourrent partout. Dès qu'il vit votre juſte-au-corps, il en devint amoureux. Je vis bien dès-là que c'étoit un ſot, car il étoit à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout froiſſé de la valiſe, la ſueur du cheval l'avoit tout taché par-devant, & je ne ſçais comment diable il a fait pour racommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié ſi vous l'euſſiez jamais voulu mettre. Concluſion, il vous revenoit à cent quarante louis ; &, voiant qu'on m'en offroit

cent cinquante : « Mon Maître, dis-je, n'a pas befoin de cette Oriflame pour fe diftinguer au bal ; &, quoiqu'il eut beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que fçais-je s'il en aura quand je le reverrai ? Cela dépend du jeu. » Bref, Monfieur, je vous en fais donner dix louis plus qu'il ne vous coute : c'eft un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, & vous fçavez que je fuis bon pour cette fomme. Dites à préfent, en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de jufte au-corps qui vous auroit donné la même mine qu'à ce marié de Village à qui nous l'avons vendu ; &, cependant, il faut voir comme vous tempétiez à Londres quand vous l'avez cru perdu ! les beaux contes que vous avez faits au Roi du fable mouvant, & quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied plat le portoit à fa nôce ! »

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indignation, le roüer de coups ou le chaffer, étoit le traitement le plus favorable que fon Maître lui devoit ; mais il en avoit befoin pour le refte de fon voiage, &, dès qu'il fut à Paris, il en eut befoin pour fon retour.

Le Maréchal de Grammont ne fut pas plutot fon arrivé, qu'il le fut trouver chez fon Baigneur ; & les prémieres embraffades s'étant paffées de part & d'autre : « Chevalier, lui dit le Maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici ? car Dieu fçait comme vous allez en pareille rencontre. » Le Chevalier de Grammont lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; &, pour s'excufer de cette médiocre diligence, il fe mit à lui conter fon avanture d'Abbeville. « Cela eft fort plaifant, lui dit Monfieur fon frère ; mais ce qu'il y a de plus plaifant, c'eft qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre jufte-au-corps à table, car on la tient

longue dans une nôce de Province. » Et, là-dessus, prenant un air tout férieux, il lui dit qu'il ne favoit pas qui lui confeilloit un retour inopiné pour gâter fes affaires, mais qu'il avoit ordre du Roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner fans fe préfenter à la Cour. Il lui dit enfuite qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer fon impatience, après avoir fi bien fait jufques-là, lui qui connoiffoit affez le Roi pour être inftruit qu'il falloit pour mériter fa grace attendre qu'elle vînt purement de fa bonté.

Le Chevalier montra pour fa juftification la Lettre de Madame *de St. Chaumont*, & lui dit qu'il fe feroit bien paffé du foin qu'on avoit pris de lui mander une fauffe nouvelle pour le faire partir comme un Cravate de bois. « Autre imprudence, lui dit le Maréchal. Et depuis quand notre feur eft-elle Sécretaire d'Etat ou des Commandemens, pour que le Roi fe foit fervi d'elle pour vous fignifier fes volontés ? Voulez-vous fçavoir le fait ? Il y a quelque-tems qu'il dit à Madame le refus que vous aviez fait de la penfion que vous offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content de la maniere dont *Comminges* l'informa que la chofe s'étoit faite, & témoigna qu'il vous en fçavoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La *St.-Chaumont*, qui n'a pas à beaucoup près le jugement auffi merveilleux qu'elle fe l'imagine, s'eft preffée de vous expédier ce bel ordre de fa main. Pour achever, Madame dit hier, au dîner du Roi, que vous feriez inceffamment ici, & le Roi m'ordonna, l'après-dînée, de vous renvoyer inceffamment, d'abord que vous feriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en. »

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier de Grammont dans un autre tems ; mais, dans la difpofition préfente de fon cœur, il eut bientot pris fon parti.

Rien ne lui faifoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre ; &, tout confolé de ne point voir celle de France avant fon départ, il pria le Maréchal d'obtenir feulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il fortiroit de Paris.

Il choifit Vaugirard pour fa retraite. Ce fut là qu'arriverent certaines avantures dont il a fait le récit fi fouvent & d'une maniere fi divertiffante, que ce feroit fatiguer le Lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain béni d'une maniere fi folemnelle, que, ne reftant pas affez de Suiffes à Verfailles pour garder la Chapelle, *Vardes* fut obligé d'avoüer au Roi qu'on les avoit envoiés au Chevalier de Grammont, qui rendoit le bain béni à Vaugirard. Là fe paffa cette fcene merveilleufe qui donna la premiere atteinte à la réputation du grand *Saucourt*, lorfque, dans un tête à tête avec la fille du Jardinier, on fonna fi fouvent du cor, fignal dont ils étoient convenus pour empêcher ces furprifes, que ces fréquentes allarmes défarmerent les empreffemens du nommé *Saucourt* & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Grifette des environs. Ce fut encore durant fon féjour à Vaugirard qu'il fut voir Mademoifelle de l'*Hôpital* à Iffy, pour s'éclaircir fi l'indifcret bruit de la Ville ne fe trompoit point fur un commerce de Robe dont on l'accufoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improvifte, le Préfident *de Maifons* fe réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de fon manteau refta dehors lorfqu'il s'enferma ; tandis que le Chevalier de Grammont, qui s'en apperçut, fit fouffrir mort & paffion à ces pauvres amans par une longueur de vifite exceffive pour le défordre qu'elle caufoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. *Termes* redoubla de vigilance fur la route. Les chevaux fe trouvoient prêts à chaque pofte dans un moment. Les vents & les marées feconderent fon impatience dès qu'il en eut befoin, & il revit Londres avec tranfport. La Cour fut furprife & charmée de fon prompt retour. Perfonne ne s'avifa de lui témoigner du regret de la nouvelle difgrace qui le ramenoit, tant il faifoit voir qu'il en étoit confolé. Mademoifelle d'*Hamilton* ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéiffoit au Roi fon Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une fi courte abfence ; mais elles en changerent bientot après fon retour, c'eft-à-dire les affaires d'une Cour qui jufques-là n'en avoit point eu de plus férieufes que celles de l'amour & des plaifirs.

Le Duc *de Montmouth*, fils naturel de Charles II, parut en ce tems-là dans la Cour du Roi fon pere. Ses commencemen sont eu tant d'éclat, fon ambition a caufé des événemens fi confidérables, & les particularitez de fa fin tragique font encore fi récentes, qu'il feroit inutile d'emploier d'autres traits pour donner une idée de fon caractere. Il paroît par tout tel qu'il étoit dans fa conduite : téméraire dans fes entreprifes, incertain dans l'exécution. & pitoiable dans ces extrémités où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de fa perfonne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son vifage étoit tout charmant. C'étoit un vifage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé ; cependant, chaque trait avoit fon agrément & fa délicateffe particuliere. Une difpofition merveil-

leuſe pour toutes ſortes d'exercices, un abord attraiant, un air de grandeur, enfin, tous les avantages du corps parloient pour lui; mais ſon eſprit ne diſoit pas un petit mot en ſa faveur. Il n'avoit de ſentimens que ce qu'on lui en inſpiroit; & ceux qui d'abord s'inſinuerent dans ſa familiarité, prirent ſoin de ne lui en inſpirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouiſſant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à ſon ſervice. Il fit les plus cheres délices du Roi; mais il fut la terreur univerſelle des Epoux & des Amans. Cela ne dura pourtant pas : la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le beau ſexe s'en apperçut.

Madame *de Cléveland* bouda contre le Roi, de ce que les enfans quelle avoit de lui ne paroiſſoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle ſe vantoit de pouvoir paſſer pour la mere des Amours, en comparaiſon de ſa mere. On ſe moqua de ſes reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire; &, comme cette jalouſie paroiſſoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, perſonne n'applaudit à ce reſſentiment ridicule. Il fallut faire un autre perſonnage pour inquiéter le Roi; c'eſt pourquoi, ceſſant de s'oppoſer à la tendreſſe extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle ſe mit à l'adopter dans la ſienne par mille loüanges, par mille ſortes d'admirations & par des careſſes qui ne faiſoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles duſſent être ſans conſéquence; mais on la connoiſſoit trop pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle; mais, comme le Duc n'étoit pas dans un âge à être inſenſible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il fal-

loit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mere, pour ſauver ſon innocence du crime ou du moins du ſcandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de ſi bonne heure.

Une héritiere de cent mille livres de rente en Ecoſſe s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agrémens, & ſon eſprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrerent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire ſa cour qu'en s'y diſtinguant; &, tandis que ces réjouiſſances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagemens en étoient par tout réveillés, & de nouveaux s'établiſſoient.

La belle *Stwart*, alors au ſuprême dégré de ſon éclat, attiroit tous les yeux ou tous les reſpects. La Ducheſſe de *Cléveland* voulut du moins l'effacer par le ſecours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête; mais ce fut inutilement. Son viſage étoit un peu défait par le commencement d'une troiſieme ou quatrieme groſſeſſe, que le Roi voulut bien prendre encore ſur ſon compte. Pour le reſte de ſa figure, il n'y avoit pas de quoi ſoutenir l'air & la grace de Mademoiſelle *Stwart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de ſa beauté qu'elle eut été Reine d'Angleterre, ſi le Roi n'eut été moins libre encore pour diſpoſer de ſa main qu'il ne l'étoit pour donner ſon cœur; mais ce fut alors que le Duc de *Richemont* fit vœu de l'épouſer ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de *Shrewsbury*; &, comme Madame de *Shrewsbury* n'étoit point engagée par un grand hazard, cette affaire fut bientot réglée. Perſonne ne ſe

mit en tête de troubler un commerce qui n'intéreſſoit perſonne; mais *Killegrew* s'aviſa de le troubler lui-même. Ce n'eſt pas que ſon bonheur ne lui parut tel qu'il ſe l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoutoit point d'une poſſeſſion digne d'envie; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'eſprit & beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les ſecrettes beautés & les charmes les moins viſibles de la *Shrewsbury* que cette éloquence ſe donnoit carriere. Plus de la moitié de la Cour en ſavoit bien autant que lui ſur ce ſujet.

Le Duc de *Boukingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, &, ſelon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les éxagérations de *Killegrew* vouloient perſuader. Comme cet Amant indiſcret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de *Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler ſa rhétorique ſur ce beau ſujet; car on ſe mettoit à table ſur les quatre heures du matin, pour en ſortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc de *Boukingham*, éternellement rebattu des deſcriptions du mérite de Madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; &, s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une maniere à ne pas faire croire qu'il put être de durée, vu la légereté de l'un & de l'autre & la vivacité dont ils avoient commencé; cependant, nul engagement n'a duré ſi long tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pu ſe paſſer de rivaux, fut obligé de ſe paſſer de Maîtreſſe. Il le porta

fort impatiemment ; mais, loin d'écouter ſes prémieres plaintes, la *Shrewsbury* fit ſemblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement ; &, ſans ſonger qu'il s'étoit attiré ſa diſgrace, toute ſon éloquence ſe déchaîna contre Madame de *Shrewsbury*. Ses invectives l'attaquerent depuis la tête juſqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuſe de ſa conduite, & traveſtit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en ſa perſonne. On l'avertit ſous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ſes déclamations. Il ſe moqua de l'avis, pouſſa ſa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il ſortoit de *Saint-James* après le coucher du Duc, on pouſſa trois coups d'épée dans ſa chaiſe, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où ſon intempérance de langue le jettoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses aſſaſſins s'étoient ſauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fut expédié.

Killegrew crut qu'il ſeroit inutile de ſe plaindre. Quelle juſtice eſpérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ſes bleſſures ? Que, s'il faiſoit quelques pourſuites fondées ſur les apparences & les conjonctures, il ne douta point qu'on n'eut recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une ſeconde fois. Ainſi, voulant mériter ſa grace de ceux qui l'avoient fait aſſaſſiner, il mit fin à ſes ſatyres, & ne ſouffla pas le mot de ſon avanture. Le Duc de *Boukingham* & la *Shrewsbury* furent long tems heureux & tranquilles : jamais elle n'avoit été ſi long tems conſtante, & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura juſqu'à ce que Milord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des dereglemens de Madame ſa femme, ſe mit en tête de trouver à redire à ce dernier

commerce. Il étoit public, à la vérité ; mais il paroiſſoit moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury*, trop honnête homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant ſatisfaire ſon honneur. Il fit appeller le Duc de *Boukingham* ; & le Duc de *Boukingham*, pour réparation d'honneur, l'aiant tué, demeura paiſible poſſeſſeur de cette fameuſe *Helene*. Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout, & le tems fait apprivoiſer la bienſéance & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui ſe récrioient contre un ſcandale ſi public & un ſi horrible déſordre & qui ſe révoltoit contre l'impunité d'une action ſi criante. Comme la Ducheſſe de *Boukingham* étoit une petite ragote à peu près de ſa figure qui n'avoit jamais eu d'enfans & que ſon époux abandonnoit pour une autre, cette eſpece de parallele entre leurs fortunes intéreſſoit la Reine pour elle ; mais ce fut inutilement : perſonne n'y fit attention, & les mœurs du ſiecle allerent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur ſuſciter pour ennemis la nation ſérieuſe des politiques & des dévots.

Le ſort de cette Princeſſe avoit d'aſſez triſtes vues par de certains côtés. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences, mais c'étoit tout. Elle ſentoit bien que la conſidération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à meſure que le credit de ſes rivales augmentoit. Elle voioit que le Roi ſon époux ne ſe mettoit guere en peine d'enfans légitimes, tant que ſes Maîtreſſes, toutes charmantes, lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de ſa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle ſe flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil ſi le Ciel daignoit la regarder en pitié ſur cet article, elle eut recours à toutes les reſſources qui ſont en vogue contre la ſtérilité. Les vœux,

les neuvaines & les offrandes aiant été tournées de toutes les manieres & n'aiant rien fait, il fallut en revenir aux moiens humains.

Que n'auroit elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'Archevêque *Turpin* mit à son doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ses Concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après sa mort! Mais il y a long tems que les seuls *Talismans* qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font rien! Les Médecins de la Reine, prudens & avisés comme ils le sont par tout, ayant considéré que les eaux froides de *Tunnebrige* n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire aux bains qui sont auprès de *Bristol*. Ce voiage fut donc arrêté pour la saison prochaine ; &, dans la confiance d'un heureux succès, ce voiage eut été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eut été nommée des prémieres pour en être. La *Cléveland* étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le Public, à la vérité, n'en croioit ni plus ni moins, pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais sa présence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la Reine. Mademoiselle *Stwart*, plus belle que jamais, nommée pour le voiage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'osoit s'y opposer ; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les bains ou la foible vertu des eaux contre des charmes qui la détruisoient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le Chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de Mademoiselle

d'*Hamilton*, ne put ſe diſpenſer de ſuivre la Cour. Il étoit trop néceſſaire & trop agréable au Roi dans un voiage comme celui-là pour n'en pas être ; &, de quelque ſecours que put être ſa converſation dans la ſolitude que cauſe l'abſence d'une Cour, Mademoiſelle d'*Hamilton* n'avoit pas cru devoir conſentir qu'il reſtât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permiſſion de lui écrire, pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en ſervit de la maniere qu'on peut croire, & ce qu'il y diſoit de ſes propres affaires, ne laiſſoit guere de place dans ſes Lettres pour des narrations étrangeres, durant le ſéjour qu'on fit aux bains. Comme l'abſence rendoit ce ſéjour ennuieux à ſon égard, il ſe prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir ſon impatience, en attendant l'heureux moment de ſon retour.

Il avoit beaucoup d'eſtime pour l'aîné des *Hamiltons*, autant d'eſtime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de ſa paſſion & de ſes ſentimens pour ſa ſeur. Il ſavoit auſſi ſes prémiers engagemens avec ſa couſine *Whittnel ;* mais il ignoroit le refroidiſſement ſurvenu dans un commerce dont les commencemens avoient été ſi vifs. Il fut ſurpris de voir les empreſſemens qu'il marquoit dans toutes les occaſions pour Mademoiſelle *Stwart.* Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces reſpects qu'on rend pour faire ſa cour à la Maîtreſſe du Prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à ſa fortune ou à ſon repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ſes remarques, il réſolut de prévenir les ſuites d'un engagement pernicieux de toutes les manieres ; mais il voulut que l'occaſion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller divertiſſe-

ment amufoit la Cour dans des lieux où l'on fe faifit de tout pour fe défennuier. Le jeu de boule, qui n'eft en France que l'occupation des Artifans & des Valets, eft toute autre chofe en Angleterre : c'eft l'exercice des honnêtes-gens. Il y faut de l'art & de l'adreffe. Il n'eft d'ufage que dans les belles faifons, & les lieux où l'on joüe font des promenades délicieufes. On les appelle *Boulingrins*. Ce font de petits prez en quarré, dont le gazon n'eft guére moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour eft paffée, tout s'y raffemble. L'on y joüe gros jeu, & les fpectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les fpectacles & les divertiffemens Anglois, avoit fait une courfe de chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réüffi ; mais il avoit au moins le plaifir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles fur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de Coqs lui avoient été plus favorables ; &, dans tous les paris qu'il avoit faits aux *Boulingrins*, le parti qu'il avoit foutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'Affemblées, fe trouve d'ordinaire une efpece de Cabaret portant le nom de *Pavillon de Verdure*, de *Salle à Feftin* ou de *Cabinet de rafraîchiffemens*. Là, fe vendent toutes fortes de liqueurs à l'Angloife, comme vous diriés du cidre, de l'hydromel, de la bierre mouffante & du vin d'Efpagne. Là, les Rouques fe raffemblent les foirs pour fumer, pour boire & pour s'éprouver les uns contre les autres, c'eft-à-dire pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or, ces Rouques font proprement ce qu'on appelle *Capons* ou *Piqueurs* en France, gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moiennant une rétribution qui n'eft rien pour

les Joüeurs & qui ne va qu'à deux pour cent à paier le lendemain.

Ces Messieurs sont d'une supputation si juste & d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joüeroient fidelement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq Guinées par jour & de s'en contenter; vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces Rouques qu'*Hamilton* trouva le Chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils joüoient à la chance à deux dez, &, comme celui qui tient le dez à ce jeu en a tout l'avantage, les Rouques avoient fait cet honneur au Chevalier de Grammont, par préférence. Il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les Rouques, appuiés de leur avantage, poussoient contre lui comme des furies. Il topoit par tout. *Hamilton* pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience & de ses lumieres embarqué dans un combat si peu égal; mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut & tout bas, par signes & en François, il méprisa ses avertissemens; & les dez, qui portoient *César* & sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les Rouques furent vaincus pour la premiere fois; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges & toutes les loüanges de beau joüeur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une fois. Mais leurs loüanges furent perdües & leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les Rouques & la maniere dont la Providence l'en avoit sauvé : « Ma foi, Sire, dit le Chevalier de Grammont, Messieurs les Rouques sont déconfits pour le coup. » Et, là-dessus, il se mit à lui conter le detail de son avanture à sa façon

ordinaire, c'eſt-à-dire attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faiſoit quelque choſe.

Après le ſouper, Mademoiſelle *Stwart*, chez qui l'on jouoit, fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere aſſez gracieuſe. Cela ne fit que le confirmer dans ſes prémieres conjectures; &, l'aiant mené ſouper chez lui, la converſation s'ouvrit d'abord comme elle faiſoit preſque toujours. « *Georges*, lui dit-il, n'auriés-vous point beſoin d'argent? Je ſçai que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous eſt-il pas auſſi favorable qu'à moi. Nous ſommes loin de Londres. Voilà deux cens guinées, prenez-les, ce ſera pour joüer chez Mademoiſelle *Stwart*. » *Hamilton*, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette concluſion, en fut un peu déconcerté: « Comment! avec Mademoiſelle *Stwart*? — Oüi, chez elle, *Georges*, mon ami, pourſuivit le Chevalier de Grammont: nous ſommes un peu clair voians. Vous en êtes amoureux, &, ſi je ne me trompe, elle ne s'en offenſe pas; mais dites-moi comment vous avez pu vous réſoudre à vous ôter la pauvre *Pékam* de l'eſprit, pour vous coëffer d'une Princeſſe qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulut. Par ma foi, votre frere & vous êtes deux jolis garçons dans vos choix! Quoi! dans toute la Cour vous ne trouvez que les deux Maîtreſſes du Roi pour en faire les vôtres? Pour le frere aîné, encore paſſe: il n'avoit pris la *Caſtelmaine* que quand ſon Maître n'en vouloit plus, & que la *Cheſterfield* ne vouloit plus de lui; mais, pour vous, que diable croyez vous faire d'une créature dont le Roi dans ce moment eſt plus fou que jamais? Eſt-ce parce que cet ivrogne de *Richemont*

s'eſt nouvellement remis ſur les rangs, & qu'il ſe porte pour Amant déclaré? Vous verrez comme il en ſera bon marchand! Je ſçai bien ce que le Roi m'en a dit.

« Croiez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le Maître, c'eſt-à-dire point de lorgnerie avec la Maitreſſe. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le Roi ne ſe ſoucioit pas, & vous ſçavez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu, mais ne vous y fiez pas. Elles ſont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire devienne leur eſclave de parade, ſeulement pour groſſir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux paſſer huit jours *incognitò* dans le Château de *Pékam* avec la femme du Philoſophe *Whittnel*, que de faire dire à la Gazette de Hollande: « On nous mande, de *Briſtol*, qu'un tel eſt chaſſé de la Cour pour Mademoiſelle *Stwart*, qu'il va faire une campagne en Guinée ſur la flotte que l'on prépare pour cette expédition, ſous les ordres du Prince *Robert*? ».

Hamilton, que toutes les véritez de cette harangue frappoient à meſure qu'il y faiſoit attention, parut comme revenu de quelque ſonge après y avoir révé quelques momens; &, s'addreſſant à lui d'un air reconnoiſſant : « Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'eſprit le plus agréable, avec la raiſon la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençois à me laiſſer ſéduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutot par de frivoles apparences que par un véritable penchant: je vous ai obligation de m'avoir arrêté ſur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres ; mais, pour vous témoigner ma reconnoiſſance de celle-ci, je veux ſuivre vos conſeils & me mettre en retraite chez la couſine *Whitinel*

pour m'ôter de la tête le reste de ces visions. Mais, bien loin d'y aller *incognito*, je veux vous y mener au retour du voïage. Mademoiselle d'*Hamilton* sera de la partie; car il est bon de prendre ses précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite & qui, dans ces rencontres, n'a pas trop de bonne-foi, du moins s'il faut en croire votre Philosophe.... — Ne vous avisez pas d'en croire ce faquin-là, dit le Chevalier de Grammont; mais dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande Idole de *Stwart*? — Que diable sçais-je? dit *Hamilton*. Vous connoissez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux *Carlingford* étoit un soir chez elle, qui lui montroit à se mettre une bougie toute allumée dans la bouche, & le grand secret étoit de l'y tenir long-tems par le bout allumé sans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche raisonnablement grande; &, pour renchérir par dessus son Maître, j'y en tins deux tout à la fois, & fis trois tours de chambre sans qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illustre épreuve; et *Killegrew* soutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ses amusemens. On ne peut disconvenir que ce ne soit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la Cour est en campagne, j'ai eu cent occasions de la voir que je n'avois point eües devant. Vous sçavez que le deshabillé du bain est d'une grande commodité pour celles qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle *Stwart* est tellement persuadée des avantages qu'elle a par dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque femme de la Cour pour de beaux bras & une belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la démonstration; & je crois

qu'il ne feroit pas difficile de la mettre nüe, fans qu'elle y fit réfléxion, avec un peu d'addreffe. Il faudroit, après tout, être bien infenfible pour que ces bienheureufes occafions ne fuffent d'aucune conféquence, & ne fiffent aucune impreffion, outre que la bonne opinion qu'on a toujours de foi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme eft prife dès qu'elle vous diftingue par une habitude de familiarité qui, bien fouvent, ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard. Ma préfomption, fa beauté, le pofte éclatant qui la releve & mille gracieufetez m'avoient empêché de faire des réfléxions; mais il faut vous dire auffi, pour excufer mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la loüant & les confidences qu'elle me faifoit fur certaines chofes qu'elle n'auroit pas trop du me confier, auroient été capables d'en éblouïr un autre.

« Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous favez la grace infinie dont elle eft à cheval. Le Roi, qui n'aime guère les chaffes que celles de l'oifeau, parce qu'elle eft commode pour les Dames, y étoit ces jours paffés entouré de toutes les beautés de fa Cour. Il partit après un faucon, & toute la brillante Efcadre après lui. Les juppes de Mademoifelle *Stwart*, qui couroit à toute bride, effraierent fon cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montois, qui étoit fon compagnon. Je fus donc le feul témoin d'un dérangement dans fes habits, qui préfenta mille beautez nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations affez galantes & affez éxagérées fur ce charmant défordre, pour empêcher qu'elle n'en fut interdite. Au contraire, ce fujet d'admiration a fouvent été depuis un fujet de converfation qui ne paroiffoit pas lui déplaire.

« Le vieux *Carlingford* & ce fou de *Crafs*, car il faut

bien vous faire ma confeffion générale, ces méchans plaifans donc lui faifoient à tout bout de champ des contes affez éveillés, qui ne laiffoient pas de paffer à la faveur de quelques vieilles turlupinades ou de quelques fingeries dans le récit qui la faifoient rire de tout fon cœur. Pour moi, qui ne fçai point de contes & qui n'ai pas le talent de les faire valoir, quand j'en fçaurois, j'étois fort embarraffé quelquefois qu'elle s'avifoit de m'en demander. « Je n'en fçai point, Mademoifelle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentoit. — Inventez-en un, me dit-elle. — C'eft ce que je fçai encore moins, lui dis-je; mais je vous conterai, fi vous voulez, un fonge fort extraordinaire, parce qu'il eft encore moins vraifemblable que tous les autres fonges n'ont coutume d'être. » Cela lui donna une curiofité qu'il fallut fatiffaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde, que j'aimois paffionnément, m'étoit venue voir la nuit. Je fis alors fon portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleufe; mais je lui dis que cette divinité, m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions du monde, ne s'étoit point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas affez pour la curiofité de Mademoifelle *Stwart*: il fallut prefque lui faire le détail des bontez que ce tendre fantôme avoit eües pour moi, fans qu'elle en parut furprife ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la defcription d'une beauté que je peignois autant qu'il m'étoit poffible d'après fa figure, & d'après ce que je m'imaginois des beautez qui ne m'étoient pas connües.

« Voilà ce qui véritablement m'a penfé tourner la tête. Elle voioit bien que c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions feuls, comme vous pouvez croire, en lui

faifant un tel récit, & mes yeux faifoient tout de leur mieux pour lui perfuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offenfée de cette connoiffance, ni fa pudeur allarmée de la fin d'une avanture faite à plaifir, & qu'il n'eut tenu qu'à moi de finir d'une maniere encore moins difcrete. Cette audience tranquille me fit donner tête baiffée dans tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi. Je ne fongeai ni au Roi, ni à fa paffion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement; enfin, je ne fçais à quoi diable je fongeois; mais je vois bien que fi vous n'y aviez fongé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles vifions. »

Quelque-tems après, la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandüe fur tout ce qui regardoit la tendreffe, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les foupçons ou la jaloufie fe mirent en campagne pour défunir les cœurs. Les faux rapports, enfuite la médifance & les tracafferies acheverent de tout bouleverfer.

La Ducheffe *de Cléveland* étoit accouchée pendant le voiage des Bains. Jamais elle n'étoit relevée fi belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre fes prémiers droits fur le cœur du Roi, fi elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant fes yeux. Ses partifans étoient du même avis. On prépara fon équipage pour cette expédition ; mais, la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill*, & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déja plus d'une fois oppofé aux projets qu'elle avoit formez, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui, d'Enfeigne aux Gardes, fe voit élever à cette fortune, a fans doute un grand fond de pru-

dence quand il ſe poſſede aſſez pour ne pas s'éblouïr de ſon bonheur. *Churchill* ſe para donc partout de ſa nouvelle faveur. La *Cléveland*, qui ne lui recommandoit ni la modération, ni la retenue ſur aucun chapitre, ne ſe mit point en peine qu'il fut indiſcret. Ainſi, ce nouveau commerce faiſoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raiſonnnoit à ſa fantaiſie. Les uns diſoient qu'elle lui avoit déja donné la penſion de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall*, d'autant que les différens mérites ſe trouvoient réunis dans le ſien. D'autres ſoutenoient qu'il avoit l'air trop indolent & la taille trop effilée pour ſoutenir long-tems ſa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la Maîtreſſe du Roi & frere de celle du Duc, ſe produiſoit par de beaux endroits & ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le Duc d'*Yorck* lui donna bientôt après une charge dans ſa Maiſon. Cela étoit dans l'ordre. Mais le Roi, qui ne ſe crut pas obligé de lui faire du bien, parce que Madame de *Cléveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaiſe humeur. Ce n'étoit pas ſans raiſon : il laiſſoit tout le monde en repos dans leur commerce, & cependant on avoit ſouvent l'inſolence de troubler le ſien. Milord *Dorſet*, prémier-Genti-homme de la Chambre, venoit de lui débaucher la Comédienne *Nellgouyne*. La *Cléveland*, dont il ne ſe ſoucioit plus, ne laiſſoit pas de ſe déshonorer par des inconſtances réïtérées, par des choix indignes & le ruinoit par des Amans à gage. Mais le chagrin le plus ſenſible de tous étoit le nouveau refroidiſſement & les menaces de Mademoiſelle *Stwart*. Il y avoit long-tems qu'il lui propoſoit tous les établiſſemens & tous les Titres qu'elle auroit agréables

en attendant qu'il put faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuſer, ſous prétexte du ſcandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le Public ; mais, depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantot, elle vouloit ſe retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine ; tantot, c'étoit pour fuir des tentations par où elle vouloit faire entendre que ſon innocence n'avoit pas encore ſuccombée. Enfin, c'étoit continuellement ou des allarmes ou quelque humeur chagrine, qui déſoloient la tendreſſe du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans ſon ménage d'amour, pour voir ſi ce n'étoit point la jalouſie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir ſolemnellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de *Cléveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il ſe mit à faire une St Barthélemi de tous les autres menus amuſemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nellgouynes*, les Miſſes *Davis* & la troupe joieuſe des Chanteuſes & des Danſeuſes des menus plaiſirs de Sa Majeſté furent congédiées. Tous ces ſacrifices furent inutiles. La *Stwart* continuoit à déſeſpérer le Roi ; mais il eut bientot découvert la véritable cauſe de ſes froideurs.

L'officieuſe *Cléveland* prit ce ſoin. Elle s'étoit déchaînée ſans réſerve depuis ſa diſgrace contre Mademoiſelle *Stwart*, qu'elle en accuſoit par ſon impertinence, & contre l'imbécillité du Roi, qui, pour une idiote revêtüe, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du Roi, ce fut par leur moïen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mademoiſelle *Stwart* l'avoient réduit ; &, dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle

cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ses Valets de Chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la *Stwart* de fort mauvaise humeur. La présence de Madame de *Cléveland* le surprit & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, &, l'abordant d'un ton ironique & d'un sourire d'indignation : « J'espere, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine *Stwart* vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches, qui seroient trop indignes de moi. Je viens encore moins éxcuser des foiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre constance pour moi ne me laisse rien à dire, & que je suis la seule que vous aiez honorée de votre tendresse, & qui s'en soit rendue indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs ou la nouvelle chasteté de l'inhumaine *Stwart*. » A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il étoit insultant & demesuré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule ; mais il ne crut pas qu'elle dut prendre des airs bruians, vu les termes où ils en étoient ; &, comme il se préparoit à lui répondre : « Non, dit-elle, ne me sachez point mauvais gré de la liberté que je prens de me moquer un peu de la grossiereté dont on vous en impose. Je ne puis souffrir qu'une affection si marquée vous rende la fable de votre Cour, tandis qu'on se moque impunement de vous. Je sais que la précieuse *Stwart* vous révoque, sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience ; & je viens vous avertir que le Duc de *Richemont* sera bientôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croiez pas, puisque ce pourroit

être le reſſentiment ou l'envie qui me le feroient dire. Suivez-moi juſqu'à ſon appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, & que vous l'honoriez d'une préférence éternelle, ſi je l'accuſe à faux, ou que vous ne ſoyez plus la dupe d'une fauſſe prude, qui vous fait faire un perſonnage ſi ridicule. »

En achevant ce diſcours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irréſolu, & l'entraîna vers le logement de ſa rivale. *Chivins* étoit dans ſes intérêts : ainſi, la *Stwart* n'avoit garde d'être avertie de la viſite, & *Babinai*, dont Madame de *Cléveland* avoit fait la fortune & qui la ſervoit à merveille dans cette occaſion, lui vint dire que le Duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stwart*. C'étoit au milieu d'une petite galerie qui conduiſoit par un dégagement du cabinet du Roi à ceux de ſes Maitreſſes. La *Cléveland* lui donna le bonſoir, comme il entroit chez ſa rivale, & ſe retira pour attendre l'iſſüe de cette avanture. *Babinai*, qui ſuivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Femmes de Chambre de ſa Maitreſſe qui ſe préſenterent reſpectueuſement à ſon paſſage, lui dirent tout bas que Mademoiſelle *Stwart* avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée, mais que, s'étant miſe au lit, elle repoſoit, Dieu merci. « *C'eſt ce qu'il faut voir*, » dit-il en repouſſant celle qui s'étoit plantée ſur ſon paſſage. Il trouva la *Stwart* couchée ; mais elle ne dormoit pas. Le Duc *de Richemont* étoit aſſis au chevet de ſon lit, qui vraiſemblablement dormoit encore moins. L'embaras des uns & la colere de l'autre furent tels qu'on ſe les peut imaginer dans une pareille ſurpriſe. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna ſon reſſentiment au Duc *de Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais ſervi. Il en fut inter-

dit, & quelque chofe de plus. Il voioit fon Maître & fon Roi juftement irrité. Les prémiers tranfports que la colere infpire dans ces occafions font dangereux. La fenêtre de Mademoifelle *Stwart* étoit commode pour une vengeance fubite. La *Tamife* couloit au-deffous. Il y jetta les yeux ; &, voiant ceux du Roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit crus capables, il fit une profonde révérence & fe retira, fans répliquer à une quantité de menaces qui fe fuccédoient.

La *Stwart*, un peu revenüe de fa prémiere furprife, monta fur fes grands chevaux, au lieu de fe juftifier, & dit les chofes du monde les plus capables d'aigrir les reffentimens du Roi : que s'il n'étoit pas permis de recevoir les vifites d'un homme de la qualité du Duc *de Richemont*, avec des intentions qui lui faifoient honneur, c'étoit être efclave dans un pais libre ; qu'elle ne fçavoit aucun engagement qui l'empêchât de difpofer de fa main ; mais que, fi cela n'étoit pas permis dans fon Roiaume, elle ne croioit pas qu'il y eut de Puiffance capable de l'empêcher de paffer en France & de fe jetter dans un Couvent, pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit joüir dans fa Cour. Le Roi, tantot outré de colere, tantot attendri par quelques larmes, & tantot effraié de fes menaces, étoit tellement agité, qu'il ne favoit que répondre, ni aux délicateffes d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à fa barbe, ni à l'affurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant, l'amour, près de triompher de tous fes reffentimens, l'alloit mettre à fes genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faifoit, lorfqu'elle le pria de fe retirer & de la laiffer en repos, du moins pour le refte de cette nuit, fans fcandalifer ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle, par une longue vifite. Cette impertinente priere acheva

de l'outrer. Il fortit en la menaçant de ne la plus voir, & fut paffer la nuit la moins tranquille qu'il eut paffée depuis fon rétabliffement.

Le lendemain, le Duc *de Richemont* eut ordre de fortir de la Cour, & de ne fe plus préfenter devant le Roi ; mais il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on fçut qu'il étoit parti dès le matin pour fa maifon de campagne.

Mademoifelle *Stwart*, voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'avanture de la nuit précédente, fut fe jetter aux pieds de la Reine. Ce fut là que, faifant le perfonnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui caufer, lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moiens de fe retirer de la Cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc *de Richemont*, qui la recherchoit depuis longtems ; mais que, puifque cette recherche étoit caufe de fa difgrace & d'un éclat qui peut-être tourneroit au defavantage de fa réputation, elle conjuroit Sa Majefté de la prendre fous fa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle fe mit dans un Couvent pour finir tous les troubles que fa préfence caufoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'eft un fpectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon & fe juftifie en même tems. Le cœur de la Reine fe tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnerent les fiennes. Elle l'embraffa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute forte de faveur & de protection, ou pour fon mariage ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoia réfolue d'abord d'y travailler tout de fon mieux ; mais, comme elle avoit beaucoup d'efprit, les

réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle ſavoit que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une conſtance opiniâtre. Elle jugea que l'abſence le conſoleroit ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le ſouvenir de Mademoiſelle *Stwart*, & que, puiſqu'elle ne pouvoit éviter de ſe voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fut elle, dont la ſageſſe & la vertu venoient d'éclater par des preuves ſi manifeſtes. D'ailleurs, elle ſe flatta que le Roi lui ſauroit éternellement gré de s'être oppoſée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raiſonnement la détermina. Toute ſon induſtrie fut emploiée à perſuader Mademoiſelle *Stwart* ; &, ce qu'il y a de rare dans cette avanture, après avoir obtenu qu'elle ne ſongeroit plus au Duc *de Richemont* ni au Convent, ce fut elle qui prit ſoin de raccommoder ces deux Amans.

C'eut été dommage qu'elle n'eut pas réüſſi dans cette négociation. Auſſi, n'en fut-elle pas à la peine ; car jamais les empreſſemens du Roi ne furent ſi vifs que depuis cette paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stwart*.

Mais Sa Majeſté ne gouta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entiere jouiſſoit d'une paix profonde depuis le Traité des Pirenées. L'Eſpagne ſe flattoit de reſpirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ſes voiſins ; mais elle n'eſpéroit pas pouvoir ſoutenir le débris d'une Monarchie ſur ſa décadence quand elle conſidéroit l'âge ou les infirmitez du Prince, ou la foibleſſe de ſon ſucceſſeur. La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'applica-

tion, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'allarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réüssi ; mais la fortune du Roi, toujours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de *Gigery*, qu'il n'y avoit que les projets formez par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après, le Roi d'Angleterre voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince *Robert* devoit avoir le commandement. Ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition : qu'il faudroit combattre, non-seulement les Habitans de la Guinée, peuple endiablé, dont les flêches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers, mais qu'il faudroit essuier des chaleurs insupportables ou des pluies dont chaque goute se changeoit en serpent ; que, si l'on pénétroit plus avant dans les païs, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalipse.

Mais ce fut envain que ces bruits se répandirent loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voiage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* se présenta tout des prémiers ; &, sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec Mademoiselle *Jennings*, il demanda la permission du Duc & l'agrément du Roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite

en sa faveur. Ce n'étoit plus gueres que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du gout pour ce mariage. La mollesse des empressemens d'un Amant qui sembloit ne rendre des soins que par habitude, la rebutoit, & le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui & si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux-brillant qui l'avoit éblouïe, & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'esprit dans les railleries, dont elle lui fit compliment sur ce voiage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit crues capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à luy, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertez en Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde ; qu'elle lui conseilloit de ramener toutes les captives qu'il feroit en Afrique, pour remplacer les beautez que son absence alloit mettre au tombeau. »

Germain trouva fort mauvais qu'elle eut la force de railler dans l'état où il la croioit réduite ; mais il s'apperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là tout alloit bien pour elle. *Germain* non-seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavaliérement ; mais il sentit redoubler tout le gout qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epîtres d'*Ovidè*, traduites par les beaux eſprits de la Cour. Elle ſe mit à faire une Lettre d'une Bergere au déſeſpoir qui s'adreſſoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modele l'Epître d'*Ariadne* à *Théſée*. Le commencement de cette Lettre étoit mot pour mot les plaintes & les reproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems & aux conjonctures préſentes. Elle avoit eu deſſein d'achever cet ouvrage par une deſcription des travaux, des périls & des monſtres qui l'attendoient en Guinée, pour leſquels il quittoit une tendre Amante abimée dans la douleur; mais, n'en aiant pas eu le tems, ni celui de faire tranſcrire tout cela pour l'envoier ſous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans ſa poche ce fragment écrit de ſa main, &, plus étourdiment encore, le laiſſa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux qui le ramaſſerent connurent ſon écriture & en tirerent pluſieurs copies qui eurent cours par la Ville. Cependant, ſa conduite avoit ſi bien établi l'idée de ſa ſageſſe, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la choſe s'étoit paſſée comme on vient de dire. Quelque-tems après, l'expédition de Guinée fut remiſe pour les raiſons que tout le monde ſçait, & le procédé de Mademoiſelle *Jennings* la juſtifia ſur cette Lettre. Car, quelques efforts que fiſſent le mérite & les nouveaux ſoins de *Germain* pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le ſeul qui ſe reſſentit de cette bizarrerie qui prenoit plaiſir à déſunir les cœurs pour les engager bientot après à des objets tous différens. On eut dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoiſſoit ſon empire aux loix de l'Hymen, avoit en même-tems mis ſon bandeau ſur

les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plupart des Amans dont on fait mention.

La belle *Stwart* époufa le Duc *de Richemont;* l'invincible *Germain*, une Peque Provinciale; Milord *Rochefter*, une trifte Héritiere; la jeune *Temple*, le férieux *Litleton; Talbot*, fans favoir pourquoi, prit pour femme la languiffante *Bointon; Georges Hamilton*, fous de meilleurs aufpices, époufa la belle *Jennings*; & le Chevalier de Grammont, pour le prix d'une conftance qu'il n'avoit jamais connüe devant & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'amour d'accord en fa faveur, & fe vit enfin poffeffeur de Mademoifelle d'*Hamilton*.





TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER. — Servant d'introduction à l'Ouvrage, Pages 1.

CHAPITRE II. — Arrivée du Chevalier DE GRAMMONT au siege de Trin, & son genre de vie, 5.

CHAPITRE III. — Son éducation & ses avantures avant son arrivée à ce siege, 10.

CHAPITRE IV. — Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passe son tems, 27.

CHAPITRE V. — Son retour à la Cour de France. Ses avantures au siege d'Arras. Ses réponses au Cardinal *Mazarin*. Il est exilé de la Cour de France, 54.

CHAPITRE VI. — Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caracteres des personnes qui composoient cette Cour, 74.

CHAPITRE VII. — Il devient amoureux de Mademoiselle d'*Hamilton*. Diverſes avantures d'un Bal de la Reine. Voiage curieux de ſon Valet de Chambre à Paris, 95.

CHAPITRE VIII. — Hiſtoire burleſque de l'Aumonier *Pouſſatin*. Relation du ſiege de Lérida. Mariage du Duc d'YORCK & autres particularitez de la Cour d'Angleterre, 125.

CHAPITRE IX. — Diverſes intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre, 161.

CHAPITRE X. — Autres intrigues amoureuſes de la Cour d'Angleterre, 209.

CHAPITRE XI. — Retour du Chevalier DE GRAMMONT à la Cour de France. Il eſt renvoié en Angleterre. Diverſes intrigues amoureuſes de cette Cour & mariages de la plupart des Héros de ces Mémoires, 257.





NOTES

Le prince Thomas, p. 6. — Le prince Thomas de Savoie, oncle du duc régnant. Il mourut en 1656.

Du Plessis-Praslin, p. 6. — Il devint depuis maréchal et duc de Choiseul. Il se retira en 1672.

Trin, p. 6. — Ville de Piémont. Elle se rendit le 4 mai 1639.

Matta, p. 7. — Il mourut en 1674. « Matta est mort sans confession, » écrivait madame de Maintenon à son frère.

Le pas devant les Césars de Vendôme, p. 11. — César, duc de Vendôme, était l'aîné des fils qu'Henri IV eut de Gabrielle d'Estrées.

Bidache, p. 13. — Château de la famille de Grammont, sur la Bidouze, à 31 kilomètres de Bayonne.

Le baron de Vatteville, p. 26. — Cet officier doit être le même que celui qui, devenu ambassadeur d'Espagne en Angleterre, blessa la cour de France par ses prétentions à la préséance sur le comte d'Estrades. On sait quelle satisfaction éclatante en tira Louis XIV.

Madame Roiale, p. 28. — Christine, seconde fille d'Henri IV, mariée à Victor-Amédée, prince de Piémont, puis duc de Savoie. Elle s'était attaché d'Assoucy, ce qui donne une idée de son genre d'esprit.

Madame de Sénantes, p. 29. — La famille de Sénantes existe encore en Piémont, où elle porte actuellement le titre de marquis de Carailles.

La Vénerie, p. 31. — Château à une lieue de Turin, où la cour allait passer l'été.

L'archiduc, p. 56. — Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III.

Le prince d'Aremberg, p. 60. — Il se nommait Albert.

Pietre Mazarin, p. 69. — Pierre Mazarin, père du cardinal. Il était né à Palerme, qu'il quitta pour se fixer à Rome, où il mourut en 1654. On croit que c'était un pêcheur.

Le mariage du roi, p. 70. — Louis XIV épousa Marie-Thérèse d'Autriche, le 1er juin 1660. Elle était née le 20 septembre 1638 et mourut à Versailles le 30 juillet 1683.

La Motte-Houdancourt, p. 73. — Une des trois filles du maréchal du même nom. Elle était fille d'honneur de la reine, et le comte de Rochefort dit que c'était une des plus charmantes femmes de la cour.

Meneville, p. 73. — Autre fille d'honneur de la reine, rivale en beauté de la précédente.

A son couronnement, p. 76. — Celui de Charles II, qui eut lieu le 22 et le 23 août 1661.

Duc de Glocester, p. 76. — Henri, frère de Charles II et du duc d'Yorck. Il mourut de la petite vérole le 3 septembre 1660.

La princesse Roiale, p. 76. — Marie, fille aînée de Charles Ier, née le 4 novembre 1631, mariée, le 2 mai 1641, au prince d'Orange. Après la mort de son mari (14 mars 1647). elle retourna en Angleterre, et fut emportée par la petite vérole le 24 décembre 1660.

L'infante de Portugal, p. 76. — Catherine de Bragance, infante de Portugal, femme de Charles II, qui l'épousa en 1662.

Le rói, p. 77. — Il s'agit de Charles II, né le 29 mai 1630 et mort le 6 février 1684. Un poëte anglais, son contemporain, l'a jugé d'un mot en disant qu'il n'avait jamais fait de sottises et jamais rien de sensé.

Le duc d'Yorck, p. 77. — Jacques, duc d'Yorck, frère de Charles II, né le 15 octobre 1633. Il régna après la mort de celui-ci, sous le nom de Jacques II, fut détrôné par son gendre et sa fille, abdiqua, un peu forcément, en 1688, et mourut à Saint-Germain, le 6 septembre 1701, dans les pratiques d'une religion outrée.

Mademoiselle Hyde, p. 77. — L'aînée des filles d'Edouard Hyde, comte de Clarendon, ministre de Charles II, auteur de l'*Histoire de la Rébellion*, publiée à Oxford en 1702.

Le duc d'Ormond, p. 77. — Jacques Butler, comte d'Ormond, né le 19 octobre 1610, mort le 21 juillet 1688.

Le duc de Bouckingham, p. 78. — Georges Villiers, second duc de Buckingham, fils du premier, qui fut assas-

siné par Felton. Il avait hérité de tous les défauts de son père ; mais, plus heureux que lui, il mourut de sa belle mort, chez un fermier de la province d'Yorck, le 16 avril 1688, âgé de soixante et un ans.

Le comte de Saint-Albans, p. 78. — Henri Jermyn, comte de Saint-Albans et baron de Saint-Edmund's Bury, écuyer de la reine Henriette et membre du conseil privé de Charles II. Il mourut le 2 janvier 1643.

Le chevalier de Barklay, p. 78. — Depuis comte de Falmoulth, principal favori du duc d'Yorck et son compagnon dans toutes ses campagnes. Il mourut, dans l'affaire de Southvold-Bay, le 2 juin 1655, d'un coup de canon qui tua en même temps lord Muskerry et Boyle. Le duc d'Yorck, qui était auprès d'eux, fut couvert de leur sang.

Le comte d'Aran, p. 78. — Richard Butler, comte d'Arran, cinquième fils de Jacques Butler, premier duc d'Ormond. Né le 16 juin 1639, il mourut à Londres en 1686.

Le comte d'Ossery, p. 79. — Thomas, comte d'Ossory, fils aîné du premier duc d'Ormond et père du dernier, né à Kilkenny, le 8 juillet 1634, et mort le 30 juillet 1680.

L'aîné des Hamiltons, p. 79. — Jacques Hamilton, frère aîné de Georges et d'Antoine, notre auteur. Il était un des favoris de Charles II, qui le fit gentilhomme de sa chambre et colonel d'un régiment. Dans une affaire contre les Hollandais, il eut une jambe emportée d'un coup de canon, et mourut de cette blessure le 6 juin 1673.

Le beau Sydney, p. 79. — Selon Walpole, il s'agit ici de Robert, mort en 1674, troisième fils de Robert, comte de Leicester, et frère du fameux Algernon Sydney, qui fut décapité. Les auteurs de l'édition de Londres, 1792, pensent, au contraire, qu'il est question de Henri, leur jeune frère, homme de grâces et d'aventures, qui fut créé comte de Rumney, et mourut le 7 avril 1704.

Le petit Germain, p. 79. — Henry Jermyn, second fils de Thomas, frère aîné du comte de Saint-Albans. Il fut fait baron de Douvres en 1685 et mourut sans enfants, en avril 1708.

La reine-mère, p. 79. — Henriette, fille d'Henri IV et veuve de Charles Ier. On sait quelle triste hospitalité lui offrait Mazarin. — Le chevalier Jean Reresby prétend, dans ses Mémoires, qu'elle avait épousé secrètement le comte de Saint-Albans et en avait eu des enfants.

La comtesse de Castelmaine, p. 80. — Barbe, fille de Guillaume Villiers, lord vicomte Grandison en Irlande. Peu de temps avant la Restauration, elle avait épousé Roger Palmer, esquire, alors étudiant au Temple et héritier d'une fortune énorme, qui fut créé depuis, par la grâce de

sa femme, comte de Castelmaine en Irlande. Arrivée à la cour, elle devint bientôt la maîtresse en titre de Charles II, qui la fit duchesse de Cléveland. Leur liaison dura jusqu'en 1672, époque où elle accoucha d'une fille que la chronique dit être de Churchill, depuis duc de Marlborough, et que le roi ne crut pas devoir reconnaître. La tendre duchesse était, d'ailleurs, fort sujette à caution, si l'on en croit les Mémoires. Elle mourut d'une hydropisie, le 9 octobre 1709, âgée de soixante-neuf ans.

Madame de Shrewsbery, p. 81. — Anne Marie, fille aînée de Robert Brudenel, comte de Cardigan, et mariée à François Talbot, comte de Shrewsbery. On prétend qu'elle coucha avec le duc de Buckingham le soir même où celui-ci tua son mari en duel, et que, travestie en page, elle avait tenu le cheval de son amant pendant le combat.

Madame Midleton, p. 81. — Elle s'appelait Jeanne, et, d'après Granger, était « peu riche, mais très belle. » Son portrait est dans la galerie de Windsor.

Mesdemoiselles Brouk, p. 81. — Une d'elles épousa dans la suite le chevalier Jean Denham et s'en trouva assez mal, puisqu'elle en mourut et que son mari fut accusé de l'avoir empoisonnée.

Mademoiselle Stwart, p. 81. — Françoise, fille de Walter Stwart, fils de Walter, baron de Blantyre. Elle épousa Charles Stwart, duc de Richmond, de la maison de Lennox. Sa figure en cire se voit dans l'abbaye de Westminster.

La reine-mère étoit de retour, p. 82. — Elle était revenue le 2 novembre 1660, après dix-neuf ans d'absence.

Saint-Evremond, p. 83. — Charles de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, né le 1er avril 1613, à Denis-le-Guast en Basse-Normandie, ce qui explique l'épithète de Caton de Normandie, que lui donne le chevalier de Grammont.

La d'Olonne, p. 86. — C'est mademoiselle de la Loupe, dont il est fait mention dans les *Mémoires du cardinal de Retz*. Elle épousa le comte d'Olonne et devint célèbre par ses galanteries, que rapporte Bussi-Rabutin, dans son *Histoire amoureuse des Gaules*.

La comtesse de Fiesque, p. 86. — Il s'agit sans doute de la femme de ce comte de Fiesque dont Saint-Evremond parle comme d'un homme « fertile en visions militaires. »

Le comte de Rannalagh, p. 87. — Richard, premier comte de Ranelagh, membre de la Chambre des Communes et vice-trésorier d'Irlande en 1674. Il eut plusieurs charges après la mort de Jacques II, et mourut le 5 janvier 1711.

Qui s'appeloit Warmestré, p. 88. — Il y a eu une famille Warminster dans la province de Worcester ; mais il n'existe qu'un rapport d'orthographe entre cette famille et

la personne en question. Il paraît que notre fille d'honneur s'appelait Marie Kirck et était sœur de la comtesse d'Oxford. Trois ans après avoir été chassée de la cour, elle épousa le chevalier Richard Vernon, sous l'état supposé de veuve. Ce fut probablement aussi sous le nom supposé de Warmestré, et c'est pourquoi Hamilton l'appelle ainsi.

Madame Hyde, p. 90. — Elle s'appelait Théodosie, était fille d'Arthur, baron de Capel, et fut la première femme d'Henri Hyde, deuxième vicomte de Clarendon, l' « homme qu'elle avait aimé. »

Thomas Howard, p. 91. — C'était le quatrième fils du chevalier Guillaume Howard. Il épousa Marie, duchesse de Richmond et fille de Georges Villiers, duc de Buckingham, et mourut en 1678.

Montaigu, p. 93. — Ralph Montagu, second fils d'Edouard, lord Montagu. Il fut ambassadeur en France en 1669 et membre du Conseil privé en 1672. Il joua un rôle dans la chute de Jacques II. Devenu, en récompense, marquis de Monthermer et duc de Montagu en 1705, il mourut le 7 mars 1708, à l'âge de soixante-treize ans.

Madame de Monséry, p. 98. — Marguerite, fille unique d'Ulick, cinquième comte de Clanrickard. Elle fut mariée trois fois : 1° à Charles, vicomte de Muskerry, tué dans le grand combat naval contre les Hollandais, le 3 juin 1665 ; 2° en 1676, à Robert Villiers, vicomte de Purbeck, qui mourut en 1685 ; 3° à Robert Fielding, esq. Elle dissipa la plus grande partie de sa fortune en extravagances de toute espèce, et mourut presque pauvre en août 1698. C'est par erreur que Walpole la nomme Elisabeth et la dit fille du comte de Kildare.

Mademoiselle Blake, p. 98. — Henriette-Marie, fille du colonel Blake, de la province de Suffolk. Elle était sœur de la femme de Sydney, comte de Godolphin, et elle épousa le chevalier Thomas Yarborough, de Snaith en Yorkshire. Elle remplit, en 1675, le rôle de Diane dans la *Calista* de Crown ; on la disait alors ancienne fille d'honneur de la reine.

Le prince Robert, p. 101. — Petit-fils de Jacques Ier, ordinairement appelé le prince Rupert. Né le 19 décembre 1619, il mourut à Londres le 22 novembre 1682. On lui attribue l'invention de la gravure en manière noire.

Mylord Janet, p. 101. — Il s'agit, selon Walpole, de Nicolas Tufton, troisième comte de Thanet, qui mourut le 24 décembre 1679, et, d'après l'édition de 1792, de Jean, son père, second comte de Thanet, mort le 6 mai 1664, tous deux victimes de leur dévouement au roi.

Mademoiselle Price, p. 105. — Hamilton fait ici une erreur de mémoire. Mademoiselle Price était dame d'hon-

neur de la reine, et non de la duchesse. Il paraît que son père, le chevalier Thomas Warcup, avait le sot orgueil de croire que Charles II épouserait la demoiselle, quoiqu'il fût alors marié.

Dongan, p. 105. — Il n'est parlé de ce Dongan, qui est qualifié de « mylord, » que dans une lettre du chevalier Richard Fanshaw au comte d'Arlington, premier secrétaire d'Etat, du 4 juin 1664. Les anciens comtes de Limerick étaient de cette maison.

La duchesse de Neucastel, p. 108. — Marguerite Lucas, duchesse de Newcastle, la plus jeune des filles du chevalier Charles Lucas, une des dames d'honneur de la reine. Elle a composé dix-neuf pièces de théâtre, parmi lesquelles *The Presence*, qui a vingt et une scènes « surnuméraires, » et plusieurs volumes in-folio, dont quelques-uns ont été traduits en latin, sans compter trois volumes in-folio de poèmes, encore manuscrits. Elle mourut en 1673. On voit à Welbeck le portrait de cette « pédante visionnaire, » comme l'appelle Walpole, en pied et dans l'habit de théâtre qu'elle aimait à porter.

Les deux Roussels, p. 110. — L'oncle était Jean Russel, troisième fils de François, comte de Bedford, et colonel du 1er régiment des gardes, qui mourut, non marié, en novembre 1681 ; et le neveu, Guillaume, fils aîné d'Edouard Russel, frère cadet du prédécesseur Jean Russel, et porte-enseigne de Charles II, qui mourut en 1674, également célibataire.

Son philosophe, p. 112. — Saint-Evremond, qui, en revanche, l'appelait son héros.

Toulongeon, p. 112. — C'était le frère aîné de notre comte de Grammont. Il mourut en 1679, rendant, selon Saint-Evremond, son cadet un des plus riches seigneurs de la cour.

Henri Howard, p. 113. — C'était le frère de Thomas, comte d'Arundel, le même qui, par un acte spécial du Parlement, rentra dans les honneurs de sa famille, dont son aïeul avait été dépouillé pour crime de lèse-majesté sous le règne d'Elisabeth. A la mort de son frère, il devint duc de Norfolk, et mourut le 11 janvier 1683, âgé de cinquante-cinq ans.

Séméat, p. 114. — Maison de campagne appartenant à la famille de Grammont.

Mylord d'Arlington, p. 116. — Henri Bennet, comte d'Arlington, premier secrétaire d'Etat et grand chambellan du roi Charles II. Il mourut le 28 juillet 1685. Le portrait que donne de lui l'édition de Londres, 1792, porte une balafre au milieu du nez, comme pourrait en faire un coup de sabre.

Une femme en Hollande, p. 117. — Isabelle, fille de Louis de Nassau, seigneur de Beverwaert, fils de Maurice, prince d'Orange et comte de Nassau.

Hamilton, p. 117. — Il s'agit ici, non de notre auteur, mais de son frère Georges, qui suivait de son mieux les traces de leur futur beau-frère.

Fille du duc d'Ormond, p. 118. — Elle était alors la seconde femme du comte de Chesterfield. Elle mourut peu de temps après les aventures dont il est question, en juillet 1666, âgée de vingt-cinq ans à peine.

La reine fut abandonnée des médecins, p. 118. — En octobre 1663. On sait qu'elle en réchappa, au grand déplaisir de son mari, qui fut son guérisseur malgré lui.

Palais des rois de la Grande-Bretagne, p. 119. — C'était White-Hall, qui fut presque entièrement brûlé le 4 janvier 1698.

Mylord Falmouth, p. 120. — Charles Berkeley, deuxième fils du chancelier Charles Berkeley de Burton. Il fut fait baron Berkeley de Rathdown, vicomte Fitzharding d'Irlande, baron de Bottetort et comte de Falmouth en Angleterre. Il était trésorier de la bourse privée du roi et capitaine d'un régiment des gardes. Il fut tué dans un combat naval contre les Hollandais, en 1665.

M. de Comminge, p. 121. — Il fut ambassadeur de France en Angleterre de 1663 à 1665.

Les carrosses à glace, p. 121. — Les carrosses furent introduits en Angleterre en 1564. Suivant un poëte anglais, « un Hollandais appelé Boonem fut le premier qui mit les carrosses en usage, et ce Boonem était cocher de la reine Elisabeth : alors, une voiture était une chose extraordinaire, qui frappait d'étonnement et l'homme et le cheval. » Il paraît qu'ils furent tirés d'abord par deux chevaux, et que ce fut Buckingham qui, le premier, vers 1619, eut un attelage de six chevaux, en même temps qu'il introduisait l'usage de la chaise à porteurs.

M. le Prince assiégeait Lérida, p. 125. — C'était en 1647. « On l'accuse (Condé), dans quelques livres, de fanfaronnade, fait observer Voltaire, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons : on ne savait pas que c'était l'usage en France.

Le maréchal de Grammont, p. 125. — Antoine, maréchal de France. Retiré du service en 1672, il mourut en 1678.

Mon neveu Guillaume, p. 130. — Fils d'Edouard, cadet de François, comte de Bedford, et frère aîné du comte d'Oxford.

Mylord Chesterfield, p. 132. — Philippe Stanhope, deuxième comte de Chesterfield, chambellan de la reine et colonel d'un régiment des gardes. Il mourut le 28 janvier 1713, âgé de plus de quatre-vingts ans.

La fille aînée du duc d'Ormond, p. 133. — Elisabeth Butler.

Talbot, p. 137. — Richard Talbot, d'une famille irlandaise, anglaise d'origine. Il avait été proposé à Charles II pour assassiner Cromwell, et fut mis depuis à la Tour pour de pareils desseins sur le duc d'Ormond. Il devint comte, ensuite duc de Tyrconnel, enfin vice-roi d'Irlande. Il épousa en premières noces mademoiselle Boynton, et, en secondes, la belle Jennings, et il mourut à Limerick le 5 août 1691.

Madame de Carneguy, p. 140. — Anne, fille de Guillaume, duc d'Hamilton, et femme de Robert Carnegy, comte de Southask.

Madame Roberts, p. 140. — Isabelle, fille du chevalier Jean Smith, seconde épouse de Jean, lord Roberts, comte de Radnor. Horace Walpole pense qu'il s'agit de la femme de Robert, fils de ce comte Jean ; mais il était évidemment trop jeune pour mériter les qualifications plaisantes et ridicules dont l'affuble l'auteur des Mémoires.

Le comte de Bristol, p. 144. — C'était le fameux et inconséquent lord Digby, secrétaire d'Etat du temps de la guerre civile, et qui mourut en 1676, sans emporter les regrets d'aucun parti.

Le chevalier Denham, p. 145. — Il mourut le 19 mars 1668. Marié à une des trois demoiselles Brook, il avait, dit-on, empoisonné sa femme avec une tasse de chocolat.

Rochester, p. 162. — Jean Wilmot, comte de Rochester, que les Muses, dit Walpole, aimaient à inspirer et qu'elles rougissaient d'avouer. Il se vantait d'avoir passé trois ans sans dégriser. Il mourut, jeune encore, le 26 juillet 1680.

Middlessex, p. 162. — Il s'agit ici, non de Lionel, alors comte de Middlesex, qui mourut en 1674, mais de Charles Sackville, à cette époque lord Buckhurst, qui fut depuis comte de Middlesex et duc de Dorset. Il était né le 24 janvier 1637 et mourut le 19 janvier 1706. Walpole dit qu'il était le plus bel homme de la cour de Charles II. Il paraît que ses qualités morales étaient en rapport avec son physique.

Sydley, p. 162. — Le chevalier Charles Sydley, né vers 1639 et mort le 20 août 1701. Il se livra à tous les excès ; mais on prétend, à sa décharge, que c'est de désespoir du déshonneur de sa fille, qui s'était livrée à Jacques II, lequel la fit comtesse de Dorchester.

Ethéreges, p. 162. — Le chevalier Georges Ethéredge, né vers 1636. Il est l'auteur de trois comédies. Jacques II l'employa comme envoyé à Hambourg, puis comme ministre à Ratisbonne, où il mourut peu de temps avant la chute de ce roi.

Lély, p. 164. — Pierre Lély, né à Soeste en Westphalie,

en 1617. Il alla s'établir en Angleterre en 1641 et mourut à Londres en 1680. Il a portraituré presque toutes les femmes de la cour de Charles II. Ces toiles sont aujourd'hui à Hampton-Court.

Une très-belle maison, p. 173. — C'était Bretby, dans la province de Derby.

La comtesse de la Suze, p. 177. — Elle était fille de Gaspard de Coligny, maréchal de France, et se rendit célèbre par son esprit et ses élégies. Née protestante, elle se fit catholique ; mais il paraît que ce fut moins par conviction que pour trouver un prétexte pour se séparer de son mari. La reine Christine, avec qui elle avait des rapports d'amitié, disait plaisamment : « La comtesse de la Suze est devenue catholique pour ne point voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. »

Fax, p. 182. — Le chevalier Etienne Fax, d'où sont descendus lord Holland et son fils, le fameux Fox. De simple commis de la cassette de Charles II, il devint jusqu'à trois fois intendant des finances, et garda cette place jusqu'en 1707, époque où il se retira des affaires. De sa première femme, il eut sept garçons et trois filles, et, de sa seconde, qu'il épousa en 1703, à l'âge de soixante-seize ans, deux fils, Etienne, comte d'Ilchester, Henri, lord Holland, et deux filles. Il mourut en 1716, à Chiswick, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Mademoiselle de la Garde, p. 183. — Fille de Charles Péliot, seigneur de la Garde. Elle épousa le chevalier Sylvius, et mourut le 13 octobre 1730. L'un de ses frères épousa la nièce de Jermyn, un des héros de ces Mémoires.

Milord Taffe, p. 184. — Nicolas, baron de Taaffe, fils de Thibaud, comte de Carlingford. Il fut tué à la bataille de la Boyne, le 1er juillet 1689, en combattant pour Jacques II.

Le duc de Richmont, p. 184. — Charles Stewart, duc de Richmond et de Lennox.

Le seigneur Sylvius, p. 189. — Le chevalier Gabriel Sylvius, natif d'Orange. Il fut attaché à la princesse royale, puis au duc d'Yorck. Homme d'esprit, il alla comme envoyé extraordinaire en Danemarck

Progers, p. 190. — Edouard Progers, qui, en 1660, avait été nommé chevalier du Chêne royal, ordre qui ne réussit pas. Il mourut à quatre-vingt-seize ans d'une inflammation causée par la pousse de quatre dents. Le roi Charles II lui avait donné la permission de faire bâtir une maison dans le parc de Bushy, auprès de Hampton-Court, à condition qu'après sa mort elle reviendrait à la couronne. C'est la maison qu'a habitée le comte de Halifax.

Blancfort, p. 192. — Louis de Duras, né en France, fils

du duc de Duras et d'une sœur du grand Turenne. A la Restauration, il alla en Angleterre, où il fut naturalisé et fait successivement baron de Duras et comte de Fervesham, titre et nom de son beau-père. A la Révolution, il commanda en chef l'armée envoyée contre le duc de Monmouth. Il mourut le 8 avril 1709, âgé de soixante-huit ans.

Mademoiselle Bagett, p. 193. — Elisabeth, fille d'Hervey Bagot, second fils du chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières noces Charles Berkeley, comte de Falmouth, et, en secondes, Charles Sackville, premier duc de Dorset.

Mademoiselle Jennings, p. 195. — Françoise Jennings, l'une des filles de Richard Jennings de Sunbridge, dans la province de Herford. Elle épousa Georges Hamilton, frère de l'auteur de ces Mémoires, et, devenue veuve, se remaria avec Richard Talbot. Elle mourut en Irlande, le 6 mars 1731, dans un âge très avancé.

Mademoiselle Temple, p. 195. — Anne, fille de Thomas Temple de Frankton, dans la province de Warwick, et seconde femme du chevalier Charles Lyttleton, dont elle eut cinq fils et huit filles. Elle était belle-mère du premier lord Lyttleton, et mourut le 27 août 1718.

Les abricots de Saint-Albans, p. 198. — La ville de Saint-Albans est située près de Sunbridge, où demeurait la famille de mademoiselle Jennings.

Le comte d'Oxford, p. 203. — Aubery de Vere, dernier comte d'Oxford. Il mourut le 12 mars 1702, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Une comédienne de la troupe du duc, p. 203. — Elle se nommait madame Marshall et appartenait à la troupe du roi et non à celle du duc. Ce fut elle qui joua la première le rôle de Roxane dans les *Reines rivales*, de Lee.

La plus mauvaise comédienne du roiaume, p. 220. — Il s'agit de mademoiselle Barry, fille de Robert Barry, avocat, gentilhomme qui s'était à peu près ruiné pour Charles Ier, au service duquel il avait levé un régiment à ses frais. Il paraît, d'ailleurs, qu'elle était moins mauvaise que ne le prétend Hamilton, si l'on en croit Dryden, dans sa préface de *Cléomène*, où il dit : « Mademoiselle Barry, toujours excellente, s'est surpassée dans cette tragédie et a élevé sa réputation au-dessus de toutes les actrices que j'ai jamais connues. » Elle mourut le 7 novembre 1713, âgée de cinquante-cinq ans.

Mademoiselle Bointon, p. 220. — Fille de Matthieu, second fils de Matthieu Boynton, de Bœrnston, dans la province d'Yorck. La sœur de cette demoiselle épousa le fameux comte de Roscommon.

Jacob Hall, p. 223. — Fameux danseur de corde du temps.

Cette petite gueuse de comédienne, p. 224. — Il s'agit probablement de Nell Gwyn. (Voir plus loin à ce nom.)

Le titre de duchesse, p. 224. — Les lettres patentes en furent expédiées le 3 août 1667.

Un médecin allemand, p. 228. — L'évêque Burnet confirme cette aventure dans sa *Vie de Rochester*.

Des filles qui vendent des oranges, p. 230. — Les personnes du plus haut rang donnaient elles-mêmes, paraît-il, dans ce travers. « Vers ce temps (1688), dit le même Burnet dans son Histoire, la cour tomba dans une autre extravagance, celle des mascarades. Le roi, la reine et toute la cour se promenaient masqués, allaient incognito dans les maisons, y dansaient et faisaient beaucoup d'autres folies. Ils se déguisaient de manière qu'il était impossible de les reconnaître sans être dans le secret. Ils allaient en chaise à porteurs de louage. Une fois, les porteurs de la reine se retirèrent sans l'attendre, ne sachant qui elle était. Fort en peine de se trouver ainsi seule, elle revint à White-Hall dans un fiacre ; il y en a même qui assurent que ce fut dans une charrette. »

Broncard, p. 232. — Gentilhomme de la chambre du duc d'Yorck. Il était frère du vicomte Brounker, président de la Société royale.

Madame Whitnell, p. 235. — Elisabeth, fille du chevalier Bedingfield et femme de Thomas Wetenhall, d'Hextall-Court, auprès d'East Peckham, dans la province de Kent.

Une petite comédienne appelée Fiwes, p. 242. — Elle s'appelait Marguerite et était attachée à la troupe du roi, et l'une des premières actrices. Elle eut du prince Rupert une fille nommée Ruperta, qui épousa le lieutenant-général Howel, et qui mourut fort âgée à Sommerset-House, vers 1740.

Elle s'appelait Churchill, p. 247. — C'était la sœur du fameux Marlborough. Elle mourut en mai 1730, âgée de quatre-vingt-deux ans. Elle avait eu du duc d'Yorck le duc de Berwick et milady Waldegrave, et s'était ensuite mariée avec le colonel Godfrey.

Le frère aîné de Montaigu, p. 253. — Il se nommait Edouard et fut tué devant Bergues, en août 1665. On prétend qu'il fut banni de la cour pour avoir serré la main de la reine.

Qu'il dit à Madame, p. 264. — Il s'agit d'Henriette d'Angleterre, fille cadette de Charles I[er] et duchesse d'Orléans, qui mourut empoisonnée, selon le bruit public.

Le duc de Monmouth, p. 266. — Jacques, fils de Charles II et d'une demoiselle Lucy Waters, né à Rotterdam, le 9 août 1649. Il porta le nom de Jacques Crofts jusqu'à la Restauration. Rétabli sur le trône, son père le combla d'honneurs

et de richesses, mais sans le satisfaire. Il ne cessa d'intriguer avec les ennemis du gouvernement, et, à l'avénement de Jacques II, ayant tenté d'exciter une révolte et s'étant laissé prendre, il eut la tête tranchée, le 15 juillet 1685.

Une héritière de cent mille livres de rentes, p. 268. — C'était Anne Scott, fille et seule héritière de François, comte de Bucrleugh. Elle eut de Monmouth plusieurs enfants; mais son mariage avec lui ne fut pas heureux. Il s'était ouvertement attaché à madame Henriette Wentworth, et déclara même, en mourant, que, devant Dieu, il ne regardait qu'elle comme sa femme. La duchesse épousa en secondes noces Charles, lord Cornwalis, et mourut le 6 février 1732, âgée de quatre-vingt-un ans.

Killegrew, p. 268. — Robert Killegrew, né à Hautworth, dans la province de Middlesex. Il fut page de Charles I[er] et accompagna Charles II en exil. Il épousa Marie Crofts, une des filles d'honneur de la reine Henriette, et mourut le 19 mars 1682.

La duchesse de Buckingham, p. 271. —Marie, fille unique de Thomas Fairfax, général des troupes du Parlement pendant la guerre civile.

Une campagne en Guinée, p. 277. — Cette expédition devait se faire en 1664.

Le vieux Carlingford, p. 279. — Le chevalier Théobald Taaffe, second vicomte Taaffe, créé vicomte de Carlingford, dans la province de Louthe.

Ce fou de Crafs, p. 279. — Guillaume, baron de Crofts, grand écuyer de M. le duc d'Yorck, capitaine du régiment des gardes de la reine-mère, gentilhomme de la chambre du roi et ambassadeur en Pologne. C'est lui qu'on envoya en France pour féliciter Louis XIV sur la naissance du Dauphin.

Le jeune Churchill, p. 281. — Ce fut depuis le fameux duc de Marlborough. Il était né en 1650 et mourut en 1722.

Venait de lui débaucher la comédienne Nellgouyne, p. 282. — D'après Boyer, qui a traduit ses Mémoires en anglais, Hamilton se trompe ici, et Nell Gwyn était la maîtresse de mylord Dorset avant d'être celle du roi. Il paraît qu'elle était née dans un grenier et avait commencé par vendre du poisson dans les rues de Londres. Elle ne manquait pas, d'ailleurs, d'un certain talent comme actrice. Elle mourut en 1691, et le docteur Tenuisson, depuis archevêque de Cantorbéry, qui en était alors vicaire, fit son oraison funèbre; ce qui prouve qu'elle avait au moins laissé de quoi la payer.

Miss Davis, p. 283. — Elle s'appelait Marie Davis et faisait partie de la troupe du duc. Elle débuta en 1664. Charles II eut d'elle une fille nommée Marie Tudor, qui se

maria, en août 1687, à François Radcliffe, comte de Derwentwater.

Chivins, p. 285. — Charles II, qui allait souvent faire ses fredaines chez lui, l'avait nommé au poste de confiance des pensions secrètes que lui servait Louis XIV.

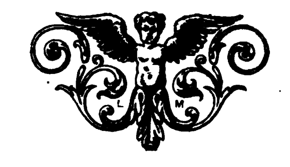
Gigery, p. 289. — Ville à une quarantaine de lieues d'Alger, où les Français eurent un comptoir jusqu'en 1664.

Traduites par les beaux esprits de la cour, p. 291. — C'est la traduction de Dryden. La seconde partie en fut publiée en 1681.

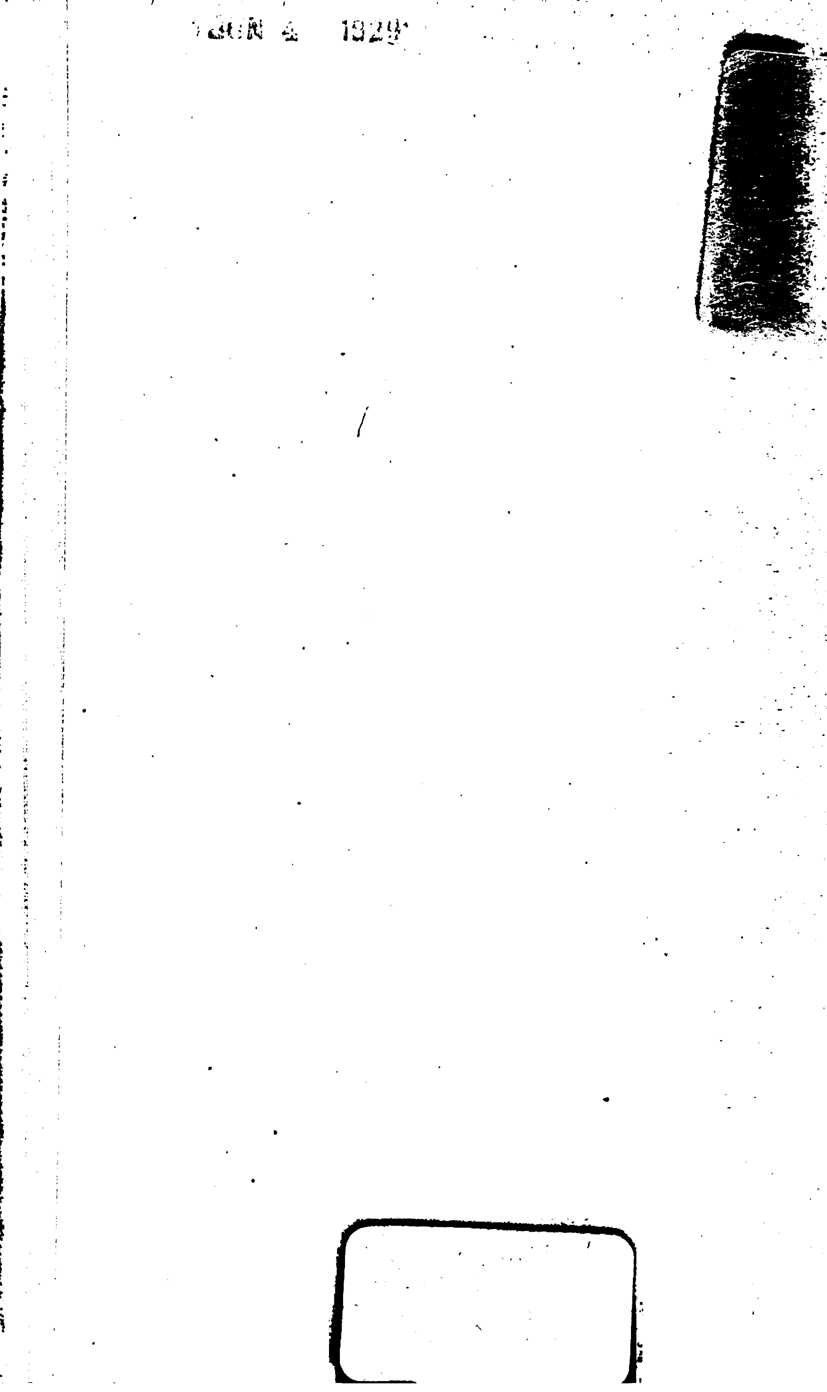
Une Peque provinciale, p. 292. — Mademoiselle Gibbs, fille d'un gentilhomme de la province de Cambridge.

Une triste héritière, p. 292. — Elisabeth, fille de Jean Mallet d'Enmère, dans la province de Sommerset.

La languissante Bointon, p. 292. — C'est après la mort de celle-ci et de Georges Hamilton que Talbot épousa « la belle Jennings. »






JUN 4 1929